

“AU FOYER
de
MON PRESBYTERE”
et
“ L’EMBALLEMENT ”



POÈMES ET CHANSONS

DE

M. L'ABBÉ APOLLINAIRE GINGRAS



IMPRIMERIE LE MEGANTIC,

Thetford-les-Mines.

“AU FOYER
de
MON PRESBYTERE”
et
“ L’EMBALLEMENT ”



POÈMES ET CHANSONS

DE

M. L'ABBÉ APOLLINAIRE GINGEAS



IMPRIMERIE LE MEGANTIC,

Thetford-les-Mines.

Permis de réimprimer

“Au foyer de mon presbytère”

“L’Emballément”

de M. l’abbé Gingras.

Québec, 20 avril 1935.

B.-Ph. Garnéau, V. G.



M. l'abbé Apollinaire Gingras

NOTE DE L'ÉDITEUR

— 10 —

Il y a deux ans, à Notre-Dame du Chemin, nous fêtions le soixantenaire de son sacerdoce. Et le prêtre, aimé et admiré de plusieurs à l'égal d'un maître, vient de mourir, à Chicoutimi, dans sa quatre-vingt huitième année. Pour ceux qui ont lu les oeuvres de l'abbé Gingras, qui ont suivi la carrière, logique et entraînant, du littérateur apôtre et du curé patriote, cette mort prendra l'allure d'un deuil national.

Le curé Gingras, comme ses intimes l'ont toujours nommé, a chanté, quarante ans avant la fondation du groupe nationaliste, et en strophes qui méritaient mieux que l'oubli, le fier idéal, que nous prêchaient, plus récemment, les Bourassa, les LaVergne et les Groulx.

Si un critique littéraire, qu'énervent les oeuvres où l'homme vit et se sent vivre, où le sang courageux

coule et bondit, si ce critique a parlé de muse inexpérimentée, nous avons le droit de noter notre divergence d'opinion, et de trouver étrange une telle médiocrité d'appréciation. M. Gingras, homme de très grand talent, liseur acharné, orateur pas dépassé depuis, avait choisi, pour modèles de sa facture de vers, les grands classiques, et, pour type de lyrisme, Lamartine, le chancre des émotions puissantes et de la sublime nature. Et des poèmes de l'abbé Gingras, plusieurs resteront parce que remplis de vérité, gonflés de souffle, sonores comme un clairon et enlevants comme un drapeau.

Mais l'édition complète des oeuvres de notre ami, et qui comptera deux volumes de vers et deux ou trois volumes de sermons, vous édifiera parfaitement sur un beau talent de prédicateur et de poète. J'espère être en mesure de livrer tout cela au public d'ici à quelques mois.

Les journaux ont noté les faits principaux de la carrière de l'illustre disparu. Je dirai, ici, ce que fut M. Gingras dans notre intimité.

Dans mon enfance, mon père nous parlait souvent, et toujours avec la ferveur d'une grande amitié, du curé Gingras. J'avais lu, et presque totalement appris par coeur "Au foyer de mon presbytère", recueil poétique tour à tour spirituel et éloquent dans sa piété religieuse et nationale.

Un dimanche matin de l'hiver 1917, M. Gingras nous arrive à la maison, et pour y demeurer au-delà de deux ans. Durant ces deux années, j'organisais sou-

vent des soirées d'amis. J'invitais parfois l'abbé Lavergne, Henri Turgeon, René Chaloult, et plusieurs autres du même calibre! M. Gingras faisait les frais de la causerie. Il nous racontait les grandes luttes scolaires de l'Ouest canadien, les débuts de Bourassa et d'Armand LaVergne, l'attitude des partis politiques dans la guerre du Transvaal, dans la question des écoles du Manitoba et du Keewatin.

D'autres soirs, M. le curé nous déclamait, (car il déclamait mieux que quiconque, à mon avis), les "yeux", de Sully Prudhomme, et nous en faisait une analyse littéraire fouillée, attachante, instructive, et d'une telle vie! Nous avons, ainsi, étudié sérieusement Corneille, Racine et les meilleures pièces de Lamartine. A propos de ce dernier, voici un fait qui m'avait rudement impressionné.

C'était en l'été de 1920. En compagnie d'Henri Roy, de Montréal, aujourd'hui le vaillant aumônier des Jocistes, j'avais assisté au Congrès de l'A. C. J. C., à Chicoutimi. Après la réunion du soir, nous filons à Bagotville, où M. Gingras avait sa maison, au-dessus de la baie, sur le plus haut rocher surplombant le village. Imaginez l'accueil, toujours exquis, le décor d'un soir idéal dans une si émouvante et grandiose nature, et le poète, grand et beau, à la chevelure blanche et abondante, dans l'attitude d'un prophète, récitant, à ses deux jeunes et enthousiastes visiteurs, "l'hymne à la nuit", de Lamartine.

M. Gingras, d'une conversation variée et soignée, était la politesse même. Type du prêtre, respectueux

des âmes qu'il aborde, soucieux, aussi, de les faire monter, moralement et intellectuellement. Il nous faisait du bien. Sa foi était fière et entraînante. Son patriotisme était, comme celui de LaVergne, logique avec les besoins et les dangers du pays.

En littérature, pas de fadeurs morbides. Aucune sympathie, et en cela, à notre grande joie, et pour notre édification, il se séparait de plusieurs écrivains à demi civilisés, aucune sympathie pour les poètes à licences, poétiques et morales, relatant, en vers libres, leurs libres amours et leurs fréquents soupirs d'impudicité. Je sais un critique littéraire plus sympathique aux écrits de ces sortes de gens qu'à ceux de M. Gingras. Mais passons.

Dans ce petit cénacle de la rue Saint-François, M. Gingras dirigeait nos lectures. Il nous faisait méditer et annoter Veillot, Cortès, Balmès et Monsabré. Quant aux écrivains de chez nous, son admiration allait à Bourassa, dont il vantait la langue tranchée et la terrible logique, et à l'abbé Groulx, qu'il trouvait parfois, cependant, d'un style un peu maniéré.

Que de souvenirs, encore, trop longs à noter ici. Par exemple, la fête nationale, à Château-Richer, avec le fameux discours du curé Gingras, si éloquent que l'honorable Casgrain (Tom-Chasc) ne se décidait jamais à parler après lui! Et les pèlerinages, à pieds, à Ste-Anne de Beaupré! Et les fêtes au cimetière, le sermon qui faisait pleurer à fendre l'âme, et les chants si beaux de Joseph Gravel, baryton inoubliable, père de M. Louis Gravel, professeur à Québec.

Mais je m'arrête ici. En février de l'an dernier, j'ai revu M. Gingras, à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi. Depuis un mois, il semblait ne plus vivre sur terre. Il m'a pourtant reconnu, quand je lui chantai "Au sein des plaisirs de la ville". Il me rappela que ce chant, il l'avait composé durant sa deuxième année de Grand-Séminaire, au cours d'une promenade sur la "terrasse" des remparts. Nous causâmes du vieux temps, des amis de Québec, de Monseigneur Paquet, qu'il aimait et vénérât humblement, de mon curé, Monsieur Sauvageau, dont il avait apprécié, à Lévis, l'ardeur apostolique et la forte voix, enfin, de tout un peu.

Les Anciens du Séminaire auront une pensée, dans leurs prières, pour l'âme d'un Ancien qui leur fit honneur, dès ses jeunes années, et dont les oeuvres garderont, chez nous, le généreux, sympathique et chevaleresque souvenir.

Pierre GRAVEL, ptre.





UNE SOURIS

QUI N'AVAIT PAS LA LANGUE DANS SA POCHE

L'ÉTUDE est commencée: un silence d'Église!
On n'entend que l'horloge et le Maître qui prise,
Et ce bruit sans éclat, ce bruit savant, confus,
De livres qu'on referme après qu'on les a lus,
De papiers que l'on froisse et de plumes magiques
Dont l'oeil à peine suit les courses électriques.
Tout le "Peuple Ecolier" étudie avec feu...
Quand je dis tout le peuple, il faut s'entendre un

[jeu:

J'excepte les frelons—comme chez les abeilles.
L'un tâche de dormir; l'autre bâille aux corneilles,
Ou, laissant à Newton son Binôme profond,
Il s'amuse à compter les mouches au plafond.

“Une souris! dit l'un; une souris! regarde...
 —Où donc?—Le long du mur; mais au Maître prends
 [garde!”

La chose était fort grave et fit sensation—
 Tout comme s'il se fût agi d'un gros lion.
 Non, non: Victoria, la reine d'Angleterre,
 Par la grâce de Dieu “défenseur de la Foi”,
 N'eût pas, en franchissant le seuil du séminaire,
 Causé plus de surprise et produit plus d'émoi.
 Une souris! vraiment, la fortune était belle!

Dans un instant, chez tous nos bons lurons,
 L'importante nouvelle
 Qu'une souris est dans les environs
 Circule à tire-d'aile.
 C'était le cas:
 Une souris, qui n'était pas
 Du tout peureuse,
 Avait poussé sa course aventureuse

Jusqu'au fond de l'étude: à des miettes de pain
 L'animal trottinant allait calmant sa faim.
 Notre souris, malgré sa taille et son jeune âge,

Etait sans gêne tout à fait,
 Capable de dire son fait
 A n'importe quel personnage.

A nos joyeux badins elle fit en partant
 Une semonce à bout portant.
 L'un d'entre eux la voyant ronde comme une boule,
 Osa bien plaisanter son petit embonpoint...
 La jeune souris n'y tint point:

A demi dans son trou la voilà qui se coule,
 Et là, leur dt: “Vous tous, gentils sirs, grands badins:
 “Et toi qui sur mon compte amuses tes voisins,—
 “Et toi qui dors, là-bas—et toi qui te réveilles...
 “A mon humble discours prêtez vos deux oreilles.

"Si j'ai compris,
 "Ma gourmandise,
 "Brillants esprits,
 "Vous scandalise.

"Gruger, c'est mon instinct, pourtant: le Créateur
 "Comme tous mes aïeux pour gruger me fit naître,
 "Mais si modeste au moins qu'il puisse vous paraître,
 "En grugeant j'accomplis avec joie et bonheur
 "Mon rôle de souris. Je le dirai sans peur:
 "Il est un être fier, à qui la Providence
 "A fait cadeau pourtant d'âme et d'intelligence,
 "Et qui remplit, ma foi, son rôle un peu plus mal
 "Que n'importe quel animal!

"Le paquet est pour vous, ô messieurs du collège!
 "Combien, sortis d'ici, s'en retournent à lège!
 "Bien souvent on y passe un, deux, trois, huit, neuf
 [ans,

"Et l'on a fait... un cours de bancs|
 "Un exemple tout frais: voyez-moi ce compère,
 "Voyez: barricadé derrière un dictionnaire,
 "Il badine et se rit des regards vigilants
 "Du maître qui le vise et qui fait feu des dents.
 "Cet autre ne travaille, hélas| qu'au réfectoire:
 "Il a su transformer son pupitre en armoire,
 "Et pendant que je prêche il mord dans un bonbon:
 "Le seul mets qu'il respecte est sa pauvre leçon!
 "Juste ciel! c'en est trop; et je m'en vais sous terre
 "A l'instant loin de vous digérer ma colère!"
 Elle dit: et laissa tout le monde surpris

De trouver dans une souris
 Tant de style et tant de science,
 Tant de logique et d'éloquence.

Cette jeune souris dans son pays venait
 De remporter, dit-on, sur toutes ses rivales,
 Un prix qui donne du toupet,—
 Le grand prix du prince de Galles!

Une leçon ressort de tout ce beau caquet :
Ecoliers trop légers ! c'est à votre paresse

Que la souris s'adresse :

Dans l'univers, chaque être a son rôle et sa fin :

Ouvrez les yeux, voyez, lisez dans la nature.

Dieu dit au papillon : Plane sur la verdure ;

A l'étoile : Rayonne aux regards du marin,

Il dit aux rêves d'or : Endormez la souffrance ;

A l'oiseau : Peuple l'arbre où ton nid se balance.

Il fit, — le poisson pour nager,

La foudre pour détruire,

La souris pour gruger,

La mouche à feu pour reluire,

Et l'écolier, —

Pour étudier.





ANATHÈME

A LA COLLINE DE GELBOË

I

MALHEUR à Gelboë! malheur!
A Gelboë, honte, anathème!
O jour néfaste! ô deuil suprême
Pour mon pays et pour mon coeur!
Malheur à Gelboë! malheur!

Elle a bu sans remords, colline criminelle,
 Le sang de Jonathas et le sang de mon roi:
 Que jamais la rosée à ton front n'étincelle!
 Que l'aurore jamais ne se lève sur toi!
 Que dans tes bois maudits l'oiseau soit sans ramage,
 La vigne sans raisin, la brise sans odeur!
 Qu'un automne éternel teigne ton vert feuillage
 D'un sang fatal, d'un sang vengeur!

O mon pays, verse des pleurs:
 Tes rois dorment dans la poussière.
 La mort de sa faux sanguinaire
 Les a fauchés comme deux fleurs:
 O mon pays, verse des pleurs.

Comment sont-ils tombés, les forts, dans leur vail-
 [lance?
 Quand de leur riche tente ils sortaient le matin
 En brandissant leur glaive altéré de vengeance,
 L'épouvante planait sur le camp philistin;
 Et le soir, quand le fer assouvi de carnage
 S'endormait triomphant dans le fourreau du roi,
 Les barbares hurlaient de douleur et de rage
 Et se comptaient avec effroi.

Et le Lion s'est endormi!
 La vigne n'est plus protégée;
 Je vois la vigne ravagée,
 J'entends les cris de l'ennemi:
 Car le Lion s'est endormi!

Tremble! ah| tremble, Israël! Vois-tu, sur tes colli-
 [nes,
 Pauvre peuple, vois-tu briller dans le lointain
 Cette épaisse moisson de dards, de javelines?
 Saül, réveille-toi| bande ton arc d'airain!
 Ton ombre fera fuir ces timides gazelles!
 Lève-toi, Jonathas! à nous, guerriers, à nous!
 Qu'à vos flèches la mort attache encor ses ailes:
 Guerriers tombés, réveillez-vous!

Pleurez-les, vierges de Sion:
 Laissez, dans vos sombres alarmes,
 Le flot des pleurs noyer vos charmes!
 Tous deux sans vie—Aigle et Lion!
 Pleurez-les, vierges de Sion!

Pleurez, vents du couchant, pleurez, vents de l'auro-
 [re:
 Ils sont tombés! Jourdain! laisse aujourd'hui tes flots
 Bondir en mugissant sur ta plage sonore,
 Et qu'Israël entonne un hymne de sanglots!
 Fallait-il voir le fils mordre aussi la poussière?
 Ecartez de mon front, écartez, ô mon Dieu,
 Un diadème encor tout chaud du sang d'un frère:
 Oh! plutôt un bandeau de feu!

Sous l'aile sombre de la mort
 Qu'au moins Saül en paix sommeille!
 Silence! qu'aucun bruit n'éveille
 Un Roi malheureux qui ne dort
 Que sous les ailes de la mort!

Que de fois tu brûlas de m'arracher la vie,
 Saül, quand au retour de ce sombre démon
 Ton oeil étincelait des éclairs de l'envie,
 Ou qu'un cuisant remords venait rider ton front!
 Mais n'expiâs-tu pas toi-même ta colère!
 Je te pleure, Saül, je te pleure, o mon Roi!
 Que m'importe aujourd'hui ta haine involontaire:
 Tu fus plus malheureux que moi!

Saül, dans mon sang que de fois,
 Oh! que de fois, farouche hyène,
 Tu brûlas d'abreuver ta haine!
 Pour m'anéantir, que de fois
 Tu me poursuivis dans les bois!

Dans une grotte, un soir, tu sommeillais tranquille:
 Le ciel mit dans mes mains la coupe de tes jours,
 Je pouvais la briser comme un vase d'argile:
 Je ne la brisai pas: car je t'aimais toujours|
 L'aurore de nouveau vint réveiller ta haine,
 Et je repris ma fuite à travers le vallon,—
 Comme un timide oiseau qu'un chasseur dans la
 [plaine

Poursuit de buisson en buisson.

Mais sous les ailes de la mort
 Qu'en paix l'infortuné sommeille.
 Silence! qu'aucun bruit n'éveille
 Un Roi malheureux qui ne dort
 Que sous les ailes de la mort!

Silence, Gelboë! puisse jamais la foudre
 N'oser faire bondir tes lugubres échos!
 Silence! il a souffert: comment ne pas l'absoudre?

Malheur, malheur à qui troublerait son repos!
Malheur à toi, David, si ta harpe en délire
Exhalait un refrain d'anathème enivré!
Bénis-le dans ton coeur, pleure-le sur ta lyre:
Il a souffert—il est sacré|

II

Oh! comment ne pas te bénir!
Tu dors à côté de mon frère|
Vous viviez unis sur la terre:
La mort, se laissant attendrir
N'a pas voulu vous désunir.

Mais Jonathas n'est plus! Ah! Jonathas ma vie!
Réveille-toi, réponds à mes cris déchirants.
Réveille-toi: c'est moi, c'est David qui te crie.
Jonathas de David n'entend plus les accents!
Oh! pourquoi nous aimer d'un amour aussi tendre,
Si, destiné d'avance au fer de l'ennemi,
L'un devait quelque jour au tombeau seul descendre,
Et laisser l'autre sans ami!

Oh| reviens, frère, du tombeau!
Ton âme adhéraît à mon âme
Comme au sarment la douce flamme,
Comme la vigne au jeune ormeau...
Reviens, oh! reviens du tombeau|

Reviens! car la douleur est là dans ma poitrine,
 Comme un sinistre oiseau sous un vieux toit désert.
 Je la sens, je la sens tresser son nid d'épine
 Et déchirer mon sein de ses griffes de fer.
 Dans les murs de Sion comme au sein des campagnes
 Partout je porte au coeur un souvenir sanglant,—
 Comme le cerf blessé traîne sur les montagnes
 La flèche qui lui mord le flanc.

Frère béni, t'en souvient-il?
 Lorsque Saül avec menace
 Dans les bois me faisait la chasse,
 Frère, oh! qui dora mon exil?
 Frère béni, t'en souvient-il?

Jonathas! je t'aimais comme une tendre mère,
 Le matin, ta pensée embaumait mon réveil;
 Le soir, quand j'évoquais ton ombre à jamais chère,
 Le ciel sur la forêt rayonnait plus vermeil.
 Pleure, ah! pleure, David! qu'à jamais l'allégresse
 Déserte ton foyer comme un hôte odieux!
 Pleure! qu'à flots amers le deuil et la tristesse
 Montent de ton coeur à tes yeux!

Te souviens-tu, mon Jonathas,
 Lorsque d'un message de vie
 Tu chargeais ta flèche bénie
 Qui me disait: "Reste là-bas"?
 T'en souviens-tu, mon Jonathas?...

Te souviens-tu lorsque la forêt tutélaire
 Abritait un enfant par ton père maudit?
 J'enviais à l'aiglon la mousse de son aire,
 Au hibou sa mesure, au passereau son nid.—
 Mais si mon Jonathas venait à me surprendre
 Mêlant mes pleurs amers à l'onde d'un torrent,
 J'oubliais mon exil, et sur son cœur si tendre
 Je reposais mon front brûlant]

Nous n'irons plus tous deux le soir
 Calmer cet infortuné Père,
 Ouvrir son cœur à la prière,
 Egayer son esprit trop noir,
 Et distraire son désespoir.

Je n'irai plus, avant le lever de l'aurore,
 Epier de Saül le réveil plein d'horreur;
 Je n'irai plus, tremblant, sur ma harpe sonore,
 Réveiller son espoir, assoupir sa douleur.
 Et le soir, tendre ami, lorsque la nuit pensive
 Versera sur les bois son jour mystérieux,
 Nous n'irons plus tous deux nous asseoir sur la rive,
 Pour chanter la splendeur des cieux!

Réveille-toi, royal ami!
 Ton amitié suave et pure
 Faisait rayonner la nature.
 Es-tu pour jamais endormi?
 Réveille-toi, royal ami!

Oh! tu ne m'entends plus! quand mes larmes amères.
 Abreuveraient le sol qui couvre Jonathas,
 Elles féconderaient quelques fleurs solitaires,
 Mais lui, mais Jonathas ne tressaillirait pas!
 J'irai, j'irai pourtant, ombre chère et bénie!
 Où ton sang fut versé j'irai verser des pleurs.
 Chaque soir me verra, sur ta tombe chérie
 Porter des regrets et des fleurs!

A Gelboë paix et bonheur!
En te foulant, sainte colline,
Que le pâtre attendri s'incline
En murmurant du fond du cœur:
A Gelboë paix et bonheur!

Paix au gazon béni qui couvre l'innocence!
Qu'avec respect la nuit, planant sur tes sillons,
Te verse la fraîcheur, et l'ombre, et le silence!
Que toujours sur ces champs dorment les aquilons!
Qu'un arc-en-ciel toujours, après un tiède orage,
De ces bois tout en pleurs couronnant le sommet,
Console, en déployant ses feux sur le feuillage,
L'enfant qui dort sous la forêt!

Saint-Fulgence du Saguenay, 1878.





L'ANGE DE L'ESPÉRANCE

IL fait bien noir. J'entends siffler la brise:
Le vent d'automne effeuille mon noyer.
Mon chien sommeille, et ma braise agonise:
Il fait bien noir, ce soir, à mon foyer!
Ces blancs flocons, qui tombent en silence?
C'est de la neige,—ou plutôt de l'ennui!
Chantons, mon âme, un hymne à l'espérance:
Car il fait noir,—oh! bien noir, aujourd'hui!



Enfants! l'été, sous les rians bocages,
Faites captifs d'éclatants papillons.
L'automne, enfants, peuplez d'oiseaux vos cages:
Les blancs frimas vont charger leurs buissons.
Mais prenez garde à votre insouciance,
Et dans vos cœurs, pleins de fleurs et de miel,
Enfants, tâchez d'encager l'espérance:
Car l'espérance est un oiseau du ciel!

L'homme ici-bas peut marcher sans richesse:
Le mendiant chante au bord du chemin.
Le cœur encor peut jeûner de tendresse,
Et le lévite a le front bien serein!
Mais sous nos cieux voilés par la souffrance,
Il est un vin qu'il faut mêler à l'eau:
Sans ton breuvage, ô céleste espérance,
L'homme ici-bas tombe sous le fardeau!
La folle joie à l'étourdi vous quitte?

Laissez partir: cet ange est passager.
Si l'amitié désertait votre gîte,—
Riez: cet ange est encor plus léger!
Il en est un pourtant plein de constance,
Gai, radieux, sous son plumage vert:
Oh! retenez l'ange de l'espérance:
Retenez-le sous votre toit désert!

Aux noirs soucis ne fermez pas la porte:
Il faut subir ces hôtes familiers.
La vie, hélas! est un rosier qui porte
Contre une rose épines par milliers!
Mais si votre âme, un jour de défaillance,
Dans sa prison se sent agoniser—
Appelez vite, appelez l'espérance:
Son élixir peut tout cicatrizer!

Sainte espérance! ô ma suave amie!
Reste avec nous dans ce séjour obscur.
C'est ta chanson qui fait aimer la vie,
C'est ton regard qui teint les cieux d'azur!
Au trône,—au cloître,—au crime,—à l'innocence,—
Au laboureur comme au prêtre à l'autel,—
Montre sans cesse, ô divine espérance,
Montre toujours, montre du doigt le ciel!

*
* *

Il neige encor. Mais à travers son voile,
Le ciel se teint d'une rose lueur.
Dans le brouillard je distingue une étoile,
Et mon brasier pétille avec humeur.
D'un givre d'or mon vitrail se nuance:
Tout me sourit—l'hiver et l'avenir|
O douce fée| ô riante espérance!
Merci! Merci!—Laisse-moi te bénir!

Novembre, 1880.



VIGILE DORÉE

A UN AMI LA VEILLE DE SA FÊTE

OH! je le sens, sur cette terre,
Le ciel n'est pas toujours voilé:
Il est des jours—tendre mystère—
Où notre ciel est étoilé!
Dans cet exil qu'on aime encore,
Il est des jours, sur le chemin,
Que le coeur parfume et colore,
Des jours que plus tard on adore
Et que l'oeil suit dans le lointain.
La nature aujourd'hui plus belle
Me paraît suivre d'autres lois:

Le soleil d'or sur nos grands bois
Avec plus de grâce étincelle;
L'oiseau n'a plus la même voix.
Ami, dis: quel est ce mystère?
Est-ce prestige, est-ce chimère?
Chimère!—oh! non, bien-aimé frère!
Mais mon coeur devine à demi
Ou bien la fête de ma mère,
Ou bien la tienne, ô mon ami!

*
* *

Puisse le ciel, à coupe rase,
Verser le bonheur dans ton sein!
Et puisse toujours le chagrin
En t'approchant briser son vase!
"Sois heureux", pauvre et cher proscrit!
En exhalant ce voeu de flamme,
Par ma plume qui te l'écrit
Je sens presque échapper mon âme!
Car je te dois, moi, le bonheur!
Te souviens-tu, frère de coeur,
De ce beau jour de notre enfance?—
Pour trouver moins long le chemin,
Un jour nous fîmes connaissance
Et nous nous donnâmes la main:
Depuis—pour moi du moins—la vie
Baigne une rive tout fleurie.

Dans la plaine que je parcours,
Je sens bien une brise amère
Assez souvent rider mon cours
Mais le chagrin est éphémère,
Que dis-je! il est délicieux,
Quand on y met la lèvre à deux!
Déjà plus d'un anniversaire
S'est levé sur notre serment...
Serait-ce un présage alarmant?
Oh! certes, non;—bien au contraire!
Car une amitié qui fleurit
Sous l'oeil de Dieu—cela console—
Jamais, frère, ne s'étirole,
Jamais, frère, ne se flétrit!
Car l'amitié, quand elle est bonne,
Ressemble à ce généreux vin
A qui l'on voit que l'âge donne
Un nouveau prix, un goût plus fin.

* *
*

Si j'ai philosophé, pardonne;
Voilà bien de l'encre et des mots
Eh! ça menace le volume!
Citoyen, je bride ma plume
Et jette mon Pégase au clos.
En terminant: veux-tu connaître
Jusques à quand je prétends être
Compagnon de route avec toi?

Eh! bien, mon cher, écoute-moi:
A bord de ta chère nacelle
Je loue une place éternelle!
Ne fais jamais le dégoûté:
Car ton compagnon de voyage
Ne se pique pas de fierté:
Il te suivrait même à la nage.
Car son coeur ressemble à l'oiseau,
Qui tient d'autant plus au rameau,
Que le rameau tremble et s'agite
Pour chasser l'oiseau qu'il abrite!
Soyons amis, soyons chrétiens
Jusqu'aux confins de la vieillesse!
Car le "devoir" et la "tendresse",
Voilà ma foi les seuls vrais biens!
On peut mépriser la richesse:
Mais en dehors de l'amitié
Et de la piété suave,
La terre est une pauvre cave,
L'existence est une pitié!





L'ÉTERNEL FARDEAU

IL est, mon frère, un meuble sombre
Qu'en t'éveillant tu vois d'abord:
La nuit dans ta chambre est encor,—
Tu vois au mur la croix dans l'ombre!

Il faut la porter tout le jour.
Mais elle est douce, elle rayonne,
Mais de fleurs la croix se couronne
Pour qui la porte avec amour!

Le Bon Dieu, de ses mains divines,
Pour notre épaule a fait ce poids:
Quand on veut secouer la croix,—
La croix se hérissé d'épines!

Elle est d'un bois très différent;
Divers le mal qu'elle nous cause.
Elle est parfois en bois de rose:
Elle est d'un bois toujours pesant!

Novembre 1880.





UN "EXTRA"

A RTHUR—qui n'a pas inventé
Le rateau ni le télégraphe—
Se présente frisé, ganté,
Chez son ami le photographe.
—Je veux, dit-il un bon portrait;
Je veux surtout que l'on y mette
Un petit air fin pas trop bête....
Pour le tout, combien, s'il vous plaît?

—Voici: pour la photographie,
La bagatelle d'un chelin:
Mais c'est une piastre et demie
Pour l'"extra" du petit air fin!





A NOTRE AMI M. C.-A.-C.

PARTANT MALADE POUR LA FLORIDE

Salvus revertetur
ad nos. (Tobie. 5.)

VA reflleurir sous d'autres cieux;
Va respirer l'air pur de la tiède Floride!
Que le Bon Dieu protège et guide
L'ami pâle et souffrant qui nous fait ses adieux!



Cher malade qui pars, cher et joyeux Allyre!
Quel hymne assez plaintif va soupirer ma lyre?
Tu pars,—tu pars souffrant pour un climat lointain!
Et nous pourtant, bravant les ennuis de l'absence,
Le coeur presque joyeux, le coeur plein d'espérance,
Nous n'avons ce soir qu'un refrain:—

Va refleurir sous d'autres cieux;
Va respirer l'air pur de la tiède Floride!
Que le Bon Dieu protège et guide
L'ami pâle et souffrant qui nous fait ses adieux!

Tu pars, et cependant malgré notre tendresse,
Nous te serrons la main sans amère tristesse:
Car notre oeil alarmé sur ton front, dans tes yeux,
Lisait depuis longtemps de pénibles symptômes;
Mais tu vas respirer de magiques arômes
Et nous revenir radieux!

Jusqu'au Chili s'il veut que notre ami s'envole:
L'oracle d'Esculape est là qui nous console:
Quel oracle béni pour mon coeur attristé!
—La vie encor chez toi circule à pleine veine;
Et tu nous reviendras de ta course lointaine
Brillant de grâce et de santé!

Sans pitié laisse-nous: pars, pars pour la Floride!
Pars: va t'acclimater sous ce soleil limpide:
L'oranger là toujours fleurit sur les coteaux.
Fuis gaiement notre hiver et son triste cortège;
Fuis où jamais l'oiseau ne voit la froide neige
Comblant son nid sous les rameaux!

Mais si tu pars, Allyre, imite la nature:
Imite les oiseaux, les fleurs et la verdure;
Et dès que l'hirondelle à nos toits reviendra,
Dès que le triste hiver en désertant nos plaines
Laissera dans nos prés fleurir les marjolaines,
Reviens, Allyre, au Canada!

Reviens joyeux! Hélas! quelquefois l'hirondelle,
La route la plus sûre est-elle sans péril?
Partie en gazouillant, retourne en traînant l'aile.
A l'horizon, mon Dieu, dissipe tout nuage.
Veille sur notre ami dans son lointain voyage;
Suis-le dans son riant exil!

Si tu vois sur ses pas quelque malheur impie,
Qu'un nouveau Raphaël pour ce nouveau Tobie
Descendre exprès du ciel conjurer le danger.
Dans les secrets de Dieu notre oeil ne saurait lire:
Nos vœux ardents du moins te suivront, cher Allyre,
Jusque sous le ciel étranger!

Novembre 1871.





A SA RENCONTRE !

A NOTRE AMI M. L'ABBÉ C.-A. C.

BRISES, légers courriers, charmes de la prairie,
Brises de Maizerets,—brises de la patrie!—
De quel divin parfum la nuit vous embauma!
Dans ce Bocage encor baignez, baignez vos ailes:
Portez à sa rencontre, avec nos vœux fidèles,
Tous les parfums du Canada!

De notre Maizerets retracez-lui l'image.
 Dites-lui que souvent, dans ce riant Bocage,
 Vous avez entendu causer d'un voyageur.
 Murmurez-lui tout bas qu'un humble ami, qu'un
 [frère,
 Qui mêle tous les jours son nom à sa prière,
 Goûte à l'aimer bien du bonheur!

Dites-lui quel manteau de verdure et de joie
 Pour fêter son retour le ciel ici déploie:
 Peut-être oubliera-t-il le soleil étranger,
 Et foulant tout joyeux le sol de la patrie,
 Dira-t-il: "Je préfère une amitié chérie
 Aux doux parfums de l'oranger!"

Allyre! pauvre fleur,—fleur trop longtemps absente!
 Ce qui ravivera ta corolle souffrante,
 C'est l'air du Canada, l'air de ton ciel béni:
 C'est le joyeux soleil de ce charmant village
 Où l'on rend tous les soirs un culte à ton image
 C'est le soleil de Saint-Henri!

Reviens, cher exilé, reviens dans nos montagnes!
 Viens voir quel chaud soleil inonde nos campagnes.
 Viens, viens boire à longs traits la vie et la santé
 Dans nos lacs de cristal, dans nos ruisseaux limpides!
 Dans nos bois déjà verts, enfant des Laurentides,
 Oh! viens respirer la gaieté!

La gaieté!—Cher ami, viens surtout nous la rendre.
Pardonne: je connais un coeur que Dieu fit tendre,
Où l'ennui d'un absent s'est glissé bien des fois!
L'hirondelle nous fuit, quand fuit l'aimable automne:
Mais lorsque notre Allyre, hélas! nous abandonne,
C'est la gaieté qui fuit nos toits!

Au "Bocage" de Maizerets,
Juin, 1872.





L'HOMME POSITIF

BAPTISTON, c'est un homme épais, mais positif:
Fleurs—gais soleils—au bois rian̄es promenades,
Baptiston mon ami n'est pas assez naïf
Pour goûter, comme un fou, des fadeurs aussi fades.

Montrez-lui, quelque soir, ce coucher de soleil,—
Ce grand dôme d'azur, cet occident vermeil:
Il s'émeut à peu près comme ma vache brune
Qui regarde en beuglant le lever de la lune.

Ma vache au doux regard,—que j'estime beaucoup,—
La voyez-vous, beuglant au sein du paysage?
Ce globe d'or qui monte au-dessus du bocage,
Elle s'aperçoit bien que c'est neuf: mais c'est tout.





CE QUE DIT TOUT BAS LE SOIR

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Lucernam Christo meo!
Ps. 131.

ETOILES plein le ciel; dans l'air, pas une brise.
La neige au loin rayonne autour de l'humble
[église.]

Des peupliers lombards, de frimas panachés,
Mèlent leur ombre pâle à celle des clochers.
O charmants soirs d'hiver! promenades chéries!
Car je promène alors mes calmes rêveries
Le long du cimetière et près des chers absents
Sur qui pèsent la neige et l'oubli des vivants.

Le cimetièrre ici; là l'église—un abîme
De mystère effrayant, d'obscurité sublime.
Dans cette ombre pourtant, comme un ange de feu,
Je vois, j'entends parler la lampe du saint lieu.
Que dit-elle?—Oh! venez, frères, venez l'entendre:
Car sa voix fait du bien et son langage est tendre:—

* *
*

Lampe que j'aime, astre de grâce,
Que fais-tu, si bas dans l'espace?
—J'aime le Christ, frère, à ta place!
Car l'amour au Christ est si cher,
Que moi, qui n'en suis qu'un symbole,
—Muet, sans âme et sans parole—
Ici jour et nuit je console
Celui qui commande à l'éclair!

Lampe! le soir quand ton sourire
Luit sur la route et nous attire,
Astre d'amour, que veux-tu dire?
—Je suis le sourire de Dieu:
Je dis au voyageur qui passe
Pleurant, courbé sous sa besace,
Je dis au mendiant qu'on chasse:
Entrez, mon frère, entrez un peu:

Laissez dehors souffler la brise.
Entrez un peu dans cette église:
Personne ici ne vous méprise:
Le pauvre est ici respecté.
Car Jésus, c'est le roi, le frère,
De ceux qui n'ont pas une pierre:
Je symbolise sur la terre
La sincère Fraternité!—

Que dis-tu, joyeuse lumière,
 Quand sur les croix de bois, de pierre,
 Sur la neige du cimetière,
 Tu verses tes rayons si doux?
 —Aux morts peuplant la fosse noire
 Et qui mûrissent pour la gloire,—
 Aux prisonniers du Purgatoire
 Je dis tout bas: consolez-vous!

L'espérance, voilà l'arôme
 Qui parfume votre royaume!
 L'espérance! voilà le baume
 Qui vous charme et console un peu:
 Eh! bien,—j'en suis, moi, le symbole,
 Que mon doux flambeau vous console
 Et dore à vos yeux la coupole
 De la Jérusalem de Dieu!—

Que nous dis-tu, flamme sereine,
 Qu'un jeune ange de son haleine,
 Que le papillon de la plaine
 Peut en passant faire tremblér!
 Lampe qui rayannes si belle!
 Astre de joie, humble étincelle,
 Mais que l'aiglon de son aile
 N'ose jamais venir troubler!

—Ce que je dis? Je symbolise
 La paix de Dieu dans cette église!
 Combien, dont le coeur agonise!...
 Je dis, je chante au voyageur,
 Qu'il soit vieillard, enfant ou femme:
 La paix, c'est la santé de l'âme!
 La paix, c'est le divin dictame!
 La paix de Dieu, c'est le bonheur!—

Lampe mourante et jamais morte—
Sur le soir je passe à ta porte;
Et le hasard au loin m'emporte
Sur la neige ou le sentier vert...
Si je repasse vers l'aurore,
Fleur de feu, tu sembles éclore;
Tu veilles, tu rougis encore
Les vitraux du temple désert:

Es-tu quelque'étoile bannie—
Tombée un soir pleine de vie,
Et maintenant à l'agonie
Loin du firmament regretté?
Ou bien, plutôt, lampe immortelle,
Toujours aussi vive, aussi belle,
Es-tu, blanche et pure étincelle,
Un rayon de l'éternité?

—Luire toujours, voilà mon rôle.
Justes! que cela vous console:
Je suis le rassurant symbole
De l'oeil de Dieu toujours ouvert!
Au riche inhumain je répète:
La foudre gronde sur ta tête!
Je dis au bon pauvre qui quête:
Dieu fera ton sentier plus vert!

—Sainte Lampe du sanctuaire,
Astre pensif et solitaire
Noyé dans l'ombre et le mystère,
Que sembles-tu nous dire enfin?
—A ceux qu'abreuve la tristesse,
A ceux que l'amitié délaisse,—
Je dis à toute âme qu'on blesse,
Je dis à tout coeur orphelin:

O vous qui passez dans ce monde
Criant "J'ai soif!" sans qu'on réponde,
Sans qu'une source assez profonde
Ait pu calmer votre âme en feu:
Ame sublime et trop aimante
Qu'un douloureux vide tourmente—
Ici, l'onde rafraîchissante!
Venez au Christ! Venez à Dieu!

Humble lampe de son Portique,
Je suis le symbole mystique
De l'abandon mélancolique.
Le martyr de l'abandon!—
Le Christ le connaît, ce martyr!
Il veut qu'à lui je vous attire,
Afin de vous entendre dire:
"Sur sa poitrine, oh! qu'il fait bon!"

* *
*

Au passant qui le soir en silence chemine,
Voilà ce que tu dis, lampe sainte et divine.
Ton langage m'est cher: c'est un rayon de miel
Frais, joyeux, comme l'est tout ce qui vient du ciel!
Longtemps parle-nous donc, flamme religieuse:
Proscrit, j'aime ta voix sympathique et joyeuse.
Mais à ta voix pourquoi de mon âme à mes yeux
Montent, montent toujours des pleurs mystérieux?

—Sainte lampe, ah! vois-tu, c'est que tu me rappelles
De mon passé doré les heures les plus belles:
Dans la maison de Dieu premiers moments goûtés!
Enivremens de l'âme avec l'âge envolés!
De ces bonheurs lointains, qu'un charme divinise,
Tu nous parles tout bas, sainte lampe d'église!
J'étais tout jeune encor, quand dans l'église, un soir,
Pour la première fois à moi Dieu te fit voir:
Il me semble depuis, lorsque je t'envisage,
Que nous sommes amis et tous deux de même âge!
Oh! que ne dis-tu pas à mon coeur d'exilé
Quand le soir je t'écoute, attendri, l'oeil voilé!
Car devant ta lueur, astre de l'innocence,
Le passant se recueille: il songe à son enfance:
Il te regarde ému, lui qui se sent vieillir.

Bel astre! n'es-tu pas "l'astre du souvenir"?

1876





FEUILLE D'AUTOMNE ET
JEUNE ARTISTE

PAR la brise d'automne, à la forêt volée,
Une feuillette d'érable erre dans la vallée:
Papillon fantastique aux ailes de carmin!
Un enfant, qui folâtre au pied de la colline,
S'élançe pour saisir cette feuille divine:
Enfin, la feuille est dans sa main.

Ne méprisez pas, je vous prie,
Cette feuille rouge et flétrie,
Léger débris de la forêt:
Dieu la chérit, puisqu'il l'a faite!
Pour cet enfant déjà poète,
Cette feuille—pour nous muette—
Porte du beau quelque reflet.

Et l'enfant tient sa feuille, et son grand oeil rayonne.
Il contemple longtemps cette feuille d'automne:
Elle a des couleurs d'or, et des lignes de feu.
Le froid l'a fait mourir, et le vent dans la plaine
Depuis le point du jour sans pitié la promène:
Mais c'est encor l'oeuvre de Dieu!

Ne méprisez pas, je vous prie,
Cette feuille rouge et flétrie,
Léger débris de la forêt:
Dieu vainement ne l'a pas faite!
Pour cet enfant déjà poète,
Cette feuille—pour nous muette—
Porte du beau quelque reflet.

De ses légers ciseaux, la nature avec grâce
A découpé la feuille, et, d'espace en espace,
L'oiseau l'a, dans les bois, sculptée à sa façon.
Dans sa feuille, l'enfant voit des fleurs, voit des an-
[ges,—
Comme il verra, ce soir, des fantômes étranges
Dans le nuage à l'horizon!

Bonheur à toi, feuille flétrie,
Qui ce matin dans la prairie
Au gré du vent errais encor:
Car, grâce à toi, feuille éclatante,
D'un enfant que ta vue enchante
L'imagination riante
Vient d'entrouvrir ses ailes d'or!

Un doux bruissement de la feuille froissée
 Fait monter à son front une amère pensée:
 L'enfant devient rêveur.—Dans un petit cercueil,
 Un jour—ainsi craquaient les feuilles dans la plaine—
 Il vit porter sa soeur là-bas, près d'un grand chêne...
 Et quelques pleurs voilent son oeil.

Bonheur à toi, feuille bénie,
 Qui ce matin rouge et flétrie,
 Prenais ton vol dans la forêt:
 Pauvre feuille sèche et sonore,
 Chez un enfant tu fais éclore
 Deux plaisirs que le coeur adore:
 Le souvenir, et le regret!

Laissez croître l'enfant, et ce sera peut-être,
 Peintre ou musicien, dans l'art quelque grand maître
 A l'orage trouvant de sublimes accords,
 Donnant une âme à tout, au soleil, à la brise,—
 Aux voix du soir, au bruit du torrent qui se brise,—
 Prêtant l'oreille avec transports!

Et maintenant, feuille flétrie,
 Dans la forêt, dans la prairie,
 L'aile du vent peut t'emporter:
 Dieu vainement ne t'a pas faite!
 Car, grâce à toi, feuille muette,
 Chez un enfant déjà poète
 Le feu divin vient d'éclater!

C'est un artiste en fleur que cet enfant étrange:
 Peut-être sera-t-il Van Dick, ou Michel-Ange—
 Faisant fleurir l'ivoire ou sourire l'airain.
 Un jour peut-être, au front de quelque basilique,
 Le marbre imitera, sous son ciseau magique,
 La feuille qu'il tient dans sa main!

Et maintenant, feuille bénie,
Dans la forêt, dans la prairie,
L'aile du vent peut t'emporter!
Envole-toi joyeuse et fière:
Car, grâce à toi, feuille légère,
L'amour du beau, tendre mystère,
Chez un enfant vient d'éclater!





RELIGION ET PATRIE

OU

MONSEIGNEUR DE LAVAL

POÈME COURONNÉ PAR L'UNIVERSITÉ LAVAL

“Nul n'aime Dieu sans aimer son pays.”

LORSQU'UN hasard béni vers la cité m'appelle,
Comme j'aime à revoir cette vieille Chapelle (1),
Où mon ange connut mes plus secrets soupirs!
Pèlerin du passé, j'entre et je m'agenouille :
Mon coeur bat, et mon oeil d'une larme se mouille :
J'ai là tant de chers souvenirs!

(1) La Chapelle du Séminaire de Québec.

Elans vers Dieu, — projets parfumés d'innocence!
A cet âge le coeur, ouvert à l'espérance,
Nourrit sous l'oeil de Dieu de si fraîches amours!
A quinze ans, l'avenir a des reflets si roses!
"Quinze ans" croit au bonheur comme l'abeille aux
[roses
Comme l'oiseau croit aux beaux jours!

Plus que les souvenirs qui peuplent cette enceinte
Une autre émotion et plus grave et plus sainte
Fait pourtant tressaillir mon coeur sacerdotal :
C'est qu'un marbre tout bas là murmure à l'oreille :
Enfant, trois fois respect! sous tes genoux sommeille
François Montmorency-Laval!

Montmorency-Laval! quel nom brillant de gloire!
Quel astre au firmament de notre belle histoire!
Il ne porta jamais le mousquet du soldat;
Mais, père d'un clergé dont la patrie est fière,
Sans peur inscrivons-le sur la noble bannière
De son bien-aimé Canada!

Pour trouver de grands noms sur nos humbles rivages,
L'étranger qui nous lit ne tourne pas deux pages :
Notre soleil a vu bien des lauriers fleurir!
On les moissonne à flots sur nos champs de bataille....
— Au seuil de notre église, avec ta haute taille,
Laval, je te vois resplendir!

Gloire, gloire à Laval! — L'enfant du sanctuaire
Ne doit pas être seul à bénir sa poussière :
Il doit remplir d'orgueil tout coeur canadien.
Que le pays entier le chante et l'éternise;
Montmorency-Laval! s'il fut grand dans l'Eglise,
Il fut aussi grand citoyen!

Trop loin pour mesurer ce hardi personnage,
 L'histoire a sur son front cru voir quelque nuage.
 Mais l'histoire bien vite a compris ce héros.
 — Le soleil quelquefois dans la brume se lève :
 Mais le vent dissipant la brume comme un rêve,
 Ses rayons n'en sont que plus beaux!

* *
 *

A son château natal, où tout chante et rayonne,
 Il préfère joyeux la cabane huronne,
 Le sauvage wigwam, l'ombre de nos forêts,
 Salons—France—château, quels séduisants mirages!
 Mais il entend gémir des milliers de sauvages :
 Adieu, castel aux gais reflets!

A travers l'océan son zèle ici l'entraîne;
 A peine il a touché notre plage lointaine,
 Que son cœur paternel se révèle au colon.
 Au sein de la bourgade un enfant vient de naître ;
 O charmes de la foi! le bon pasteur veut être
 Parrain d'un pauvre enfant huron!

Gloire, oh! gloire à ce prêtre! Il fallait du courage
 Pour évangéliser le Canada sauvage!
 L'homme des bois, jaloux, n'aimait pas l'homme blanc.
 "Pourquoi ces étrangers dans nos pays de chasse?
 Traquons-les nuit et jour, sur les eaux, sur la glace!
 Dans nos festins buvons leur sang!"

Et l'ennemi, formé d'innombrables peuplades,
 Dans nos vallons pleins d'ombre, au pied de nos
 [cascades,
 Pour guetter sa victime était partout caché.
 Dans son champ le colon penché sur sa charrue —
 Mais prêt à faire feu — ne perdait pas de vue
 Son fusil dans l'herbe couché.

Puis lorsqu'il approchait, le soir, de sa demeure,
S'il entendait la voix de son enfant qui pleure,
Son coeur, n'en doutez pas, respirait soulagé.
Car s'il trouvait le soir, scène presqu'étonnante,
Sa cabane debout, sa femme encor vivante,
C'est que Dieu l'avait protégé!

Heureux était l'oiseau, qui dans les bois voyage
Sans effleurer le sol, sans toucher au feuillage :
Lui seul eût pu tromper l'enfant de la forêt!
— Quel pied a dû plier cette herbe, dans la plaine.....
Le sauvage arrivait, scrutait l'herbe, et sans peine
A l'herbe arrachait son secret!

Le blanc, pour attirer la loutre dans un piège,
A force de calculs faisait mentir la neige :
Mais il était un oeil à qui n'échappait rien!
Le castor vigilant pouvait ne pas connaître
Qu'un canot sur son lac était passé peut-être :
Mais l'Iroquois le savait bien!

Il fallait être au guet : sa marche était rapide;
Et la gorge tendue à son couteau perfide,
Le pauvre blanc devait dans la forêt dormir.
Au fond d'un ravin noir, au bord d'une savane,
Oh! combien de Français se sont dans leur cabane
Endormis le soir pour mourir!

Mais l'héroïque apôtre aspirait au martyr.
Sur son lit de sapin vous l'eussiez vu sourire
Comme un juste qui dort sous le regard de Dieu
Par la marche brisé, pauvre missionnaire,
Sous sa tête pesante il plaçait son bréviaire
Et jusqu'au jour dormait un peu.

Appuyé sur sa crosse — au premier arbre prise! —
Il essuya les pleurs de sa naissante Eglise
Du golfe à nos grands lacs, et du nord au midi,
A son lointain rivage, à la merci des lames,
L'enfant du lac Champlain a vu ce chasseur d'âmes
Attacher son canot hardi.

Il parcourait joyeux son diocèse immense :
Dans son pauvre palais, sa plus grande souffrance
Était de ne pouvoir visiter son troupeau.
L'habitant de Gaspé, voisin de l'Atlantique,
A vu sur les rochers de son bassin féerique
S'asseoir cet apôtre nouveau.

Loin dans le nord, malgré cette double barrière
Qui paraît l'isoler du reste de la terre,
L'enfant de Tadoussac a pu baiser sa croix.
Et le noir Saguenay, qui donne un frisson vague
Au bouleau qui se penche au-dessus de sa vague,
A pu tressaillir à sa voix.

Héroïque vieillard! lorsque sur tes raquettes,
— Aventurier qui marche à d'étranges conquêtes —
Tu parcourais nos bois de frimas panachés,
Pour consoler ton âme et lui donner des ailes
Voyais-tu sur tes pas, dans ces forêts si belles,
Jaillir des milliers de clochers?

Aux feux d'un soir d'été, dans le lointain des âges,
Voyais-tu resplendir ces cités, ces villages,
Où l'on chante aujourd'hui l'éternel hosanna?
Voyais-tu, bénissant ton église prospère,
Soixante autres pasteurs fêter un jour leur mère
Dans les murs de Stadacona?

Oh! si ton ange alors, en soulevant les voiles
Qui font de l'avenir une nuit sans étoiles,
T'avait au loin montré ce phare colossal,
Cette Université, foyer d'or qui rayonne!.....
Plus que son dôme encore un beau nom la couronne :
C'est le nom pompeux de Laval!

Oui, ton nom la couronne, et ce nom qui l'honore
N'a pas été pour elle un nom vide et sonore, —
Comme un joyau muet stérilement porté!
Pour elle, ton grand nom fut une voix bénie,
Ensemble voix de Rome et voix de la patrie :
Voix qu'elle écoute avec fierté!

Par d'étranges efforts, ô Laval, ô grand homme,
Resserrant le lien qui nous attache à Rome,
Tu formas un pays catholique de cœur.
Et l'Université, sur le sol d'Amérique
Versant à larges flots la sève catholique,
Poursuit ton oeuvre avec bonheur!

Qui des deux donne à l'autre encor plus de prestige?
Demandez : Qui des deux, — l'arbre en fleurs, ou la
[tige, —
Fascine le plus l'oeil du penseur ébloui?
— Laval, semeur obscur, mit la graine sous l'herbe,
Et l'Université fut l'érable superbe
Aux feux du jour épanoui!

Laval! Laval! comment toucher aux grandes choses
Sous les premiers soleils dans la patrie écloses
Et ne pas rencontrer ton nom gravé partout?
— Sous un même drapeau, sur ces rives lointaines,
Qui sut nous rallier? Nos vaillants capitaines?
— Très bien! mais le clergé surtout!!

Ce clergé patriote, ardent, noble milice,
 A qui le devons-nous? — A ta main créatrice :
 Ta main l'organisa, lui donna son essor.
 — Ce Séminaire (1) enfin, que le pays vénère,
 Qui garde tes vertus, qui garde ta poussière,
 Qui le fonda? — Laval encor!

Un trafic meurtrier, celui de l'eau-de-vie,
 Menaçait d'abrutir la jeune colonie :
 Comment Laval a-t-il maîtrisé le fléau?
 Car il eut contre lui le sauvage en démençe;
 Il eut des gouvernants armés de leur puissance:
 Mais il lutta jusqu'au tombeau!

De ces hommes choisis que Dieu même illumine,
 Et dans ce vil poison voyant notre ruine,
 Que fait pour son pays cet évêque zélé?
 Il traverse les mers, au pied du trône il vole :
 La cour prête l'oreille à sa chaude parole,
 Et Laval revient consolé!

A travers les lauriers de sa verte couronne,
 Je vois encor de loin, qui scintille et rayonne,
 Une perle plus riche et d'un éclat plus doux :
 Moins tourmentée ici qu'au soleil du vieux Monde,
 Si l'Eglise a gardé sa liberté féconde
 A qui surtout le devons-nous?

L'enseignement—ce droit de Dieu lui-même émane—
 Doit être indépendant de tout pouvoir profane :
 La nature et le Christ au clergé l'ont donné.
 Malheur, malheur au peuple où ce droit-là chancelle!
 A la France expirante aujourd'hui j'en appelle :
 Ce peuple meurt empoisonné!

(1) Le Séminaire de Québec.

L'enseignement, c'est l'eau que boit la race humaine :
Si l'Eglise de Dieu n'ombrage la fontaine,
Des reptiles en foule y naîtront sous les fleurs.
Mais l'Eglise y répand le sel de la sagesse,
Et toujours sans danger dispense avec largesse
Une eau limpide aux voyageurs.

Quand on veut lui ravir sa mission féconde,
Pour la gloire de Dieu, pour le salut du monde,
L'Eglise alors combat ces hommes aveuglés :
Cette fontaine étrange, où tout peuple doit boire
Avec la paix, l'amour, les dogmes qu'il faut croire,
C'est son droit d'en tenir les clefs!

Entouré de flatteurs, adoré sur son trône,
Ebloui des éclairs de sa propre couronne,
Louis-Quatorze un jour touche à ce droit divin :
En France, au Canada, dans tous les séminaires,
Le roi veut imposer certains points doctrinares....
C'était trop loin porter la main!

"Enseignez l'univers d'un pôle à l'autre pôle!"
A qui le Christ dit-il cette grande parole?
"Sire! ce fut à nous", dit hardiment Laval.
"Prélat raide, inflexible...." a murmuré l'histoire.
—"Quand le devoir le veut, c'est un titre de gloire!"
Dira tout homme impartial.

Pendant qu'il surveillait, sentinelle héroïque,
L'héritage sans prix de la foi catholique,
Un autre grand motif le faisait tressaillir
En plantant sur ces bords le pur catholicisme,
Il écoutait la voix d'un saint patriotisme,
Il préparait notre avenir.

Quel ciment doit unir la jeune colonie?

"Beaucoup plus que le sang—lui répond son génie,—
C'est un même symbole au pied du même autel!"
Pour qu'un peuple soit fort, l'histoire le proclame,
Il faut que ce trio — l'esprit, le coeur et l'âme —
Y forme un concert éternel!

Pauvres colons jetés dans ces forêts immenses,
Hélas! qu'eussions-nous fait, divisés de croyances?
Patriote inspiré, Laval le devina :
De ces braves colons faire un peuple homogène,
Où l'Eglise de Dieu serait franchement reine,
Voilà surtout ce qu'il rêva.

Conjurant à la fois l'anarchie et le schisme,
Il surveilla jaloux, dans son patriotisme,
Chaque rameau nouveau que l'on voulut greffer.
Et quand Louis-le-Grand sur l'arche catholique
Voulut peser ici d'une main despotique,
Laval fit bien de résister.

Dieu voulut éprouver cette âme paternelle.
Je vois un vieil ami qui lui cherche querelle.
Celui qu'il protégea le tourmente aujourd'hui.
— L'Etat trop ombrageux souvent ne veut comprendre
Que l'Eglise ne peut de son trône descendre
Pour plier genou devant lui.

Non! l'Epouse du Christ, humble mais noble Mère,
Comme croit l'insensé n'est pas sottement fière :
Elle va simplement et marche à sa hauteur!
Devant un gouverneur, devant un roi de France,
Tel fut le grand prélat : fier, mais sans arrogance,
Digne, loyal, humble, et sans peur.

Le peuple, lui comprit : quand de Mézy, de rage,
Fit cerner sa maison comme pour le carnage,
Et que le vieux prélat dehors eût apparu,
— Muet, électrisé, les yeux remplis de larmes,
Chaque soldat soudain lui présenta les armes
Devant de Mézy confondu!

*
* *

Mais quel fut le secret d'une gloire aussi pure ?
Pénétrez avec nous sous cette voûte obscure,
Où git, trésor touchant, plus d'un riche cercueil.
A genoux sur sa tombe, où fleurit tant de gloire,
L'Église, l'amitié, la patrie et l'histoire
Vont vous répondre avec orgueil : —

Près de notre berceau, la main sur sa houlette,
S'il lut dans l'avenir, s'il lut comme un prophète,
L'oeil ardemment fixé sur notre beau destin, —
C'est que de ce prélat Dieu pour nous voulait faire
Un de ces grands flambeaux dont la lumière éclaire
Un peuple au loin sur son chemin!

Citoyen dévoué, s'il aima sa patrie,
Comme un père sa fille, avec idolâtrie :
S'il épousa toujours ses revers, ses succès, —
Rappelons-nous quel sang coulait dans sa poitrine :
Remontons, pour trouver sa superbe origine,
Jusqu'au premier baron français!

Son pied foula partout le sable de nos grèves.
Il dut voir bien des fois l'Iroquois dans ses rêves!
Si, brûlant confesseur, il affronta la mort,
C'est qu'une âme d'évêque est déjà grande et belle
Avant même que Rome à commander l'appelle :
Or, l'Esprit-Saint l'enflamme encor!

C'est que l'Eglise enfin, Mère saintement fière,
Pour faire ses prélats ne prend rien de vulgaire :
Elle rejette un coeur grossièrement forgé.
Afin que l'ogueilleux jamais ne les méprise,
Pour faire ses prélats c'est que toujours l'Eglise
Choisit la fleur de son clergé!





LE VIEUX CALVAIRE

O VIEUX calvaire! O sainte solitude!
Doux monument qui bordes le chemin, —
Abri du mendiant quand le soleil est rude —
Oh! reconnais un ancien pèlerin.
Tout a changé — vieilli, je voulais dire,
Et bien longtemps je fus absent, je vois :
Mais sur tes murs mon cœur peut encor lire
Le souvenir de mes jours d'autrefois.

Oh! laisse-moi, chère et paisible enceinte,
 Oh! laisse-moi m'asseoir quelques instants
 Sous ton dôme rêveur où les merles sans crainte
 L'ont, comme au bois, leurs nids depuis longtemps.
 Oh! laisse-moi, sous ton toit qui s'écroule,
 Te confier, ce soir, quelques soupirs :
 Je veux rêver au passé qui s'écroule :
 Mon cœur, mon âme ont soif de souvenirs!

*
 * *

C'est à trois pas d'un ravin solitaire,
 Borne où finit le village natal.
 Au-dessus des lilas, le coq du vieux calvaire
 Étale encor son plumage en métal.
 Ici, jadis, le soir, dimanche et fête,
 De Saint-Antoine et de Saint-Nicolas,
 L'on affluait : les gens entraient nu-tête,
 S'agenouillant, et puis priaient tout bas.

Filles, garçons — du plus jeune aux plus grandes —
 Tout le canton se faisait pèlerin :
 On s'y rendait par deux, on y venait par bandes,
 Et le franc rire était à plein chemin.
 Mais les propos s'éteignaient à distance,
 Chacun soudain se sentait tressaillir ;
 Car, à travers le feuillage, en silence,
 Le Christ semblait nous regarder venir.

Au vieux calvaire encor, quand la nuit tombe,
 Quelque vieillard, un bâton à la main,
 Vient apprendre à braver le calme de la tombe,
 Et l'espoir brille à son front plus serein.
 Mais ses pas seuls émeuvent le silence
 Qui plane autour du calvaire outragé :
 On n'y voit plus la jeunesse ou l'enfance —
 Pourquoi? la mode, hélas! en a changé.

Et maintenant, calme et touchant asile,
L'herbe a caché ton seuil devenu vieux :
Le vieux Christ est tout seul sous ton dôme qui brille :
Il semble avoir du chagrin dans les yeux.
— O frais plaisirs! ô gais pèlerinages!
O vrai bonheur! qui remplace aujourd'hui
Le charme pur de ces riants usages? —
Le bal, les "jeux," le remords et l'ennui!

Pauvre Calvaire! enceinte désolée!
La main du temps comme nous te flétrit!
Comme le cocur humain, tu vieillis isolée,
Et comme lui, l'amitié te trahit!
Ton vieux plancher sous les pieds craque et plie,
Et sur ton seuil, la ronce, herbe qui mord,
A l'air un peu d'être un mauvais génie
Qui du saint lieu veut défendre l'abord.

On t'abandonne, ô pauvre vieux Calvaire!
On te trahit! — toi, tu n'as pas changé :
Car tu remplis toujours de paix et de mystère
L'urne sans fond de mon coeur affligé.
Oh! bien des fois, à genoux sur tes pierres,
Dans mon jeune âge — âge d'or et de miel! —
J'ai murmuré de naïves prières :
Il me semblait que j'étais près du ciel!

Ma vie, alors, était à son aurore :
Trop d'espérance à mon front rayonnait :
Le bonheur n'était pas un mot vide et sonore,
Et l'avenir encor me souriait.
Depuis, ma nef a laissé le rivage...
— Hélas! la vie est semblable à la mer :
Son flot, parfois, caressant sur la plage,
Ecume au large et devient plus amer!

Où sont-ils donc, ces chers amis d'enfance?
Oh! leur départ a bien blessé mon cœur!
Ils dorment! Sur leur tombe, une croix en silence
Me dit tout bas : La vie est une fleur! —
Fleur éphémère! à peine le feuillage
A-t-il vingt fois couronné les rameaux —
L'homme, isolé dans son pèlerinage,
Ne marche plus qu'à travers des tombeaux!

Pourtant l'exil conserve encor des charmes,
Et le chemin n'est pas encor trop noir :
Car Dieu nous a laissé, pour adoucir nos larmes,
Le souvenir — la prière — et l'espoir.
L'espoir! l'espoir de retrouver bien vite —
Pleins de santé dans les palais de Dieu —
La soeur, le frère, ou l'ami qui nous quitte.
En attendant, charmant Calvaire, adieu.

*
* *

Déjà, le soir allume avec mystère
Mille flambeaux superbes et tremblants :
Il semble que le ciel, pour regarder la terre,
Ouvre ses yeux calmes et rayonnants.
Autour de moi comme sur la colline
L'ombre en silence efface les objets;
L'ombre en silence a comblé la ravine,
Voilé le Christ et noyé les bosquets.

Adieu, séjour calme et mélancolique!
Séjour béni, je reviendrai pourtant!
Car les vieux souvenirs sont comme une musique :
En foule, ici, mon âme les entend!
Je reviendrai respirer sous ton dôme,
Comme ce soir, l'oubli des jours amers :
Car je ne sais quel merveilleux arôme,
Venu du ciel, parfume ici les airs!

Pointe-Aubin, Saint-Antoine de Tilly.





BRISES DE MAI AU BORD DU SAGUENAY

“Incola fuit anima mea!”

QUEL bon soleil! — Le missionnaire
Est assis sous un peuplier :
Il a refermé son bréviaire,
Sa lèvre a cessé de prier.

Sa lèvre seulement : son âme
Bénié encor Dieu dans les fleurs,
Dans les prés verts, les cieux de flamme...
Mais dans son oeil, pourquoi des pleurs?

Ah! c'est qu'au fond de sa poitrine,
Et dans son coeur sacerdotal,
Remue une chose divine :
L'ennui de son pays natal! —

Passez dans mes cheveux, sur mon front, sur mon
Messagers du passé, tristes mais doux zéphirs! [âme,
Passez, passez longtemps sur mon front, sur mon
Chaudes brises de mai, qu'embaume un pur dictame [âme,
Fait de jeunes parfums et de vieux souvenirs!

Comme ils me font rêver encore,
Ces vents tièdes et printaniers
Qu'un soleil de mai fait éclore
Avec des fleurs de nos pruniers.

Nés dans quelque vallon sauvage,
Ou sur la mousse des ravins,
Ils m'arrivent dans ce bocage
Imprégnés d'arômes divins!

Ils murmurent à mon oreille
De chers et lointains souvenirs :
Bonheurs de l'enfance vermeille,
Jeunes ébats, naïfs plaisirs!

Non! quiconque en toute allégresse
Ne peut me prêcher en tout lieu,
Ce prêtre-là, je le confesse,
Ce prêtre est indigne de Dieu!"

*
* *

Le cœur plein d'une joie austère,
Les yeux sur le ciel étoilé,
Le prêtre vers son presbytère
Retourna calme et consolé.

Terrasse "Bon-Souvenir."

Saint-Fulgence du Saguenay.





TROP DE MUSIQUE — TROP PEU DE SENS

ECRIVAIN de bon sens, et qui veut dans la phrase
Mettre la vérité comme l'eau dans un vase,
Dans l'art tu ne vois goutte, et tu n'es qu'un enfant :
Broumbaraboum est là, qui nous prêche avec morgue :
Il faut faire les vers comme les tuyaux d'orgue :
Polis, ronflants, dorés,—mais surtout, pleins de vent!



Digitized by Google



METAMORPHOSE

CHOSE est un auteur boursoufflé,
Fou de l'épithète homérique.
Son grand style mélancolique
Lasse le lecteur essoufflé.

Il court toujours après l'image.
Mais il est trop souvent distrait.
Je n'en veux citer qu'un seul trait
Tiré de son meilleur ouvrage.

Il s'agit d'une ville et, tout ému, je lis :

"Et toi Lévis la jeune! et toi, ma cité **blonde!**"

Et deux pages plus loin, — cette énigme est

[profonde, —

L'auteur écrit : "Lévis, ô ma **blanche** Lévis!"

Je comprends, toutefois, cette métamorphose.

On peut blanchir plus vite et ne pas m'étonner :

Il faut voir à travers quelle terrible prose

Cette pauvre Lévis a dû s'acheminer!





SAINT-FULGENCE

UN PAYSAGE DES BORDS DU SAGUENAY,

A NOTRE VIEIL AMI DE COLLÈGE M. M.-J.-A. POISSON.
AVOCAT

SALUT, Poisson. Au fond de mon humble ermitagé,
Presqu'au pôle—le long du Saguenay sauvage!—
Malgré le beau silence et des bois et des cieux,
Malgré les verts aspects dont Dieu charme mes yeux,
Il m'est pourtant resté, sans que je m'en confesse,
Une imperfection, une forte faiblesse :
La soif de converser avec les vieux amis,
Qui, par le temps qui court, me semblent endormis.

Tu dors, et tu dors dur : trois longs mois sans
[m'écrire!

Oh! si je pouvais faire un miracle pour rire!...
Dût le public lettré crier avec raison,
Je te rendrais, mon cher... muet comme un poisson.
Citoyen, je badine : au moment où je cède
Au désir de gronder qui malgré moi m'obsède,
Je vois qui me désarme un fantôme enchanteur
Dont l'aspect radieux calme un peu mon humeur :
A travers les vergers de son riche domaine,
Dans un joli château qui domine la plaine,
Près de l'église, au fonds de ce royal bosquet
D'érables, de sapins, de frênes — frais bouquet
Qu'Arthabaska, je crois, dans sa mise coquette
Porte à son front joyeux comme une verte aigrette,
Je vois l'ami Poisson, **registrateur** actif,
Du matin jusqu'au soir à ses bureaux captif,
Fier par là de garder à sa chère famille
Un sort toujours doré, l'éclat dont elle brille.
Dans tes registres noirs perdu comme un mineur,
Tu m'apparais souffrant, mais toujours même
[humeur,
Toujours calme et joyeux, la lèvre illuminée
D'un bond mot qui demande à prendre sa volée
Sainte apparition! Comment ne pas alors
Expier mon courroux par de tendres remords!

Tu voudrais être au fait du pays que j'habite :
Parlons-en : ce sera sur le ton d'un ermite.
Entre Chicoutimi, bourg vivant, populeux,
Et la "Baie des Ha! Ha!" qui fait ouvrir les yeux;
Après avoir longtemps sillonné les mirages
De ce noir Saguenay sans fond et sans rivages
Entre des caps hardis qui surplombent — penchés
Par la main de Dieu même au-dessus des rochers, —
Le marin aperçoit, dans une anse profonde,
Une église riante assise au bord de l'onde :
Elle s'épanouit sur un large plateau,
Et semble sous son aile abriter le hameau.
Ce hameau florissant, mon cher, c'est Saint-Fulgence!
Si tu crois que ce nom rime avec indigence,
Viens me voir! et le mot, devenu radieux,
Comme un rare bijou charmera tes beaux yeux!
Pour la première fois, transporté comme en rêve,
Je foulais, l'autre jour, cette lointaine grève.
Et comme, cher ami, je me sentais alors
Etranger, solitaire, exilé sur ces bords!
Pourtant, j'aime déjà ma nouvelle patrie :
Je sens que désormais, toujours, toute ma vie,
Ce coin de l'univers, dont je fus le pasteur,
Sera cher à mes yeux, sera cher à mon coeur.
Ici, plus tard, ici j'aurai laissé peut-être
Mes meilleurs souvenirs de pasteur et de prêtre,
Pourquoi? parce qu'ici, pour la première fois,
En présence du ciel, dans le calme des bois,
J'aurai, vu de Dieu seul, goûté la joie extrême
De paître les brebis que racheta Dieu même.
Ici, loin des parents, loin du seuil enchanteur
Dont le seul souvenir est un arôme au coeur;
Loin des centres connus où le désir de plaire
Peut flétrir malgré soi les fruits du ministère,
Mais au milieu d'un peuple intelligent, joyeux,
Qui marche dans l'exil en regardant les cieux.
D'ailleurs, comme ici-bas Dieu veut que l'âme

[humaine

S'attache par la joie et surtout par la peine,
 Dans mon âme, gravé pour les jours à venir,
 Je sens que j'ai déjà plus d'un cher souvenir;
 J'arrive, et cependant j'ai déjà dans sa bière
 Vu dormir plus d'un mort et béni plus d'un frère.
 Puis d'autres sont venus, du ciel même exilés :
 Sur leur front de proscrits, mes regards consolés
 Ont vu couler cette eau qui fait que dans ses langes
 Un enfant d'ici-bas devient l'égal des anges.
 Puis, ô bonheur profond! j'ai vite rencontré
 Tous mes chers paroissiens au tribunal sacré :
 Comme un hôte joyeux qui verse à coupe rase,
 Dans leur cœur repentant, dans leur âme en extase,
 J'ai versé, tout ému, cette paix qu'ici-bas
 L'insensé loin de Dieu cherche et ne trouve pas...

*
* *

J'aime donc, cher ami, ma paroisse nouvelle.
 Et d'ailleurs, pourquoi pas? Elle est bonne, elle est
[belle!

Pourquoi ne pas chérir ce paisible hameau?
 La main de Dieu l'a fait : peut-il n'être pas beau?
 Je l'aime quand, l'hiver, ses forêts sur leurs branches
 Portent la blanche neige avec les perdrix blanches;
 L'été je l'aime encor : je l'aime quand, le soir,
 Vers le ciel qui rayonne ou le ciel sombre et noir,
 Montent ces mille voix des bois et de la plage
 Qui remplissent les airs d'un solennel ramage.
 Chants d'oiseaux, chants confus des blés encore en
[fleurs,

Chant mâle et consolé des rudes laboureurs!
 On le sent, malgré soi, dans son âme attendrie, —
 C'est le chant d'un hameau qui travaille et qui prie!
 J'aime ses lacs d'azur, et sa grande forêt

Où le fusil toujours a du gibier tout prêt;
J'aime tous ses rochers que la charrue en vain
Voudrait fouiller, meurtrir, avec son nez d'airain,
Et sur le flanc desquels l'aimable Providence
Fait mûrir les bluets que cueille l'indigence.
Le royal Saguenay forme ici tout devant
Une profonde baie où viennent en chantant
Se baigner les canards, les pleuviers, les sarcelles :
De ma fenêtre, ici, j'entends battre des ailes
Ce gibier que parfois je vise et qui souvent
N'en folâtre que mieux les deux ailes au vent.
A droite, à gauche, au loin, sans que pourquoi l'on
[sache,
L'incivil Saguenay se recourbe et se cache :
Sur les bords d'un grand lac on se croirait plutôt.
Mais voilà qu'une voile aux yeux paraît bientôt,
Et, comme par miracle, émerge de derrière
Quelque gros mamelon, quelque montagne altière :
Vite, l'illusion s'envole : un blanc vapeur
Finirait au besoin par dissiper l'erreur.
Et s'il faut que ma plume à tes yeux tout décrive,
En face, mais plus loin, là-bas sur l'autre rive,
Un rideau gracieux de collines sans nom,
De ce côté d'abord ferme net l'horizon.
Puis je tourne la tête, et je vois en arrière
Une autre draperie et plus belle et plus fière :
Chafnon des "Monts" lointains dans la brume noyé :
Sur ces piliers d'azur le ciel semble appuyé :
Horizon de mystère où doit finir le monde!
Pour nous tirer d'erreur, que le chasseur réponde :
Le chasseur dira: Là commence le Grand Nord,
Qu'habitent l'original et l'ours et le castor.
Cet horizon hardi, superbement sauvage,
Forme le fond lointain de ce grand paysage.

Pourtant! je me rappelle encor mon premier soir :
 Les montagnes, les flots, c'était splendide à voir.
 Ermite s'il en fût, tout seul à ma fenêtre,
 Je ne m'étais senti jamais plus seul peut-être!
 Tous ces beaux horizons, je ne les goûtais pas :
 Le coeur noyé d'ennui, je leur disais tout bas :
 "Avec votre air rêveur, et vos lointains magiques,
 Vos aspects solennels, muets, mélancoliques,
 Splendides horizons, vous m'écrasez, vraiment!"
 Aujourd'hui, cher ami, tout a changé pourtant :
 J'admire! et ce pays, coupé de précipices,
 Mon coeur apprivoisé le chante avec délices.
 Les premiers jours, pensif, je me disais parfois :
 Par-dessus ces rochers couronnés de grands bois,
 Barrières devant qui l'aigle lui-même hésite,
 Un pauvre souvenir me fera-t-il visite?
 Dans cette solitude, enveloppé d'oubli,
 Comme me voilà bien vraiment enseveli!
 O Dieu des gais soleils! dans cette grande tombe,
 Oh! faites qu'à l'ennui jamais je ne succombe!
 Maintenant je me dis, résigné, mais confus,
 De ces ennuis d'enfant que je ne commets plus :
 Qui sait si l'âme, au fond d'un semblable ermitage,
 Ne sent pas le besoin d'aimer Dieu davantage?
 Qui sait si du bonheur l'infaillible secret
 N'est pas tout bonnement de vivre où Dieu nous met?
 Quand Monseigneur, l'automne, à ses prêtres partage
 Cette vigne de Dieu que le démon ravage,
 Quand sa main paternelle aux yeux de ses enfants
 Tourne le gobelet plein de sorts différents,
 Tout prêtre avec amour accueille sa parole.
 S'il va loin, une chose entre autres le console.
 Sur quelques bords lointains que ses jours soient
 [jetés,
 A ce tirage il sait que Dieu pipe les dés!
 Il sait que le bonheur comme les fleurs abonde,
 Que Dieu, Père prodigue, en a semé le monde!
 Et d'ailleurs, pour sauver l'âme d'un seul mortel,

Vois! chaque ange gardien laisse bien, lui, le ciel,
 Radieux d'exercer son humble ministère
 Dans ce pays lointain qu'on appelle "la terre!"
 Et moi, si je vieillis fidèle à mon devoir,
 Dans mon coeur d'exilé je puis nourrir l'espoir
 De sécher plus de pleurs et de sauver plus d'âmes
 Qu'un ange gardien même, aux ailes tout de flammes!
 Et j'oserais me croire un peu mal partagé!
 D'un parcel sentiment Dieu serait outragé.
 Mon Dieu, je suis joyeux : dans l'ombre et le silence,
 Ma bouche avec bonheur bénit ta Providence!

*
* *

Poisson! Mon ermitage est-il assez vermeil?
 Eh! bien, non! il lui manque un rayon de soleil :
 Il manque à mon séjour la joyeuse visite
 De ce poète exquis, de cet ami d'élite,
 Dont le commerce aimé nous révèle si bien
 La beauté de ces mots : — gentilhomme, et chrétien!
 Songe! si tous ces vers, avec qui je désire
 T'attirer dans la baie où mon clocher se mire,
 Ne me suffisent pas pour prendre un seul poisson,
 A quoi sert, franchement, d'appâter l'hameçon?
 Saint-Fulgence, 1876.





FEU DE JOIE AU CIMETIÈRE

VOYEZ : déjà l'automne empourpre nos érables.
Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes
Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir [étables
Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et
[noir.
Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les
[anges,
Vont, sur des chars plaintifs, s'abriter dans les
granges.

La faux du moissonneur a bien passé partout...
—Un champ seul par oubli semble rester debout :
Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
Ondule encore et jase au souffle de la brise.
C'est un étrange enclos : il y pousse à la fois
De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.

Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
Dit au bedeau : "Rémy, coupe ce foin qui presse."
Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
Ce foin reste au saint lieu : l'agneau, le boeuf et l'âne
Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux!
Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.
Les villageois bientôt arrivent chapeau bas :
On prie, on se regarde,—on ne se parle pas!
Mais l'on semble écouter : dans l'ombre et le silence,
Le mystique brasier parle avec éloquence.
Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps
Et la tombe chétienne a de si doux secrets! [discrets,
Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme,
Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves!
Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.
Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
Fécondée avant tout par l'Eglise en prière.
Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
—Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,—
Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite,
Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
Les cendres du bûcher restent jusqu'au Grand Jour!
Car, tout ce qui nourrit cette flamme sereine
A poussé dans un sol fait de poussière humaine.
Cette moisson de deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
Aux jours les plus dorés de l'été,—quand la brise
Passait sur cet enclos comme une hymne d'église,
Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,

Dire un **De profundis** qui donnait le frisson.
Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,
Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
Et disait : "Les défunts parlent ce soir : bien sûr!"
Dans cet enclos fermé, les enfants du village
Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage :
Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
Et le bedeau lui-même—un brave chrétien, certe!—
Avait fauché ce pré la tête découverte.

*
* *

Frères ! le feu se meurt : gardons comme un trésor
Le doux enseignement qui s'en dégage encor :
C'est que la sainte Eglise, oubliant leurs misères,
Honore ses enfants jusque dans leurs poussières !

Décembre 1880.





T É N È B R E S

AU TRÈS RÉVÉREND M. C. L. V. G.

"La confession,—c'est l'amitié
élevée à l'état de sacrement."

UN pèlerin du ciel, tourmenté par le doute,
Le front dans ses deux mains pleure au bord de
[la route :
Car il a tout perdu—son guide et son bâton!
Douze ans de nuit, douze ans ! Au fond de ma pauvre
Ne verrai-je jamais rayonner une flamme ? [Âme,
Et sera-t-il toujours nuit noire à l'horizon ?

Vers toi, les yeux bandés, mon Dieu, je m'achemine :
Pas une étoile, en haut, devant moi n'illumine
Ces sentiers de l'exil où je marche troublé.

Douze ans de nuit ! Seigneur, je ne viens pas me
[plaindre :
Mais depuis que mes yeux ont vu le jour s'éteindre,
Sous leur épais bandeau mes yeux ont bien pleuré.

Je les lève aujourd'hui, ces yeux, vers toi, mon Père,
Ces yeux rassasiés de regarder la terre,
Ces yeux depuis douze ans noyés d'ombre et de pleurs.
Si j'ai péché, pardon ! Mais que ton cœur écoute
Le cri de ton enfant qui tombe sur la route :
Il tombe pour pleurer, non pour cueillir des fleurs.

Je ne mérite pas que ma pauvre prière
—Qui s'échappe d'un cœur aussi froid que la
[pierre—

Monte avec confiance à ce firmament bleu !
C'est un oiseau de neige à la voix molle et fade :
Comment oser porter son vol blasé, malade,
Dans ce beau ciel, où tout est amour, vie et feu !

Après avoir peut-être effleuré tant de fanges,
Comment mêler sa voix à la voix des archanges ?
Eh ! bien, mon Dieu, pitié !—Je suis un mendiant :
Aux anges de chanter, de planer sur son trône :
Moi je pleure, et je viens te demander l'aumône—
Que les anges moins beau, mais comme eux ton
[enfant !

Je suis tenté, Seigneur. Je sens dans ma poitrine,
—O douloureux mystère—une double racine :
La racine d'un sot, celle d'un scélérat!
Ma tête est pleine d'ombre, et mon coeur plein
[d'orages.
Je parcours le désert, mais non comme les Mages.
Peut-être qu'une étoile enfin se lèvera!...

Oh ! que ta volonté soit faite toute entière !
Mais donne-moi, Seigneur, un rayon de lumière,
—Un rayon !—pour marcher vers ta sainte maison !
Douze ans de nuit ! Fais luire au fond de ma pauvre
[âme,
Sinon le plein soleil, oh ! du moins quelque flamme
Qui me montre de loin quelque point d'horizon !

*
* * *

Et cet ami prudent, ce saint, cet humble sage,
Qui m'a guidé, joyeux, dans mon pèlerinage,
Oh ! le rencontrerai-je encor, sur mon chemin ?
Ou bien, ce guide aimé, qui pour moi sur la terre
Avait les yeux d'un ange et l'amitié d'un frère,
Ce guide,—pour toujours m'a-t-il serré la main ?





CANTIQUE D'ADIEU

POUR LE DERNIER SOIR DU MOIS DE MARIE

(Air connu: Séparons-nous, séparons-nous!)

AUX pieds des autels de Marie
Pour les adieux rassemblons-nous.
Sous l'oeil de la Vierge bénie,
Le coeur brisé, séparons-nous.
Séparons-nous de notre Mère,
Séparons-nous, séparons-nous,
Séparons-nous, séparons-nous.
Mais en quittant son sanctuaire,
Oublierons-nous, oublierons-nous
Les soirs bénis d'un mois si doux!

Le ciel dans ce beau sanctuaire
Semblait descendre chaque soir :
Mais les beaux jours sur cette terre
Passent bien vite, et sans espoir,
Plus tard, plus tard, dans la Patrie,
Nous chanterons, j'en ai l'espoir,
J'en ai l'espoir, j'en ai l'espoir,
Le nom de la Vierge chérie :
C'est là l'espoir, c'est là l'espoir
Qui nous console ici ce soir!

Nous te quittons, sainte chapelle,
Le coeur, les yeux chargés de pleurs.
Ailleurs le bon Dieu nous appelle :
Laissons ici du moins nos coeurs!
Laissons nos coeurs dans cet asile,
Laissons nos coeurs sur cet autel,
Sur cet autel, sur cet autel.
O ma Mère, adieu, je m'exile :
Départ cruel, départ cruel :
A plus tard, à plus tard au ciel!





LE RÉVEIL DE L'“ABEILLE”

DANS mes vitres, ce soir, malgré le vent d'automne,
Quel oiseau, quel insecte et s'agite et bourdonne?
Egaré loin des bois, chassé par l'aiglon,
Pauvre petit proscrit, dis-moi, quel est ton nom?
Tu ne me parais pas gros comme une mésange :
N'es-tu pas quelque sylphe, un papillon, un ange?

— Comme seize ans d'absence ont donc dû me
[changer,
Pour me valoir ainsi cet accueil d'étranger!
Regardez c'est bien moi : moi que vous pensiez
[morte,
Mais qui, malgré le froid, bourdonne à votre porte.
Avec la neige à flots vous ne m'attendiez pas :
Comment! ressusciter avec les blancs frimas?
Eh! bien, oui! Le bonheur de revoir la lumière
— Après avoir languï si longtemps prisonnière! —
Me console, et mon aile affronte en paix l'hiver.
Dans l'ombre de ma ruche, ô ciel, j'ai tant souffert!
Puisqu'on m'ouvre ce soir ma prison ténébreuse,
Vers tous mes vieux amis je m'élançe joyeuse.
Ouvrez-moi par pitié! Par pitié, sous vos toits,
Oh! faites-moi ce soir cet accueil d'autrefois!
Car nous étions amis! car, malgré mon absence,
Je me rappelle avoir amusé votre enfance!
Ouvrez donc; et demain l'insecte réchauffé
Charmera vos ennuis comme par le passé!
Car demain ,aux rayons de l'aurore vermeille, —

Vos regards attendris reconnaîtront l'abeille" !





PREMIER ET DERNIER SONNET

FAIRE un sonnet, — la chose est assez difficile.
Mais le plat est de mode, il faut le mettre au feu.
Un pareil tour de force eût fait jurer Virgile;
Mais nos héros d'album! ils en sont fous, morbleu.

Ainsi, pour me donner un petit air de ville,
Je veux, pour une fois, me piquer à ce jeu :
Sur quel sujet, voyons. — Quel sujet? Imbécile!
Le grand point — le bouquet! — c'est que ça sonne
[creux.

— Hola! l'ami, perdu : te voilà dans la fosse!
A ton âge, commettre une rime aussi fausse!
"Ça sonne creux," fort bien : mais un ixe de trop!

Sur ton sonnet, mon cher, repasse encor la brosse.
— Aux cinq cents les sonnets! Ah! le supplice atroce :
Il est mille moyens plus aisés d'être sot!





DU FOND DU LAC — DU FOND DE L'ÂME

OH! comme il est gai, cet ami :
Quelle verve! — Plus il s'en donne,
Plus au contraire je soupçonne
Qu'il n'est jamais gai qu'à demi.

Comme un nuage aux flancs d'un mont,
Dans la plus vive causerie
J'ai vu souvent la rêverie
Soudain passer sur son beau front.

O mystère du coeur humain,
Souvent au milieu d'un fou-rire
J'ai vu de son âme en délire
Un soupir s'échapper soudain.

Le lac, riant, profond et pur,
Était bordé de fleurs nouvelles :
En l'effleurant, les hirondelles
N'en ridaient pas les flots d'azur.

J'étais enfant : j'aimais à voir
Les verts goujons, les rouges truites,
Converger vers les marguerites
Que j'égrainais sur ce miroir.

Heureux de son riche décor,
Le lac, dans son miroir inerte,
Réfléchissait la forêt verte,
Répercutait le beau ciel d'or.

Mais moi, du fond de l'étang clair,
Dont la surface était de flamme,
Comme un soupir du fond d'une âme
Je vis poindre une bulle d'air.

Et je dis : sur le sable fin
Qui fait le fond du lac sauvage,
Remue un vivant coquillage,
Un crabe noir, que sais-je enfin.

Ami! l'étang clair, c'est ton coeur.
Au fond du coeur le plus limpide
Remue un petit monstre avide, —
Le secret désir du bonheur!



PUR COMME LES FLEURS
GAI COMME L'OISEAU

A UN ENFANT LA VEILLE DE SA FÊTE

AU beau milieu de mai ta fête, ô bel enfant :
Voilà de l'à-propos, le hasard est charmant.
J'aime au sein des beaux jours cette naïve fête
Comme au sein des lilas j'aime un nid de fauvette.
Ainsi, quand tu tombas du ciel dans ton berceau,
Deux choses près de toi : la fleur, et puis l'oiseau.
A ce double présage oh ! que ton cœur réponde,
Et tu seras l'orgueil de ta mère en ce monde !
Les oiseaux et les fleurs entouraient ton berceau :

Sois pur comme les fleurs, sois gai comme l'oiseau !



DIEU FIT L'ÉTERNITÉ POUR L'AMOUR

AIMER" n'est pas encor toute la soif suprême :
C'est aimer et toujours posséder ce qu'on aime!
Voilà ce que tout bas rêve tout coeur humain.
Mais Dieu, quand il créa, fit si bien chaque chose :
Au firmament, l'étoile; au vert buisson, la rose;
Au coeur, — urne sans fond, — l'éternité sans fin!





“MIRAGE”

OU

L'AMITIÉ D'ICI-BAS

AMITIE, — feu du ciel, charme de ce bas monde, —
Amitié de la terre, es-tu vainement profonde?

Au Cap Tourmente, un jour, je m'étais hasardé
De grimper. Sans mourir, j'avais escaladé
L'un de ces monts hardis qui de nos Laurentides
Font comme un long ruban de vertes pyramides :
Déserts voisins du ciel, déserts frais et riants
Où mènent bien ou mal des escaliers géants.

Si près du firmament, à l'ombre, et sur la mousse,
 Vous l'avez éprouvé, la rêverie est douce.
 Les bluets étaient verts! je laissai mon regard
 — Papillon philosophe — errer loin au hasard.

Encadré de verdure, et souriant de joie
 Comme un enfant couché sur des coussins de soie,
 Un lac, miroir d'azur, dormait dans le lointain.
 C'était un lac superbe, un féérique bassin.
 A l'entour, des bosquets, la tête renversée,
 Comme une autre forêt fraîchement nuancée,
 Formaient silencieux, au fond, sous le flot noir,
 Un mirage immobile et bien splendide à voir.
 Le lac semblait profond. Voyez ce blanc nuage

Qui le traverse au loin, bien loin! sa molle image
 Comme en un second ciel vogue au fond du bassin.
 De quelle profondeur est donc ton large sein,
 O beau lac transparent! O lac! tu parais être,
 Donnant sur l'infini, quelque riche fenêtre!

J'y descends. Je détache un canot de pêcheurs
 Qu'embarrassaient un peu des nénuphars en fleurs.
 Je détache, et je pousse... Illusion magique!
 Qu'était donc devenu mon petit Pacifique,
 Si limpide, de loin, et surtout si profond?
 Mon aviron tout court en atteignait le fond!
 Je pousse jusqu'au large, et même phénomène :
 Ma nacelle d'écorce y flottait avec peine.

Ce bassin, cet abîme, — un mirage réel! —
 Ce lac, de loin profond, — profond comme le ciel! —
 Où vous eussiez à peine osé jeter la sonde,
 Ce lac, mince et brillant, c'est l'amitié du monde!
 Et qu'eût-il fallu faire, en effet, pour trouver
 L'insondable infini que l'homme aime à rêver?
 Monter à ce vrai ciel, océan sans rivage,
 Dont ce beau lac n'était qu'un miroir, qu'une image!

L'amitié d'ici-bas charme, pourquoi cela ? —
De l'amitié de Dieu c'est un reflet — voilà !
Hélas ! comme un reflet aussi de même est-elle
Mobile, très changeante, et superficielle :
Belle comme un reflet, d'un éclat chatoyant, —
Mais, comme tout reflet, illusoire souvent !

N'enivrons pas nos coeurs de cette vive image :
Redoutons-la plutôt comme on craint le mirage,
L'amour du Christ ! — voilà l'océan de cristal
Où doit s'abreuver l'homme altéré d'idéal !

1874





PEINE INCONNUE

OU

L'ENFANT MORT SANS BAPTÊME

A MON EXCELLENTE MARRAINE MADAME F. X. B.

VERS l'église, à travers l'humble et riant village,
La carriole emportait l'élégant compérage
Dont les éclats de rire, heureux et spontanés,
Couvraient parfois le chant des grelots argentés.
Pas un n'eût critiqué cette allure bruyante :
Au hameau, l'étiquette est facile, indulgente.

Du reste, un compérage est toujours en humeur :
 Un chrétien pour le ciel! mais! c'est un vrai bonheur!
 Presqu'à chaque maison, si l'on voit la carriole,
 On jette aux braves gens quelque bonne parole :

— Salut, Pierre! — Eh! bonjour! — Vive le fruit
 [nouveau! —

Courage, sapristi! Ton blé sera plus beau! —
 Encore un? Est-ce pour compléter la douzaine? —
 Allons, Pierre : à l'année engage une marraine! —
 Une pièce de terre! Encore une! — A ce train,
 Tu vas payer la dîme! — Au moins, c'est du beau
 [grain! —

Et le père, enchanté, rit dans sa barbe grise.
 Il a déjà porté dix marmots à l'église;
 Mais, bah! calme et joyeux, il a l'air de songer :
 "Quand Dieu fait une bouche, il fait de quoi manger!
 Dieu fait l'hiver et fait au bois pousser les bûches.
 Il peuple les berceaux, mais il emplit les hûches!"
 — A cette foi naïve, à ce bonheur serein,
 Répond la bonne humeur de Joseph, le parrain.
 "Sur mon credo, dit-il souvent à la marraine,
 Je ne suis pas très ferme : aide-moi, Madeleine!
 Si je m'embrouille un peu, je baisserai le ton;
 Ou je ferai semblant d'ajuster un bouton...
 Toi, pousse ton latin : secours-moi de la gorge.
 Tiens, voici comme accompte un chèque en sucre
 [d'orge."

— "Ah! du latin, tu sais, j'en ai juste pour moi :
 Charité, par chez nous, ça commence par soi!"

Parfois, de son côté, la porteuse est novice.
Elle ne sait pas trop quand il faut qu'on déplisse
Ce maillot, compliqué de rubans, de galons,
Elle connaît bien mieux sa rubrique aux chaudrons!
— "Mère, calmez-vous donc! le curé n'est pas bête :
Il saura bien sans nous lui déterrer la tête!
— Tenez, ne riez pas : je suis toute à l'envers,
Et je ferai bien sûr des choses de travers.
Dame! pour vous, farceurs, bien facile est la tâche :
Vous dites cinq, six mots, que le curé vous mâche!
— Chut! trêve de babil! car le curé dira
Que nous avons chômé les noces de Cana!"

Et l'on filait au trot des fumantes montures,
Le coeur dans la gaité, le nez dans les fourrures.

Dieu les garde!

Au logis, la mère, presque en deuil,

Sur son oreiller blanc ne pouvait clore l'oeil.
Le rose petit être avait paru si frêle!
Un noir pressentiment s'était emparé d'elle.

On avait près du lit placé le berceau neuf :
Vrai nid d'enfant Jésus, — moins la paille et le boeuf.
A son âme inquiète, à son coeur en délire,
Le berceau radieux tantôt semblait sourire
Comme un nid printanier qui demande un oiseau,
Tantôt prenait les airs d'un froid petit tombeau!

C'était long, pour l'enfant, qu'un voyage à l'église!
 — A travers tout son cœur soufflait la froide brise!
 Et puis elle entrouvait ses blancs rideaux de lin,
 Jetait, par la fenêtre, un regard au chemin,
 Elle prêtait l'oreille, et trouvait, sans reproches,
 Qu'il tardait à venir, le son joyeux des cloches!
 Elle disait: Voisin, sortez, sortez de la maison:
 De nos grelots d'argent n'est-ce pas la chanson?
 On la calmait un peu par des plaisanteries
 Tout pleines d'assurance et de gaité remplies.
 Mais, elle, sans prêter l'oreille aux doux propos,
 Fiévreuse, et repoussant l'espoir et le repos:
 "Mon Dieu, pardonnez-moi: j'ai des terreurs
 [étranges:

A ce même lit blanc j'ai déjà vu dix anges,
 Au retour de ce bain qui fait enfant de Dieu,
 M'arriver tout vermillés, l'oeil et la joue en feu.
 N'aurais-je pas goûté, comme je devais faire,
 Le bonheur de baiser, moi pauvre indigne mère,
 Le front, l'auguste front de ces purs chérubins?
 Dieu veut-il m'en punir?"

Les grelots argentins

Chantant alors au loin leur chant mélancolique
 Faisaient japper le chien couché sous le portique.
 Le tardif compérage arriva — mais, hélas!
 Plus pâle par le deuil que par les blancs frimas,
 Morne! — Ce n'était plus cet équipage en vie
 Dont la joie au départ à tous faisait envie;
 Dont la franche gaité, le rire et les bons mots
 Semblaient jaillir au bruit des sonores grelots!

On n'alla pas de suite au chevet de la mère:
 Dans un triste silence, et comme avec mystère,
 Dans la pièce voisine on déposa l'enfant,
 Et l'on y chuchota l'espace d'un instant, —
 D'un siècle! pour le cœur de la mère inquiète.

Enfin, on l'aborda : la mère était muette!
 Son coeur avait compris la mort du nouveau-né,
 Comme on comprend la foudre avait qu'il ait tonné.
 Quand on avait ouvert, en écartant la frange,
 Le maillot dans lequel devait éclore un ange,
 Tout le monde à l'église avait pâli d'abord :
 Dans ses bras, la porteuse avait un enfant mort!
 Le front blanc, l'oeil éteint, de ses lèvres de cire :
 Comprimant tristement un innocent sourire,
 L'enfant semblait avoir en mourant murmuré :
 Adieu, beau Paradis! Adieu! tu m'es fermé!

*
* *

L'hiver s'était enfui. Le printemps gai, vivace,
 Le printemps parfumé rayonnait avec grâce
 Sur les cercueils voilés par de beaux gazons verts
 Comme sur les tombeaux fraîchement recouverts.

Tous les soirs à pas lents et presque à la même heure,
 Une femme passait au seuil de sa demeure.
 Qu'il plût ou qu'il fit beau, qu'il fit chaud, qu'il fit

[froid,

Au fond du cimetière elle poussait tout droit.
 L'étrange assiduité de ce pèlerinage
 Intriguait quelque peu le curé du village.
 Le pasteur au village était curé nouveau :
 Il n'était pas au fait des secrets du hameau.
 Mais le prêtre aime à lire au fin fond de chaque âme,
 Même au risque parfois d'y découvrir un drame.
 Pour guérir ses chagrins, médecin plein d'espoir,
 Il la suivait des yeux, maintenant, chaque soir.
 Or, voici tout ce que, de sa calme fenêtre,

Voici ce que bientôt découvrit le vieux prêtre :
 La mère, comme une ombre à qui manque la voix,
 Allait prier tout bas devant deux pauvres croix,
 Pendant qu'elle priait doucement inclinée,
 Le sol buvait ses pleurs comme il boit la rosée.
 Puis elle franchissait un filet d'eau perdu,
 Le pied comme le coeur par des ronces mordu.
 Là, d'incultes buissons : touffus, mais sans mystère
 La croix, la croix pieuse au branchage sévère;
 La croix, cet arbre nu, la croix, ce buisson noir
 Sur qui l'oeil ne voit rien, mais où mûrit l'espoir!
 La croix dans cet endroit ne prend jamais racine :
 Ce coin du sol n'est pas une terre divine!
 Et la mère pourtant tombait là tout en pleurs :
 Elle y priait pourtant, et plus longtemps qu'ailleurs!
 Elle y versait, suivant sa poignante coutume,
 Non plus quelques sanglots, mais des flots
 [d'amertume!

Comme une urne qu'on penche et que l'on vide à net,
 Son coeur semblait verser jusqu'au dernier regret!

Le pasteur,—car lui-même avait un coeur sensible,—
 Essayait d'adoucir cette peine indicible.
 "L'Eglise, lui dit-il, n'a jamais prononcé
 Sur le sort d'un enfant qui n'est pas baptisé.
 Ces enfants, il est vrai — ce dogme il faut le croire —
 Ne verront jamais Dieu rayonnant dans sa gloire.
 Mais vous-même, songez : souffrez-vous bien, ma
 [soeur,
 De n'avoir jamais vu le ciel ni sa splendeur?
 Ces innocents proscrits n'ont jamais, même en rêve,
 Entrevu le beau ciel où le baptême enlève :
 Ils n'ont jamais vu Dieu; Dieu leur est inconnu :
 L'oeil ne regrette rien de ce qu'il n'a pas vu.
 Cette soif de voir Dieu, dont au ciel l'âme brûle,
 Pour eux n'existant pas, leur peine serait nulle...
 Sans vouloir, pauvre soeur, sans vouloir, croyez-moi,
 Sècher vos pleurs amers aux dépens de la foi,

Ah! le ciel! Autrefois, dans mes jours les plus
[sombres,

J'aimais à l'admirer avec ses feux, ses ombres.

J'aimais à contempler ces beaux pays d'azur,

Quand mon âme était triste et que l'air était pur,

Je me disais, assise au seuil de ma demeure :

"Là l'allégresse, au moins, si dans ce monde on

[pleure!

Mais, le ciel! quand mes yeux s'y portent aujourd'hui,

Les étoiles m'ont l'air d'y scintiller d'ennui :

Le ciel me semble en deuil! — Est-ce un péché, mon

[père,

De demander à Dieu, dans une humble prière,

D'aller après ma mort dans les Limbes? Peut-il

M'accorder comme un don ce consolant exil?

Dans la cité divine, — au milieu de merveilles

Qui surprendront nos coeurs, notre oeil et nos oreilles;

Dans ces palais d'en haut, dans ce pompeux séjour

Où l'on boira la joie et la paix et l'amour

Comme ici-bas l'on boit dans nos champs l'eau

[courante,

Dieu pourra se passer, bien sûr, de sa servante!

Le ciel me manquera sans que je manque au ciel : —

Mon enfant a besoin du baiser maternel!

Dieu me pardonnerait mon exil volontaire, —

Et loin de Dieu mon ange aurait du moins sa mère!

Comme je volerais passer l'éternité

Avec mon seul enfant loin du ciel rejeté!

— Non, pas l'éternité, lui répondit le prêtre;

Mais! Dieu, dans son amour, vous permettra, peut-

[être,

De franchir quelquefois le seuil du Paradis

Pour descendre au pays de ces pauvres proscrits,

Pour revoir votre enfant...

— Que dites-vous, mon Père!...

— Ma soeur, Dieu pour là-haut garde plus d'un

[mystère!

D'abord : ton coeur en deuil appelle ton enfant :

Jésus saura combler l'endroit laissé vacant.
 Et puis, qui sommes-nous pour sonder ces abîmes?
 Sied-il au moucheron de mesurer les cîmes?
 Les Limbes! — à notre oeil Dieu clot ce noir séjour:
 Mais nous savons ceci : son coeur est fait d'amour!
 Sur ces pauvres enfants Dieu garde le silence;
 Au hasard nous irions nous tourmenter d'avance?
 Qui sait si leur exil, nuageux mais vermeil,
 N'aura pas comme ici ses fleurs et son soleil?
 Jamais, ma soeur, jamais le bon Dieu sur ces choses
 N'a défendu d'avoir les espoirs les plus roses.
 Je disais "noir séjour" : mon Dieu, qu'en savons-

[nous?

Qui nous dit que plus tard, sous un ciel clair et doux,
 Ces enfants n'auront pas, pour superbe héritage,
 Cet univers, doré du feu de ton visage?
 C'est notre espoir, à nous, notre invincible espoir :
 Ces enfants n'iront pas dans un exil trop noir!
 Je crois,—et plus d'un saint nourrit cette espérance,—
 Je crois que ces enfants vivront dans l'abondance,
 Ils auront pour prison ce splendide univers,
 Avec ses lacs brillants, ses bosquets toujours verts.

Pour oublier le ciel, ils auront sur la terre
 Cet Eden d'autrefois d'où fut chassé leur père.
 Espoir, espoir en Dieu! Sèche, oh! sèche tes pleurs.
 Pourquoi le jour, la nuit, te créer des douleurs?
 O mère! ouvre à ma voix ton âme et ton oreille;
 Car voici ce que dit l'espérance vermeille :
 Cet enfant qui t'est cher, cet enfant regretté,
 Tu peux goûter encor son sourire enchanté!
 Du ciel tu le verras folâtrer dans la plaine,
 Ou cueillant, tout pensif, l'oeillet, la marjolaine,
 Pour en faire à sa mère un bouquet gracieux.
 Et tu prendras ton vol, et le front radieux
 Tu descendras, ma soeur, couvrir de tes caresses,
 L'orphelin à qui Dieu garde encor des tendresses.
 De ces rêves permis, berce, oh! berce ton coeur.
 On peut blesser le ciel même par sa douleur.

Dieu veut qu'avec espoir on l'aime, on le bénisse :
Son coeur nous surprendra,—bien plus que sa justice!

Seigneur! l'esprit de l'homme est l'esprit d'un
[enfant :
Myope, du mystère il se fait un tourment.
Au lieu d'être au timon, quand la vague est profonde.
L'homme, aveugle marin, se fatigue à la sonde.
Pour moi, Seigneur, j'espère! et j'attends sans pâlir
Le jour où ton soleil viendra tout éclaircir;
Et je dis : l'océan, bassin profond, immense,
Ne contiendrait jamais les flots de ta clémence!"

*
* *

Et la mère immobile était là devant lui,
Comme un saule pleureur où le soleil a lui.
Avide, elle écoutait cette voix consolante
Comme un homme altéré boit une eau murmurante.
Car on avait à flots, dans son coeur maternel,
Fait descendre l'espoir, — ce baume fait au ciel!





L'AMI QUI PLAÎT EN VACANCE

BADINAGE À L'EAU SUCRÉE, DÉDIÉ À E. M.

IL faut, pour ces beaux jours, un ami de son choix :
Mais ce charmant bijou n'est pas commun, parfois.
Il s'agit de choisir entre cent, entre mille...
Allons, décidez-vous : voici le sombre Emile,
Un blasé...—Gardons-nous de ce jeune rêveur,
Qui veut tout voir en noir à travers son humeur.
Son oeil presque toujours roule dans une larme ;
Il vit de gros soupirs : la tristesse le charme.

Toujours broyant du noir, des autres séparé,
 Il se plaint à la lune et pose en inspiré.
 Puisqu'à l'entendre il n'a d'amis ni de famille,
 Laissons le limaçon tout seul dans sa coquille.
 Eh! chacun n'a-t-il pas son fardeau de chagrin!
 Pourquoi de ses ennuis ennuyer le prochain?

—Ainsi, vous n'aimez pas ce rêveur excentrique?...

—Non.—Eh bien, voici Paul, un garçon très pratique,
 Dont le pied dédaigneux, sans l'ombre d'un transport,
 Foulera dans les prés fleurs et papillons d'or.

Son coeur est fait d'écorce, et jamais rien n'y brûle :
 Ce coeur bat, mais un peu comme oscille un pendule.

Paul ne sait admirer la terre ni les cieux :

Paul, garçon de bon sens, ne se sert de ses yeux

Que pour parer la borne, éviter la clôture ,

Ou compter les piquets, s'il voyage en voiture.

Allons, Paul vous va-t-il ? Pas malin pour un sou...

—Je ne veux pas de Paul ! c'est un ours, voilà tout !

—Mais véritablement, vous êtes difficile,

Et pour vous contenter je fouillerais la ville...

Un autre échantillon : ah ! voici les bons lots !

—Quoi donc ? Un bel esprit ! vrai moulin à bons

[mots

Comme à coups de briquet l'on fait des étincelles,

Notre homme à coups de mots tire quelques parcelles.

D'esprit ? non : de clinquant,—qu'il est seul à goûter :

On fait du purgatoire en voulant l'écouter.

Nuit et jour il travaille, avec peine il façonne

Ses calembourgs qu'un peu de gros sel assaisonne.

—Oh ! pour le coup, arrière ! arrière le railleur !

Comment ! un bel esprit sottement pointilleux ?

Un chevalet, plutôt ! c'est le genre commère :

Il n'est pas de tourment que je ne lui préfère !

Quand la scie est de fer, le scieur me déplaît,

Et je fuis l'homme—guêpe à piquer toujours prêt.

—Voici, pour en finir, un nouveau personnage.

—Ah ! ah ! un délicat : oh ! le charmant visage !

Catino craint la pluie, et le frais, et le vent,—

Un peu comme une élève au sortir du couvent.

Il se croit poitrinaire, et fuit jusqu'à la brume.
S'il en maigrit, au moins son docteur se remplumé.
Il abhorre encor plus les rayons du soleil,
Et pour garder son teint musqué, rose et vermeil,
Catino, croyez-le, porterait la capine,
L'élégant parasol, le voile ou l'étamine.

—Mon cher, tu comprends bien qu'après pareil
Catino l'élégant n'est pas du tout mon fait. [portrait,

—Et moi, je suis à bout : halte, et cherche toi-même !

—Je ramasse le gant et résous le problème :

Pour me dilater l'âme et colorer mes jours,

En vacance voici l'ami que je souhaite :

Pour un pareil portrait ma plume n'est pas faite :

Ma plume, essaie au moins, essaie en quelques

[tours.—

Aux femmes du canton laissant la médisance,

Cet ami, noble cœur, n'a ni fiel ni venin.

C'est un joyeux causeur, mais, d'après lui, je pense.

L'amour de pointiller est un goût féminin.

C'est un esprit loyal, un noble caractère,

Artiste par instinct, sensible et très discret.

Simple avant tout, il rit, il cause sans apprêt.

Il lit Châteaubriand, Louis Veillot, Lacordaire,

Sur la mousse des bois comme à son cabinet.

Ni lui ni moi surtout ne fait métier d'écrire :

Sous quelque vert érable, aimable pavillon

Dont l'ombre inspiratrice agace le crayon,

Nous rimerons parfois quelque refrain pour rire,

Parfois, nous chanterons le vol d'un papillon...

C'est un ami dont l'âme intelligente, active,

Interroge sans cesse et la terre et le ciel,—

Qui demande ses lois à l'étoile pensive,

Qui demande à l'abeille où se cueille le miel.

C'est un ami qui peut au bois passer une heure

A regarder, au sein d'un humide rameau,

Le scarabée ourdir sa soyeuse demeure,

Le geai pour ses petits tresser un frais berceau.

C'est un ami qui donne une âme à la nature,—

A qui semblent sourire et l'aurore et les fleurs,—

A qui semble parler le ruisseau qui murmure,—
Si sensible, qu'il peut verser parfois des pleurs
En écoutant la brise errer dans la ramure...
C'est un ami toujours gai, viril, et dispos,
Qu'enivrent la lecture, et la pêche, et la chasse,
Que le chant d'un oiseau regaillardit, délasse,
Et qui, sous le soleil, n'a peur que du repos.
Faire le coup de feu sur les lacs, sur les grèves;
Après dix mois d'étude enfermé, soucieux,
Libre comme l'oiseau voyager sous les cieus :
En vacance pour lui voilà de jolis rêves.
Il sait qu'à la montagne et loin de la cité,
Se cueillent l'appétit, la joie, et la santé !

*
* *

“De ces amis choisis,—m'objectez-vous sans doute,—
Il en croît assez peu sous la céleste voûte :
En amis si parfaits tout sol n'est pas fécond !”
J'étais à retourner l'autre vers sur l'enclume,
Lorsque soudain je vis accourir sous ma plume
Le nom de cet ami : c'était celui “d'Edmond !





LE VRAI COUCHER DE SOLEIL

ou

VIEILLESSE DE PIE-NEUF

A L'OCCASION DU 50^e ANNIVERSAIRE DE SON ÉPISCOPAT

“Nemo tam Pater!”

VIEILLARD béni du ciel, Pie-Neuf sous sa tiare
Porte une autre couronne aussi belle et plus
rare :
Mitre d'un demi siècle, auguste et saint bandeau !
Feuilletez à l'envi les âges et l'histoire :
Non ! jamais diadème aussi chargé de gloire
Ne couronna vieillard plus beau !

Artiste ! homme inspiré qui cherches pour ta plume
 Quelque sujet magique où ta verve s'allume,
 Artiste ! aigle altéré d'amour et de beauté—
 Mais qui n'as su trouver de merveille assez belle
 Pour y fixer, ravi, ton ardente prunelle,
 Laisse l'univers de côté :

Suspends ton vol ,regarde : il n'est rien sur la terre
 De beau comme Pie-Neuf, notre Roi, notre Père !
 Il n'est rien d'aussi grand sous le dôme éternel !
 Suspends ton vol, joyeux, sur les hauteurs de Rome,
 Et contemple : Pie-Neuf est à la fois grand homme,
 Grand prince, et Pontife Immortel !

*
 * *

Cet homme que le ciel admire,
 Je n'ai jamais vu son sourire :
 Mais il me fascine, il m'attire !
 Mais je le contemple pourtant !
 Car mon âme avec allégresse
 Perce des flots la brume épaisse :
 O saint vieillard ! avec ivresse
 Je t'aime à travers l'océan !

Aux jours dorés de mon jeune âge,
 Dans la cité comme au village,
 Quelques amis sur mon passage
 Ont charmé mon oeil ébloui :
 J'aimai... Pourtant, je le proclame :
 De tous ces noms de feu, de flamme,
 Aucun n'a fait vibrer mon âme
 Comme le nom de Mastai !

Mastaï ! dont l'intelligence,
Brillante étoile à sa naissance,
Jette, à mesure qu'il avance,
Des rayons plus vifs et plus beaux:
Comme sur la mer qui bouillonne
Un phare d'autant plus rayonne
Que l'ombre du soir l'environne
Et que la nuit couvre les eaux !

Mastaï ! noble caractère
Dont l'humanité se sent fière !
Beau type déjà légendaire
Dont l'artiste enivre ses yeux!
Cette grande âme, oh ! qu'elle est belle !
La décadence originelle
N'a pas là trahi le modèle :
Or, le modèle est dans les cieux !

Quand je vis, colon de la France,
Ces frais lauriers de la vaillance
Que mon pays plein d'espérance
Porte à son front jeune et royal,
Oh ! tout Canadien le devine,
Il s'alluma dans ma poitrine
Une flamme large et divinée
Pour mon humble pays natal !

Mais quand, sans trahir cette idole,
Je vis l'éternelle auréole
Qui couronne la métropole
De l'univers civilisé;
Mais quand mon oeil de catholique
Vit ce monarque pacifique,
Ce saint royalement stoïque
Et lentement martyrisé;

Quand, vendu par ses enfants mêmes,
Quand, abreuvé de leurs blasphèmes,
Je vis Pie-Neuf pour anathèmes
Opposer les pleurs de ses yeux :
Au vieux pontife sans couronne
Faisant de ma vie une aumône,
J'eusse pour cimenter son trône
Versé mon sang, fier et joyeux !

Adorablement populaire,
Et se flattant, noble chimère,
De ne rencontrer sur la terre
Que les hommes droits comme lui,
Pie-Neuf, méprise glorieuse !
Voulut d'une main généreuse
Adoucir l'hydre astucieuse
Qui rêve sa mort aujourd'hui :

Mais le monstre a levé la tête,
Et sur le rocher de Gaëte,
Comme un rameau par la tempête
Le roi-martyr fut emporté.
Merci, brigands ! gloire à vos armes !
Comme vous l'entourez de charmes :
Exil—Pardon—Dignité—Larmes—
Ces mots rehaussent la beauté !

*

* *

Intrépide gardien du plus saint héritage,
L'avenir, lui, surtout, redira d'âge en âge
Qu'il préférera l'exil, fidèle à son serment.
Et son nom, que l'amour avec joie éternise,
Resplendira plus tard dans le ciel de l'Eglise
Comme un soleil au firmament !

Son tendre coeur de Père est grand comme le monde :
L'univers tout entier, que son verbe féconde,
Dort comme réchauffé sous son large manteau.
En même temps qu'à Rome il assemble un Concile,
Ce pasteur soucieux fait prêcher l'Evangile
Sous la hutte de l'Esquimau.

Qu'on torture à l'envi son auguste personne :
Nouvel Agneau Mystique, il excuse, li pardonne :
Garibaldi—Cavour—Peuples, frappez en chœur :
Vous ferez bien briller des pleurs à sa paupière :
De la haine, jamais ! nature tendre et fière,
Il n'eut jamais de fiel au coeur !

Gémisse sous le ciel un pays qu'on opprime,
L'Irlande, la Pologne, ou toute autre victime :
Le Vieillard, sans trembler, plaide pour l'innocent.
Diplomates, laissez périr ce peuple frère :
Pie-Neuf est moins prudent : car Pie-Neuf est un
Et chaque peuple est son enfant ! [Père,

Voilà pourquoi, douleur unique !
Lorsque le fil télégraphique
Fera frissonner l'Atlantique
Et murmurerà sous les flots :
"Pie-Neuf dans un tombeau sommeille."
Le ciel, s'il veut prêter l'oreille,
Entendra, plainte sans pareille,
La terre éclater en sanglots !

Tous pleureront : roi, paysanne,
Tous ! l'Indien sous le platane,
Le sauvage dans sa cabane,
Le mendiant sur les chemins !
Oh ! la foudroyante nouvelle !
La mort—ce jour-là criminelle—
La mort aura d'un seul coup d'aile
Fait des millions d'orphelins !

Pie-Neuf ! dernier vengeur du crime !
Pie-Neuf ! représentant sublime
De l'autorité qui s'abîme
D'un bout du monde à l'autre bout !
Pie-Neuf ! radieux luminaire,
Dernier flambeau qui nous éclaire !
Rayonne encor sur cette terre :
Car la nuit surgit de partout !

Vous avez, vers le soir, sur la route déserte,
Le long d'un bois perdu, sur une plaine verte,
Rencontré par hasard quelque pauvre étranger.
Il regardait le ciel d'un oeil mélancolique :
Il n'est pas gai de voir, loin du seuil domestique,
L'ombre des arbres s'allonger !

Lui se sentait là seul, bien loin de son village,
Et le soleil couchant teignait l'ardent nuage
De cet éclat rêveur, charmant, rouge et vermeil.
Pour éclairer sa marche et consoler sa route,
Oh ! comme à l'horizon le pèlerin sans doute
Eût voulu garder le soleil !

Voyageur attardé, loin du ciel qu'il oublie,
Le genre humain, Pie-Neuf, marche vers la Patrie
Comme cet étranger,—inquiet et songeur.
Reste sur l'horizon, consolant météore!
Pie-Neuf, il se fait soir : longtemps rayonne encore
Sur le genre humain voyageur !

Vois ! la terre aujourd'hui t'acclame avec ivresse.
Cent peuples à ton nom tressaillent d'allégresse,
Jusques à tes enfants du Canada lointain !
Que cette explosion d'amour te rajeunisse !
Tu bénis l'univers : que le Ciel te bénisse,
Et que Pic-Neuf vive sans fin !

E N V O I .

Quant à l'artiste en fleur, quant à l'humble poète
Qui chante et qui se sent le coeur et l'âme en fête,
Il n'entendra jamais la voix du saint Vieillard !
Jamais il ne verra son paternel sourire !
Mille fois trop heureux si le chant de sa lyre
Passait un jour sous son regard !

Saint-Fulgence du Saguenay, 1877.





SA DERNIÈRE PROMENADE
DANS LE VERGER

ou

REGRETS D'UN JEUNE MALADE AU PRINTEMPS

Amicus noster dormit.

LE Saint-Laurent, le long de ses rivages,
Trainait encor quelques rares glaçons.
Où le soleil donnait, de verts feuillages
Déjà pourtant couronnaient les buissons.
Lui, sans espoir, et l'âme plus gonflée
Que les ruisseaux qui couraient sous ses yeux,
Avait choisi cette roche isolée
D'où l'oeil au loin voit l'église et les cieux.

De la douleur son front portait la trace,
Et quand son âme exhalait un soupir,
Son oeil errant semblait chercher la place
Où le trépas l'invitait à dormir.
La vie avant d'abandonner cet ange,
L'illuminant de son dernier reflet,
Sa joue en feu—c'est un symptôme étrange—
Faisait pleurer soeurs et mère en secret.

“ Déjà mourir ! ” soupirait-il sans cesse,—
Et dans le ciel souriait le soleil.
Les champs, les bois étaient dans l'allégresse :
Car le printemps ressuscitait vermeil.
Car tout semblait, dans la nature immense,
L'herbe des prés, l'oiseau dans le ciel bleu,
Ivre d'amour, de joie et d'espérance :
Mais lui, rêveur, disait, parlant à Dieu :

“ L'hiver s'en va :—qu'un peu de neige encore
Dans ce ravin qui fume et reverdit...
Le sol tressaille, et l'arbre se colore ;
L'oiseau revient, l'oiseau, divin proscrit !
Mille parfums embaument la prairie ;
L'insecte d'or bourdonne avec amour :
Mon Dieu ! quand tout se réveille à la vie,
Il est bien dur de partir sans retour !

L'agneau bondit sur l'herbe printanière ;
Un vert feuillage habille les rameaux ;
Chaud mois de mai ! mois que mon coeur révère !
O mois béni, que tes rayons sont beaux !
—Et moi je meurs!... Insensible nature,
Pour ma douleur tu n'as donc pas d'égard !
En revêtant cette belle parure,
Viens-tu gaiement célébrer mon départ ?

Beau mois de mai, de toi mon âme est pleine.
 Mais aujourd'hui, ton éclat me fait mal.
 Hélas ! je vois le ruisseau dans la plaine
 Briser joyeux son tombeau de cristal :
 Mais le cercueil qui va couvrir ma cendre,
 Oh ! quel soleil fondra son marbre noir !
 Dans le pays où je me sens descendre,
 Aucun matin, là, ne succède au soir !

Gentil oiseau, palpitant d'espérance,
 Achève en paix ce gracieux berceau :
 Peuple-le vite, afin que l'innocence
 Dans quelques jours chante sur mon tombeau !
 Déjà, je suis étranger sur la terre...
 Si dans ces lieux pour jamais je m'endors,
 Un coeur ami priera-t-il sur ma bière ?
 On n'aime guère à visiter les morts !...

Eh ! bien, du moins, toi, petit oiseau, chante
 Sur le rameau qui me doit ombrager ;
 Reste avec moi ! que ta plainte touchante
 Après ma mort anime ce verger ! ”
 —Pauvre exilé, pourquoi cette tristesse ?
 Pourquoi de pleurs ton oeil s'humecte-t-il ?
 Bannis, plutôt, ce chagrin qui t'opresse :
 Vois ce beau ciel au-dessus de l'exil !

Frère ! la mort—quand la Foi l'illumine—
 C'est un chemin débouchant sur le ciel.
 Un noir sentier sous les Alpes chemine :
 Comme la mort ressemble à ce tunnel !
 Par un vallon brumeux de la Savoie
 Voyez d'abord entrer les voyageurs...
 Puis on en sort saluant avec joie
 Le chaud soleil de l'Italie en fleurs !

Lorsque l'automne empourpra le feuillage,
Au cimetière austère et dépouillé,
Silencieux, près d'une croix sauvage,
Un autre enfant priait agenouillé.
Là, chaque soir, mêlés à sa prière,
Ses pleurs disaient au malade endormi
Qu'un bon ami, plus fidèle qu'un frère,
Jusqu'au tombeau visite son ami.

Mai 1867.





LA MESSE DE MINUIT

A LA

CAMPAGNE

NUIT calme et solennelle !
Oh ! oui qu'elle était belle,
La rustique chapelle,
Sous son naïf décor !
Avec ses feux magiques,
Et ses autels féériques,
Et ses joyeux cantiques :
Mon Dieu, j'y suis encor !

L'astre s'allume
Au ciel sans brume ;
Chaque toit fume
Silencieux ;
La neige brille
Sur la charmille ;
Minuit scintille
Au haut des cieux.

Un météore,
Mobile aurore,
Là-bas colore
L'azur du ciel :
Lueurs étranges,
Célestes franges :—
Sont-ce des langes
Pour l'Éternel ?

C'est une aurore boréale,
Couleur de feu, couleur d'opale :
O belle aurore boréale,
Qui dans l'ombre éclates sans bruit,
Es-tu le radieux symbole
De cet Enfant dont la parole
S'en vient de l'un à l'autre pôle
Chasser les ombres de la nuit ?

Mais écoutez : la cloche sonne
Au clocher lointain qui rayonne.
La cloche sonne et carillonne
A réveiller tout le hameau.
A ce signal, chaque chaumière
Magiquement soudain s'éclaire ;
La carriole attend, légère ;
A la chapelle !—il fait si beau !

A la chapelle
Dieu nous appelle :
Volons vers elle,—
Il fait si beau !
Comme une rose
A peine éclore,
Jésus repose
Dans son berceau !



Berceau charmant ! vrai nid fait de vert sapinage,
Où dort l'Enfant-Jésus, gentil oiseau du ciel.
Et voyez-le sourire aux enfants du village :
Son sourire est plus pur qu'un pur rayon de miel !
Le bel ange ! il rayonne avec autant de joie
Que s'il était couché sur la pourpre et la soie.
Comme il est gracieux, ce roi de l'univers
Qui naît en souriant sur quelques rameaux verts !

Non ! pas même une humble cabane :
Sous les yeux d'un boeuf et d'un âne !
Quels fils de pauvre paysanne
N'eût pas rougi de naître ainsi !
Frère Enfant que rien ne protège,
Il nous arrive avec la neige
Et les oiseaux blancs pour cortège.
La nuit d'automne l'a transi.

Mais sur sa paille
Jésus tressaille,
Mais sur sa paille
Il est joyeux,
L'enfance admire
Son doux sourire :
Son charme attire
L'enfant pieux.

Le chancelant vieillard, pour qui va sonner l'heure
D'abandonner bientôt sa terrestre demeure,
Près de la crèche aussi le vieillard prie et pleure :
Cet Enfant qui sourit va le juger demain,
Et ce Juge lui semble un juge bien humain !

Le lys dont la corolle exhale
Une senteur si virginale ;
La neige fraîche et matinale
Qui charge au bois les verts buissons ;
Enfin, la perle la plus belle
Avec moins de grâce étincelle
Que sa vive et calme prunelle,
Pleine d'amour et de rayons !

Mais il sommeille :
O nuit vermeille.
Jésus sommeille :
Coule sans bruit.
Coule plus lente,
O nuit charmante,
Coule plus lente,
O sainte nuit !

Nuit calme et solennelle !
Oh ! oui, qu'elle était belle,
La rustique chapelle,
Sous son naïf décor.
Avec ses feux magiques,
Et ses autels féériques,
Et ses joyeux cantiques...
Mon Dieu, j'y suis encor !

Chérubins de l'exil, à qui manquaient des ailes,
Par le froid colorés, du feu plein les prunelles,
Nous, petits villageois, prenions l'Enfant divin
Pour un frère venu du Paradis lointain.
Notre âme, que fondait l'ivresse de l'extase,
Menaçait d'éclater comme un fragile vase.
L'église illuminée au milieu de la nuit
Achevait d'éblouir notre oeil et notre esprit.
La Messe de Minuit, oh ! c'était notre fête :
Un mois d'avance au moins nous en perdions la tête !
Nos soupirs n'étaient pas des soupirs de prophète:—

“ Il faut,—demandions-nous,—que la neige ait
Cette roche si haute ?—et ce gadellier vert ? [couvert
Ah ! ce Minuit doré, lentement comme il vole !
Quel plaisir ce sera : le soir !—en carriole !
Et puis, voir ce Jésus, dont le nom seul parfois
Joint les mains de ma mère et fait trembler sa voix !
Voir l'église,—pour nous vrai ciel plein de mystère !”

De ces rêves riants rien n'eût pu nous distraire,
Plus de jeux. Le gros chien n'était plus attelé.
L'oiseau ne craignait plus nos liguettes perfides.
Plus de courses non plus sur nos traîneaux rapides,—
Et le gros banc de neige était presque oublié.

La veille au soir enfin, pour nous lever à l'heure,
Nous jugions plus prudent de ne nous pas coucher :
Tous les autres dormaient : nous, seuls dans la
[demeure,
Nous faisons sentinelle, assis près du bûcher.
Ah ! gentils souvenirs parfumés d'innocence,
Vous êtes gais comme elle et frais comme l'enfance.
J'ai vu naître depuis Jésus loin du hameau :
Dans les villes surtout, quel superbe étalage !
Quelle magnificence autour de son berceau !
Mais tout cela vaut-il les Minuits du village ?

Nuit calme et solennelle !
Vieille et sainte chapelle,
Si riante et si belle
Sous ton naïf décor :
Avec tes feux magiques,
Et tes autels féériques,
Et tes joyeux cantiques,
Te reverrai-je encor ?

1872.





SON PRIE-DIEU

A MADAME L...., DE QUÉBEC

LA mère a dans sa chambre un doux petit calvaire :
C'est un prie-Dieu brodé, que sa douleur vénère.
Des fleurs à gros relief en ornent le dessus.
Qui donc a fait ces fleurs, découpé cette frange ?
Un artiste émérite ? Une duchesse ? Un ange ?
Non.—Mais ce sont les mains d'enfants qui ne sont
[plus !

Chacune, pour créer ce meuble de famille,
Mit un peu de son âme, et quelques coups d'aiguille.
La couleur est voyante, et le meuble est fort beau.
A son aspect pourtant son coeur entier frissonne :
C'est à ce beau prie-Dieu, que sa tête grisonne :—
Les mains qui l'ont brodé sont toutes au tombeau !

Au-dessus, cinq portraits—navrante galerie.
C'est le doux rendez-vous. La mère y pleure, y prie.
Ses filles, son mari, là rayonnent au mur.
La Mort—faucheur pressé—groupe là sa famille.
Autour d'elle, la Mort à grands coup de faucille,
Frappe sur chaque épi,—même avant qu'il soit mûr !

O femme ! tu sauras ce que c'est que la peine :
Elle emplit ton grand coeur comme l'eau la fontaine.
Ne perds jamais des yeux le ciel, le beau ciel bleu.
A ton foyer muet, le soir, prie en silence ;
N'allume pour flambeau que la sainte espérance :—
Tu les verras planer autour de ton prie-Dieu !

Oh ! je les ai connus, ces êtres que tu pleures :
Dans leur intimité j'ai passé bien des heures.
Quels caractères d'or ! Je veux être discret.
Un trait, pardon—mon coeur veut qu'enfin je le dise :
Leur pieuse amitié décora mon église !
—J'avais promis, pourtant, de garder ce secret.



CANTIQUE AU SACRÉ COEUR

FRÈRES, debout dans la chapelle :
Un chant d'amour au Sacré Coeur !
Au Sacré Coeur qui nous appelle
Un chant d'amour, un chant d'honneur !
Le ciel ouvert, c'est sa victoire :
A lui donnons-nous sans retour.
Au Sacré Coeur un chant de gloire !
Au Sacré Coeur un chant d'amour !

L'iniquité couvrait la terre :
L'enfer allait nous engloutir.
Jésus monta sur le Calvaire :
Soudain l'on vit le ciel s'ouvrir.
On a cloué ses mains divines,
Ses mains qui détachaient nos fers ;
Et l'on a couronné d'épines
Celui qui fermait les enfers !

Mais la tempête aujourd'hui gronde,
La tempête gronde bien fort.
Il a déjà sauvé le monde,—
Jésus peut le sauver encor.
La Sainte Eglise est en souffrance ;
L'enfer partout semble vainqueur :
Le Sacré Coeur est l'espérance,—
Prions, prions le Sacré Coeur !

Le poids du jour souvent nous pèse :
Le chemin du ciel paraît noir.
Le Sacré Coeur est la fournaise,
Le feu qui rallume l'espoir.
Si le voyageur dans la plaine
Sous son fardeau tombe ou fléchit,—
Le Sacré Coeur est la fontaine,
La fontaine qui rafraîchit !

Jésus, prisonnier volontaire,
Habite encor sur chaque autel.
L'amour le retient sur la terre :
N'allons plus l'abreuver de fiel.
Le Sacré Cœur est le symbole
De son amour tendre et vainqueur :—
Oh ! que chacun de nous console,
Console enfin le Sacré Cœur !





UNE LARME CHRÉTIENNE
EST UNE PRIÈRE

GRAVE et serein, le front rayonnant d'espérance,
L'aimable vieux pasteur parcourait en silence
Son muet cimetière inondé de soleil.
C'était un jour d'automne aux jours d'été pareil :
En irisant les croix, une lumière rose
Leur faisait perdre un peu de leur aspect morose.
Quelques flocons de neige étaient déjà venus,—
Mais les flocons hâtifs sur l'herbe étaient fondus,
Et le soleil, joyeux de répandre la vie,
Souriait avec grâce à la terre flétrie.

Des insectes vermeils, réchauffés doucement,
Ressuscitaient de joie et bourdonnaient gaiement,
Et de grosses fourmis, peuplade aux noirs corsages,
Montaient encor le long des peupliers sauvages :
Elles voulaient goûter, sur l'arbre toujours vert,
Une goutte de vie avant le froid hiver.



Lui, faisant à ses morts sa visite rêveuse,
Avait choisi pour siège une roche mousseuse.
Tout près, le sol était fraîchement remué :
Le pied du fossoyeur, dans le sable imprimé,
Emut le vieux pasteur, et, pour mieux se distraire,
Il détourna les yeux, puis ouvrit son bréviaire :
Le vieux prêtre aime tant à prier pour ses morts !
Ces intimes plaisirs sont ses plus doux transports.
Il pria quelque temps ; mais, trahissant son âme,
Ses yeux comme voilés du sens perdaient la trame...
Ses yeux voulaient pleurer : il ne résista pas :—
" Pauvre enfant ! qui dormait sous terre à quelques
Une heure auparavant, jeune fleur parfumée, [pas !
Je l'avais en surplus là moi-même inhumée,—
Et la voilà tout seule, au fond de ce cachot !...—
—Mon Dieu, qui sont ces pas qui me foulent là-haut ?
De qui cette voix tendre et ces fraîches prières ?
Est-ce vous, jeunes soeurs ? est-ce vous, petits
[frères ?

Votre voix a changé, mais qu'elle est douce encor !
Comme elle rafraîchit ce séjour de la mort !
Car sur ce lit nouveau je suis bien mal à l'aise :
Comment dormir un peu sur cette chaude braise ?
Il fait aussi bien noir : et je brûle pourtant !
Car mon petit cercueil est devenu brûlant.
Mais depuis que j'entends des pas, là, dans la mousse,
Des prières, des pleurs... ma prison est plus douce !
Dites-donc : est-ce vous, qui murmurez mon nom
Et qui marchez ainsi là-haut dans le gazon ?
—Eh bien, non, chère enfant : ce ne sont pas tes
Qui répandent sur toi ces pieuses prières : [frères
Non : c'est ce visiteur, grave et de blanc vêtu,
Et qui t'a confessée, un soir... t'en souviens-tu ?
Il te parlait, tout bas, du ciel, d'une autre vie...
Des pleurs parfois coulaient sur ta joue amaigrie.
C'est lui qui pour calmer, pauvre enfant, ton effroi,
Promit de revenir ici prier pour toi.—
Tu craignais assez peu le brûlant Purgatoire :
Mais ce qui t'effrayait, c'était la fosse noire :
Solitaire cachot de fantômes peuplé.
Ce souvenir, mon ange, ici m'a rappelé :
C'est ma voix qui te pleure, et prie, et te console :—
C'est la voix de ce prêtre à l'austère parole,
Qui te grondait parfois : qui, si tu t'en souviens,
T'arracha sans pitié plus d'une fleur des mains.
Tu trouvais quelquefois ses paroles cruelles :
Il surveillait, jaloux, la blancheur de tes ailes.
Encore ce matin, auprès de ton cercueil,
Il semblait—seul—ne prendre aucune part au
[deuil] :—
Il refoulait sa peine au fond de sa poitrine !
Pendant que ta famille au haut de la colline
L'âme pour toi brisée en cercle te pleurait,—
Le prêtre, les yeux secs, sur tes cendres priait.
Mais la famille vite au loin s'est dispersée,
Et tu n'es déjà plus présente à sa pensée.
Lui te pleure, à son tour. Et chez lui, la douleur,

Ce n'est pas seulement un brisement de cœur :
C'est bien plus que cela, car c'est une prière
Qui fait fleurir la joie au fond du cimetière :—
Car le prêtre, vois-tu, jeune hôte du trépas,
Car le prêtre est l'ami de ceux qui n'en ont pas :
L'ami des oubliés, que n'aime plus personne,—
Des oubliés surtout que la tombe emprisonne !”

Sainte-Croix de Lotbinière,

Mars 1876.





CONSOLE-TOI

CANTIQUE POUR UNE SÉPULTURE D'ENFANT

AIR: Je me voyais au milieu...

REFRAIN

Console-toi ! bénis Dieu, pauvre mère :
Dans ce cercueil dort un ange immortel.
Console-toi : l'enfant n'est plus sur terre.
Déjà là-haut ton enfant plane au ciel !

POUR ce beau ciel, qu'il reçoit en échange,
Que laissè-t-il ? un douloureux berceau.
Avec bonheur prions-le : c'est un ange !
Alleluia sur ce riant tombeau !

Voyez ces fleurs, cette blanche couronne,
Ces doux flambeaux, ce décor virginal.
Sur ce cercueil l'allégresse rayonne :
L'ange retourne à son pays natal !

Hier encor comme nous dans les larmes,
L'enfant prenait notre chemin ardu.
Mais Dieu l'appelle, et déjà plus d'alarmes :
Il part à peine, et le voilà rendu !

Mère ! ton ange au ciel saura sans doute
Qu'il a quitté ses parents dans les pleurs.
Console-toi ! car le long de ta route
Dieu l'enverra te porter quelques fleurs !

O mère enfin, que ton cœur se console :
Chaque soupir est un soupir de trop.
Loin de tes yeux tu te plains qu'il s'envole :
A ta couronne il travaille là-haut !

1881.





NOUVELLE ALLIANCE

CE peuple canadien, béni, choyé du ciel,
Je l'ai vu se presser autour d'un même autel :
Je l'ai vu de mes yeux réuni dans ces plaines,
De la foi plein le cœur, et du sang plein les veines.
Dressé sur le sommet des Buttes-à-Neveu,
L'autel, nouveau Sina, se couronnait de feu.
Ces plaines d'Abraham, d'ordinaire si vertes,
Dès le lever du jour s'étaient soudain couvertes
D'un flot multicolore, harmonieux, mouvant :
C'était comme une mer au flot calme et vivant.

Et la marée humaine, à tout moment accrue,
 Montait, montait toujours, en étonnant la vue.
 Sur ce bel océan, pas de vents en fureur:
 Mais un profond murmure imprégné de bonheur,
 Pas d'écume : partout des drapeaux d'or, de soie,
 Jaillissaient de la mer comme du cœur la joie.
 Les rouges étendards éclataient sur les flots
 Comme au-dessus des blés de grands coquelicots.
 Un vieux drapeau surtout, haché, noirci de poudre,
 —Sorte de vétéran consacré par la foudre—
 Eclipsant à lui seul des milliers d'étendards,
 Semblait avec orgueil attirer les regards:
 Lambeau taché de sang, noble et sainte relique
 Dont se pare aux grands jours la sombre Basilique !
 Jadis, au bord des flots du Lac Saint-Sacrement,
 Ce drapeau, bravant là les Anglais hardiment,
 S'était enfin, parmi tant d'autres héros pâles,
 Affaissé sur sa hampe où mordaient trop les balles.
 Mais ce drapeau français—ah! mon Dieu, le
[dernier !—
 N'eut pas du moins l'affront d'être fait prisonnier !
 L'étendard que ma Muse avec respect déroule,
 Avait donc ses motifs d'électriser la foule.
 C'était ce blanc drapeau qu'aux champs de Carillon
 La gloire avait doré d'un suprême rayon,
 Et qui, ce matin-là, porté par nos Zouaves,
 Se retrouvait chez lui dans ce groupe de braves !
 A droite de l'autel il flottait radieux—
 Vieux symbole criblé d'un passé glorieux !
 C'était comme un fantôme irisé de vaillance
 Qui nous apparaissait dans l'air : c'était la France !
 O lambeau retrouvé dans un obscur sillon,
 Sacré palladium, drapeau de Carillon :
 J'ai, parmi mes bonheurs, un bonheur plein de fièvre:
 Celui d'avoir sur toi porté, tremblant, ma lèvre !
 Celui d'avoir un jour senti, tout frissonnant,
 Tes franges au hasard me frôler en passant:
 La France d'autrefois, la vieille France aimée,
 Elle m'a donc touché de son aile embaumée !

*
* * *

Et la marée au loin montait, montait sans fin,
Et sa vague inondait tout l'immense terrain.
Pas de monstre hideux hurlant sous cette houle :
Mais de ces calmes flots, mais du sein de la foule,
Échangeant des accords et des refrains amis,
Réveillant mille échos dans le ciel endormis,
Cent vingt corps de musique épanchaient sur la
[plaine

L'enthousiasme ardent dont la foule était pleine :
De chaque peloton brillamment costumé
S'élevait, bondissant, comme un hymne enflammé !
Le peuple avec transports chômait sa grande fête,
Champ d'honneur sous les pieds, ciel ouvert sur la
[tête.

Des quatre vents, de tous les points de l'horizon,
La Patrie eut bientôt, d'un coup de son clairon,
Réuni, palpitants, ses enfants sous son aile.
Ma jeune nation, mon Dieu qu'elle était belle
Ce jour-là ! Mes regards la contemplant encor,
Cette messe superbe avec son grand décor.
Ils ébranlent toujours mon oreille et mon âme,
Ces canons qui chantaient en vomissant la flamme,
Ces fifres, ces tambours, ces choeurs aux mille voix,
Répétant à l'envie : "Seigneur ! j'aime et je crois !"
Faisant écho là-haut, la voix de Dieu sans doute
Disait : "Gloire et longs jours au peuple qui m'écoute !
Paix au peuple qui fut bercé par son clergé :
Un peuple ami du prêtre est du ciel protégé !"
L'Évêque, — un saint vieillard, — tenant la Sainte
Bénissait aussi lui notre heureuse patrie : [Hostie,
Comme il dut tressaillir, quand élevant les bras
Sur ce vieux champ de gloire où dorment nos soldats,
Le Pontife, ombragé d'éloquentes bannières,
Vit descendre le Dieu pour qui mouraient nos pères !

Là, le sang de Montcalm semblait encor fumer :
 Le sang du Christ, venant ce jour-là s'y mêler,
 La jeune nation, sous sa robe de vierge,
 Le firmament pour tente et le soleil pour cierge,
 Entre elle et Dieu signa comme un pacte éternel :
 On rivait à jamais la Patrie à l'autel !
 Religion, patrie,—oh ! l'union féconde !
 Elle suffirait seule à transformer le monde !
 Sur ces paisibles bords elle a suffi déjà
 A faire ce qu'il est notre beau Canada.
 Que toujours ces deux soeurs,—Religion, Patrie,—
 Marchent, main dans la main, le chemin de la vie !
 Pour que ce pacte saint, harmonieux, fécond,
 Soit ce que Dieu demande,—éternel et profond,
 Que nos hommes d'Etat, que nos hommes d'Eglise,
 Se lient d'une amitié qu'aucun souffle ne brise.
 La cadette et l'aînée ont chacune leurs droits
 Dont la stricte limite est obscure parfois :
 Pour que l'une des deux ne soit pas mécontente,
 Il faut dans les rapports de l'amour, de l'entente,
 Mais ne séparons pas ces deux augustes soeurs,
 Au forum, au foyer, pas plus que dans nos cœurs !
 Sans la religion, l'Etat languit sans force :
 C'est un arbre bâtard, sans sève et sans écorce.
 Mais ici, dans les lois, dans l'école, partout
 Elle circule à flots : aussi, l'arbre est debout :
 Debout,—et tout chargé des fleurs les plus divines !
 Debout,—et sous le sol plongeant loin ses racines !
 Debout, debout et fort,—parce que, grâce au ciel,
 L'arbre national fleurit près de l'autel !

O pays plein de foi, d'honneur et d'espérance :
 Avec le ciel tu viens de refaire alliance !
 C'est sous l'aile de Dieu que l'on t'a vu grandir,
 Et c'est là que tu veux succomber ou fleurir !
 Jeune peuple, ah ! courage ! et grave dans ton âme
 Ce mot gravé déjà sur un bel oriflamme :—
 " C'est la religion qui sauve une cité :
 Dieu, qui connaît les siens, combat à leur côté ! "

Peuple, rappelle-toi ton enfance orageuse :
 Dans un berceau d'osier, sur une mer houleuse,
 Par la vague en fureur on t'a vu balloté ;
 Mais pour veiller sur toi ton clergé t'est resté.
 Quand chevaliers, seigneurs, bourgeois, fuyant
[l'orage,
 Tabandonnaient un jour vagissant sur la plage,
 Seul, ton clergé resta pour partager ton sort :
 Car ton clergé, vois-tu, t'aime jusqu'à la mort !
 Il a pansé ta plaie, il a plaidé ta cause ;
 Et c'est à sa chaleur, ô peuple, qu'est éclos
 La vaillante phalange au cœur toujours français
 Devant qui dut plier la morgue des Anglais.
 Ces grands hommes d'Etat dont ta mémoire est
[pleine,—
 Parent, Morin, Bédard, Sir George, Lafontaine...
 Tous les mâles soldats de ce fier bataillon
 Devant qui l'Angleterre a baissé pavillon ;
 Qui brisèrent enfin la verge de tes maîtres.—
 Qui donc les a formés, si ce ne sont tes prêtres ?

Tu le sais ! ton grand cœur me devance, et ta voix
 Jure d'aimer toujours l'autel en qui tu crois !
 Autour de ton clergé, plus que jamais tu jures
 De resserrer tes rangs pour les luttes futures :
 Tu veux respirer d'aise encor, sous ce drapeau
 Dont la majesté sainte ombragea ton berceau !
 O peuple ! ce serment, le tiendras-tu ? — Sans doute
 Fidèle à ton passé, tu poursuivras ta route,
 Saintement orgueilleux de tes grands souvenirs.
 Quand on l'a baptisé dans le sang des martyrs,
 Chaque fois qu'un pays trahit pareil baptême

Souviens-toi que le ciel répond par l'anathème !



LA TERRASSE FRONTENAC

JE n'ai vu, ni Venise un soir à sa gondole,
Ni Naples, ni l'Aetna : pourtant, je m'en console !
Car j'ai vu, rayonnant au soleil de midi,
Québec, perché là-haut comme un aigle hardi.
Je l'ai vu panaché de verglas et de brume,
Et je l'ai vu l'été sous son plus beau costume.
Mais je l'ai vu, surtout, le soir, quand le soleil
Teint tous ses horizons de pourpre et de vermeil.
Pour chanter à l'envi ses larges paysages,
Montons à la Terrasse, à dix pieds des nuages.

Sous ces kiosques Chinois n'allons pas nous asseoir :
Pour mieux jouir encor de la fraîcheur du soir,
Pour n'avoir sur les yeux ni coupoles ni voiles
Qui nous cachent un coin de ce ciel plein d'étoiles,
A la grille de bronze accoudons-nous, rêveur ;
Et là, volent mes vers : ils vont partir du coeur !

Je t'aime, ô ma Terrasse, ô ma Terrasse unique :
Ta rivale n'est pas sur ce sol d'Amérique.
Je t'aime,—et l'étranger toujours t'appellera :
L'étincelant bijou de mon beau Canada !

Je t'aime, ô ma Terrasse aux aspects grandioses :
Il voltige à ton front des souvenirs si roses !
Quel Canadien n'a pas, par un beau soir d'été,
Connu l'enivrement de ton site enchanté ?
Humé, grisé d'espoir, l'arôme de tes grèves,
Aux lèvres le cigare, au coeur les plus doux rêves ?
Et qui ne se rappelle avoir, ô ma Terrasse,
Ivre de bonne humeur, de silence et d'espace,
A la seule clarté de tes nuits d'Orient,
Causé sans gêne ici jusqu'à minuit, souvent ?
Après avoir sous clef, le soir, à son bureau,
Mis ces mille soucis qui brûlent le cerveau,
Quel flâneur, gravissant ta superbe falaise,
N'a senti sa poitrine enfin respirer d'aise
Devant ce paysage où la nature et l'art
Conspirent à l'envi pour charmer le regard :
Ce paysage frais, gracieux et sublime,—
Ces monts d'azur où l'oeil vole de cime en cime,
Ces monts lointains sur qui des nuages brillants
Passent à gros flocons comme des aigles blancs ;
Là, la grande cascade au refrain monotone ;
Puis l'île d'Orléans, dont chaque toit rayonne ;

Ici, Lévis qui prend fièrement son essor
 Comme un gai satellite autour d'un soleil d'or ;
 Puis là-bas, Charlebourg, sur un terrain qui penche,
 Semblant sortir du bois comme une perdrix blanche ;
 Des forêts de sapins, des bosquets de lilas ;
 Puis de rians côteaux couronnés de villas,
 Puis, pour miroir à tout, cette rade profonde
 Où les vaisseaux, venus des quatre coins du monde,
 Perdant souvent leur ancre en nous disant bonsoir,
 Semblent laisser leur coeur et nous dire : au revoir !
 C'est un enchantement : plus de mélancolie !
 L'espoir vous monte à l'âme, et vous aimez la vie !
 Dans cette rade en feu, sous ce ciel de saphir,
 Votre oeil ému croit voir un reflet d'avenir !

Terrasse s'il voltige à tes murs poétiques
 Un essaim parfumé de souvenirs magiques,
 Il plane autour de toi des souvenirs si grands !
 Les zéphirs n'ont-ils pas sur tes sommets géants,
 Caressé les drapeaux les plus beaux de la terre—
 Le blanc drapeau de France, et celui d'Angleterre ?
 De ce cap Diamant qui vit Montcalm mourir,
 A qui Dieu dit un jour : Cède, mais sans rougir !
 De ce vieux boulevard teint de sang et de gloire,
 Terrasse! n'es-tu pas le témoin qu'il faut croire ?
 Ces nuages dorés, qui flottent dans ton ciel,
 Ne sont-ils pas pour toi comme un nimbe immortel ?
 Je t'aime, ô ma Terrasse, et je veux qu'on t'admire :
 Car vois-tu,—laisse-moi le dire et le redire,—
 Vois-tu, le Créateur, l'artiste magistral,
 Creusa sous tes regards un fleuve si royal !
 Pour se mirer au sein de ces ondes verdâtres,
 Il inclina si bien les bleus amphithéâtres!
 Ce peintre de l'Eden de son brillant pinceau
 Suit si bien nuancer tout ce divin tableau,
 Ce tableau fait exprès, ô ma belle Terrasse,
 Pour mieux mettre en relief ton orgueil et ta grâce !
 Vraiment, Dieu, prodiguant les fles et les monts,

Pour cadre t'a donné ses plus beaux horizons !
Mais quand il eut vidé la corne d'abondance
Dans les plis verdoyants de ton pastel immense,
Il t'empourpra surtout d'un si divin reflet
En y faisant jouer les drames que l'on sait !

Je t'aime ! et pour te peindre, oh ! ma strophe est
[bien pâle
Car sur le globe entier tu n'as pas de rivale !
Laisse-moi t'appeler dans mon coeur, dans mes vers :
Le bijou préféré de ce bel univers !
Mais ton panorama—cette crainte me navre—
Deviendrait à mes yeux morne comme un cadavre
Si jamais, du sommet de ton site adoré,
L'oeil devait contempler un pays égaré !
Tu sembles ceindre au coeur la vieille citadelle :
D'un passé plein de foi sois le blason fidèle !
Que la foule peuplant ton balcon souverain
Ne rougisse jamais du credo de Champlain !
Ce qui charme, vois-tu, sur ces monts, dans ces
[plaines,
Ce sont ces blancs clochers qui brillent par centaines,
Et qui lancent, joyeux, vers le gai ciel natal,
Leur concert d'angelus si grand, si musical,
Terrasse ! oh ! puisses-tu, pour l'âme et les oreilles,
Garder autour de toi ces vibrantes merveilles !
O pays que j'adore, ô mon pays si beau :
Avant d'être apostat, descends dans le tombeau !

Ma terrasse, je t'aime!—et si l'on veut sourire,
Voici tout le secret qui fait chanter ma lyre :
Mon pays, dont ici je sens battre le coeur,
Rayonne, palpitant, dans ta riche splendeur !



IMPERTINENCES A L'EAU DE ROSE

NOS écrivains sont fort nombreux :
La Patrie en est radieuse.
Ma muse, elle, un peu trop riieuse,
Les prend à peine au sérieux.

Rire à leur barbe avec délices,
Tout en leur brûlant de l'encens,
Ce sont là ses jeux innocents ;
Je n'approuve pas ces caprices.

Non.—Du fond de mon cabinet,
Nos écrivains je les admire.
Je me garderais bien d'en rire :
On me coifferait d'un bonnet !

Je veux encor moins sur l'enclume
Les marteler brutalement :
Mais, chatouillons-les seulement...
Avec une barbe de plume.

*
* *

Bien—Je commence par LeMay.
C'est une féconde prairie.
Il en a la monotonie,
Mais aussi le charme embaumé.

Vous vous dites : Trop de verdure,
De ruisseaux, d'oiseaux veloutés.
Tout de même, vous écoutez,
Coudes cloués sur la clôture.

Poisson tourne d'aimables vers.
Mais il n'a pas le vol des aigles.
Comme un doux pigeon dans les seigles,
Il becquète les gazons verts.

Il semble avoir pris pour devise :
Mon Dieu, pourquoi travailler tant !
Pour mes vers, pas plus de tourment
Que pour mon devant de chemise !

Faucher ne nous fait pas languir !
Sa plume est suave et pimpante.
Comme une étoile à la brunante,
Il fait rêver,—sans éblouir.

Je prise fort Benjamin Sulte !
Plein d'esprit, d'érudition.
Ses vers sont sans prétention :
Le mot renferme un grain d'insulte.

Vive l'aimable De Gaspé !
Quel vivant pinceau que sa plume !
Je voudrais être en son volume,
Même sous les traits de Jôsé.

Chauveau, c'est un esprit d'élite !
Prosateur souple et pomponné,
Dans la strophe il paraît gêné
Comme un soldat dans sa guérite.

Marmette a choisi le roman,
Pays scabreux de sa nature.
Joseph, je crains pour ta monture :
Tes harnais sont faits de ruban.

Je préfère Gérin-Lajoie ;
Ses héros regardent le ciel,
Et l'intrigue, avec naturel,
Sous vos yeux marche et se déploie.

Pour dire à fond la vérité,
Marmette n'est pas sans mérite :
Non, non, certes ! Mais qu'il évite
Le genre trop décolleté.

Du "croustillant" qu'il nous délivre :
Dans ce pays plein de glaçons,
Il faut que filles et garçons...
S'habillent même dans un livre.

Sans viser à l'inattendu,
Buies vous surprend toujours son monde,
Il est connu loin à la ronde,
Ce trop célèbre enfant perdu.

Muse ! muse ! par tes caresses
Apprivoise ce pauvre coeur.
Je crois sa muse un peu ta soeur ;
J'ai pour cet homme des tendresses,

Buies !—Un esprit original,
Toujours sous sa phrase pétile :
C'est une étoile qui scintille
Sous un beau globe de cristal.

L'étoile doit dans les nuages
Répandre en haut ses verts reflets :
Buies ! laisse donc les feux-follets
Planer seuls sur les marécages.

Gâgnon, spirituel causeur,
Charme l'esprit comme l'oreille :
S'il fait ronfler l'orgue à merveille,
Il tient éveillé son lecteur.

Mais je charge un peu la peinture.
Allons, soyons impartial :
L'éloge n'est plus musical
Dès qu'on a rompu la mesure.

Gâgnon est un homme de sens :
La preuve, c'est qu'il me répète
Que je perds quelquefois la tête
En prodiguant un peu l'encens.

Myrand court trop la métaphore ;
De l'idée ; un peu trop de fleurs.
Donnelly, bel astre d'ailleurs,
Reste toujours à son aurore.

Bégin rehausse mon écrin.
Il est savant comme un gros livre.
C'est à longs traits que je m'enivre
Au puits de ce Bénédictin.

Pendergast est une sylphide
Qui ne manque pas de reflet :
C'est un insecte qui promet,—
Quoiqu'à l'état de chrysalide.

Avant qu'il parte, oublierons-nous
Notre consul français Lefavre ?
Avec un vrai talent d'orfèvre
Il vous cisèle ses bijoux.

Je cherche quel pinceau colore
Le mieux les bulles de savon.
Le soleil m'offre son rayon :
Fabre sur lui l'emporte encore.

Fabre se fait surtout priser
Des gourmets en littérature :
Toujours narquois, léger d'allure,
Il nourrit peu, mais sait griser.

Le lecteur déguste sa grâce
Comme un gourmet, de soif brûlé,
Suce, avec un chaume de blé,
Un fin claret-punch à la glace.

Fabre ! ton encrier gaulois
Exhale un fumet de falermes.
Mais, c'est un fumet trop moderne :
Un peu trop parisien, je crois.

Quelle est cette muse hautaine,
Qui jase à l'église, et qui prend
De l'eau bénite avec son gant ?
Diva superbe, ultra... mondaine.

C'est Fréchette, du sang des dieux.
De la verve; mais quelle morgue !
Ses vers sont de vrais tuyaux d'orgue,—
Ronflants, dorés, harmonieux.

Englué comme l'ami Fabre
Du sophisme contemporain,
On craint toujours que le poulain
Ou se jette à gauche, ou se cabre...

Je vais trop loin: rétractons-nous.
Fréchette, j'adore ta lyre !
Muse ! si tu veux en médire,...
Fais cette sottise à genoux.

Je n'ai pas lu De Boucherville.
Mais qu'il ne m'en veuille pas trop :
L'occasion m'a fait défaut.
Ah ! si j'étais près de la ville !

Mais à défaut d'auteurs vivants,
Je relis, pensif, et j'annote
Parent, Garneau, Ferland, Turcotte :
Ces défunts, ma foi, sont charmants.

Quand je veux lire Crémazie,
Je sens des pleurs mouiller mes yeux :
Quel sort ! mourir sous d'autres cieux,
Lui ! cet amant de la Patrie !

Son vers sonne comme un clairon,
Quel souffle vrai ! quelle envergure !
Sa strophe est large sans enfure :
C'est l'aigle de notre Hélicon.

Casgrain :—plume souple et féconde !
Comme ces ruisseaux du Pérou
Qui roulent l'or... et le caillou,
D'éclairs sa phrase nous inonde.

Eugène Dick et Bourassa
Donnent tous deux dans la nouvelle :
Ils ont du style, ils ont de l'aile :
Le public lettré les lira.

“ Monsieur l'abbé, ça devient fade ! ”
Nous dit l'espiègle Evanturel.
Oui ?—passe le poivre et le sel,
Et jetons-en sur la salade.

Le jeune Eudore, est-ce un condor,
Un merle blanc, une sarcelle ?
C'est une tendre tourterelle ;—
Ce n'est pas la poule aux oeufs d'or.

Chapman a fait les " Québecquoises."
 J'ai dit cela tout haut : sais-tu
 Ce que l'écho m'a répondu ?
 —Chapman a fait " des Iroquoises."

Evanturel et puis Chapman
 A défaut d'aile ont de la plume :
 Preuve : c'est que sur leur volume
 On dort comme sur un divan.

Relirai-je les " Québecquoises "
 Et les sonnets d'Evanturel ?
 Délivrez-moi, Père Eternel,
 Délivrez-moi de ces angoisses !

Allons, il faut parler raison.
 On allait crier au corsaire,—
 Et je crois que ma poivrière
 A perdu, ma foi, son bouchon.

Je dis : Chapman a de l'étoffe.
 Eudore est fort original.
 Si j'en ai dit tantôt du mal,
 Je l'ai fait pour emplir la strophe.

Ils ont souvent le feu divin,—
 Et, comme la mer, leurs ouvrages,
 A travers mille coquillages,
 Roulent des perles c'est certain.

Muse ! oh ! vois donc, lève la tête :
Connais-tu ces trois citoyens ?
Taché, Trudel—deux canadiens !
Routhier—qui n'est pas le plus bête !

Routhier ! ton nom dans notre ciel
Déjà rayonne en traits de flamme.
Des deux mains le pays t'acclame.
"Notre maître," oh ! sois immortel !

La foi du Christ est ta boussole.
Ton astre, c'est la vérité.
Ma muse, à ton front respecté,
Déjà contemple une auréole.

L'Eglise pour toi, coeur vaillant,
N'est pas une abstraite chimère :
Tu l'adores comme une mère,
Et tu la défends bravement !

Hommage à vous, grands patriotes,
Hommage à vous, fermes penseurs.
Marchez : vos pâles détracteurs
Ne chausseront jamais vos bottes !

LaRue est un esprit mordant,
Original, et didactique.
Il est aussi fort laconique...
Muse ! allons, plus de coups de dent.

Voici des piocheurs fort utiles :
Tanguay, Laverdière, et Tassé.
Ils fouillent à fond le passé
Pour exhumer de beaux fossiles.

Poirier, Desrosiers, Tardivel,...
Méritent bien sûr qu'en les pendé :
Tous nos bijoux... de contrebande,
Ils nous en font du vil nickel.

N'éveillons pas ce nid d'abeilles :
Il y va de mon intérêt !
Je préfère ôter mon bonnet—
Ou l'enfoncer sur mes oreilles !

Je risquerais un compliment :
Mais on va dire que j'encense
Afin de désarmer d'avance
leur impartial jugement !

Le gendre travaille en dentelle :
Mais a-t-il bien le feu sacré ?
Il brode avec du fil doré ;
Mais sa flamme est artificielle.

Pour de la grâce, pour du sel,
Oh ! plein son bel encrier rose,—
Surtout quand il nous sert sa prose
Sous le masque de Gabriel.

Oscar Dunn, Montpetit—deux plumes
Qui dorent le nom canadien,—
Mais, bien entendu, pas pour rien.
Allons, me voilà dans les brumes.

Quel est ce pigeon voyageur ?
L'Italie a teint son plumage.
C'est Landry, dont le chaud langage
Me paraît l'écho d'un grand coeur.

N'est-ce pas une jeune étoile
Que ce reflet rose et lointain ?
C'est la muse de Beauchemin,
Qui jette un éclair, et se voile.

Caouette est tout à fait en fleur :
Sera-t-il poire, prune, orange ?...
Aux doigts la plume lui démange :
Je le salue avec bonheur.

Voici deux princes de la plume :
Pelletier, Thomas Chandonnet.
Côte à côte—qui le croirait !
Mais une fois n'est pas coutume !

Si quelqu'un veut que Provancher
Ignore une plante secrète,
Que le bon Dieu crée en cachette
La plante qu'on veut lui cacher.

Provancher !—malgré ses filoches,
Les insectes n'en ont pas peur :
Prenant pour un d'eux ce chasseur,
Ils vont d'eux-mêmes dans ses poches !

On ne dit pas de ce savant
Que l'homme a blanchi dans l'étude :
Il n'est pas blanc. L'écorce est rude.
Mais,—le coeur est de diamant.

Qui n'adore la bonhomie
De cet original causeur,
A qui la phrase fait horreur,
Dont le style est toujours en vie.

On devine qui j'ai nommé.
Le ricaneur Père Lacasse
Ecrit comme on fauche— à la brasse.
Mais quelbon foin vert, parfumé !

Tarte, Desilets, Houde, Dionne,...
Portent, hardis, le drapeau bleu.
Pacaud, David, Barthe, Morbleu,—
Respect aux enfants de Bellone !

Halte ! si j'allais agacer
Tous nos belliqueux journalistes !
Ces redoutables polémistes
M'auraient bientôt fait trépasser !

Muse, il faut replier tes ailes.
Rangaine tes vers indiscrets.
Dans l'air j'entends siffler des traits :
Tu vas voir trente six chandelles !

*
* *

Voilà. Mais quel air de dédain
Me montrent plus de vingt visages ?
Aurais-je, avec mes vers sauvages,
Indigné le peuple écrivain ?

Allons, grands hommes que j'admire,
Et que j'admire tout de bon,
Prenez le style bon garçon,
Et tolérez le mot pour rire.

Ecrivains sans doute immortels,
Ah ! votre pose m'effarouche.
Les vers me restent dans la bouche :
Ne soyez pas si solennels.

Pour mériter votre indulgence,
Puis-je assez faire en ce moment ?
Non: vous voulez absolument
De mes lazzis tirer vengeance.

Grands hommes, vous dites en chœur :
Exterminons de notre haleine
Ce moucheron né dans la plaine,
Ce blanc bec un peu trop gouailleux.

Eh bien donc, réglons notre affaire.
A chacun j'adresse un cartel :
A vingt battons-nous en duel,—
Venez à mon gai presbytère.

Pour armes, pas de pistolets :
Des cigarettes capiteuses !
Et moi, charmantes mitrailleuses,
Je ferai cible aux quolibets.

Je promets du vin... de campagne,
Du cidre fait à la maison,—
Mais qui fait sauter son bouchon
Comme du vrai vin de Champagne !

Enfin, pour émousser vos traits,
Pour faire oublier mes outrages,
Je déclamerai vos ouvrages :
J'en sais par cœur de bons extraits !

Citoyens, c'est du badinage
Que je commets en ce moment.
Je babille comme un enfant :
Je vais redevenir plus sage.

Je ne veux pas vous dire adieu
De cette façon trop légère :
Une muse de presbytère
Doit prêcher même au coin du feu.

Je ne dis pas: Rasez les cimes,
Ou rasez les prés gracieux ;
C'est par là que l'on vole aux cieux ;
C'est ainsi qu'on fuit les abîmes...

Bien sûr, je perdrais mon latin
Si je vous prêchais sur la forme.
Ma sottise serait énorme
De descendre sur ce terrain.

Vous souriez à ma parole,
Jeunes aigles de l'Hélicon.
Par exemple ! est-ce au papillon
A vous montrer comment l'on vole !

Je veux seulement relever
L'axiôme d'un fou sublime.
Il chante aujourd'hui dans l'abîme
Ce fou qui nous a fait rêver.

Imprégné d'un lascif arôme,
Précurseur de la Dame Ango,
Le très malsain Victor Hugo
Posait un jour cet axiôme :

“ La poésie est un jardin
Sans une pomme défendue :
Que votre muse toute nue
Y folâtre libre et sans frein. ”

Oh ! cette maxime est immonde !
Oh ! cet axiôme est mortel !
Frères ! avant tout c'est au ciel
Que l'art doit attirer le monde !

Donc ! que votre muse toujours
Soit odorante ainsi que Flore,
Radiieuse comme l'aurore, —
Mais pudique dans ses atours !

Quand une muse est baptisée,
Qu'elle soit chrétienne en tout lieu :
Qu'elle entre au temple adorer Dieu,
Et dédaigne le Colisée.

Le Christ est l'immortel soleil.
Peinture, musique, éloquence, ...
Que tout rayon sorte et s'élançe
De ce foyer riche et vermeil.

Le Christ est comme la lumière :
Dans ce réservoir éternel,
Les sept couleurs de l'arc-en-ciel
Semblent dormir avec mystère.

Chaque artiste,—nouveau Newton,—
En faisceaux divers décompose
Cette lumière bleue ou rose,
Multiple il semble, unique au fond.

Mais s'imaginer qu'il existe
Deux morales, c'est une erreur :
Non : qu'avec le prédicateur
A l'unisson vibre l'artiste.

Si mon brocard sent le sermon,
Amis, dites-vous sans colère :
Le prêtre est toujours dans la chaire,
Et son conseil est toujours bon.

Au prêtre à faire la morale !
Qu'il nous cause ou non de l'ennui,
Prêcher, c'est sa manière, à lui,
D'avoir de la couleur locale !

1880.





SUR LA TOMBE DE MONSIGNOR CAZEAU

PROTECTEUR DES ORPHELINS D'IRLANDE

A ma soeur d'adoption OPHÉLIA FLYNN-GINGRAS, en religion
"Soeur Marie-de-Jésus"

AU fond, qu'a-t-il été, ce prélat humble et grand ?
Entre deux nations comme un ciment vivant.
Il fut de ces choisis dont la portée échappe,
Mais que pour ses desseins d'un vrai cachet Dieu
[frappe.

Comme on ouvre aux amis son manoir de seigneur,
Aux orphelins d'Irlande il ouvrit son grand coeur :
Ta lettre me parlait de douleur filiale :
Sa tendresse en effet, paternelle et royale,
Fit de chacun de vous, sur ce sol canadien,
Un enfant adoptif, mais profondément sien.
Orpheline toi-même, oh ! ta douleur est belle.
D'un millier de tes soeurs c'est un écho fidèle.
Loin de la verte Erin vous chassait l'ouragan.
La mort, comme un requin caché sous l'océan,
Surgit du sein des flots : souvenir qui vous navre,
Vous avez à la mer vu jeter leur cadavre ;
Avant de mettre pied en pleurant sur ces bords,
Vous avez à la mer laissé vos parents morts.
Deux tyrans sans pitié,—la mort et l'Angleterre,—
Vous volaient, l'un vos toits, et l'autre votre mère !
Mais sous notre beau ciel on vous tendit les bras :
Irlandais, Canadiens,—mon Dieu, n'étions-nous pas
De vieux lutteurs meurtris par les mêmes

[souffrances ?

Etrangers par le sang, frères par les croyances ?
Or, un prêtre surtout,—celui sur qui, ma soeur,
Ton bon coeur aujourd'hui verse tant de douleur,—
Or un prêtre sur qui le clergé se reflète,
Se fit de notre accueil le fervent interprète.
Il vous chercha, non pas des foyers opulents,
Mais un meilleur trésor—devrais et francs parents :
Comme avec allégresse on se fit son complice !
Ce prêtre disparu, que ma voix le bénisse :
Merci ! trois fois merci ! Ma famille lui doit
L'honneur d'avoir longtemps vu fleurir sous son toit
L'une de ces enfants qui forment sa guirlande,
L'un de ces nobles coeurs qui font aimer l'Irlande !
Tout mon pays en deuil bénit l'humble Cazeau :
Car mon pays le sait, si son rôle fut beau !
Sous l'inspiration de son âme d'élite,
Ce prêtre sympathique eût d'instinct le mérite
De rapprocher un peu, pour les rendre plus forts,
Deux peuples qui sont faits pour unir leurs efforts.

Et maintenant, venez, peuples d'un même culte :
 Irlandais, Canadiens, allons ! que l'on s'insulte.
 Citoyens de Saint-Roch, citoyens du Cap Blanc,
 Sous les yeux des anglais battons-nous jusqu'au sang.
 Pour briser de remords nos bâtons fratricides,
 Entre nos pistolets et nos haines stupides,
 Nous avons plus qu'un mur,—nous avons un

[tombeau :

Nous avons le cercueil du vénéré Cazeau !
 Irlandais mes amis, et Canadiens mes frères,
 Jetons dans ce cercueil nos haines meurtrières.
 Irlandais, honte à vous, si l'hospitalité
 Cesse d'être à vos yeux un titre respecté.
 Honte à nous, Canadiens, si notre coeur oublie
 Que l'Irlandais souvent vient ici l'âme aigrie.
 Car, en face, voyez notre ennemi commun ;
 Soyons dignes au moins : pour cela, soyons un !
 Ayons assez d'orgueil et d'honneur pour nous dire :
 Si l'ennemi nous haït, du moins il ne peut rire !
 Et puis, qu'advierait-il de nos rivalités—
 Laidés, contre nature ? Ah ! mes yeux attristés,
 Sur un fleuve de sang, sur un torrent qui passe,
 Contemplant les débris de l'une et l'autre race !

Donc, la main dans la main, Canadiens, Irlandais :
 Anathème à celui qui troublerait la paix !

... 1881.





MISEREMINI

AIR:—*Je me voyais au milieu...*

AMIS, parents, qui pleurez sur ma tombe,
priez pour moi: je m'en vais devant Dieu.
Il est une seure où le plus fort succombe.
Priez, priez : mon cercueil est de feu !

Oh ! l'insensé, qui passe sur la terre
Comme un convive au milieu d'un festin.
Le juste Dieu, c'est un juge sévère.
Chantez, dansez : vous brûlerez demain !

Oh ! redoutez ce brûlant Purgatoire.
Priez pour moi. Pour vous, moi, je prierai.
Malgré ses feux, ô prison, qu'elle est noire!
De mes amis déjà suis-je oublié ?
Amis, parents, etc.

Amis, parents, méditez ces reproches :
L'on nous oublie en ce sombre cachot.
Serait-il vrai qu'avec le son des cloches
Mon souvenir s'envolera bientôt ?
Amis, parents, etc.



»→ CHANSONS ←»

»→ POPULAIRES ←»



LE PRESBYTÈRE DE LA MALBAIE

AIR:—*Cueillons le joli rosier
Du joli mois de mai.*

JE connais sur la terre,
Dans un pays charmant,
Un bijou d'presbytère
Tout de sucre et d'argent !

Refrain :

Ah ! ah ! ah ! l'pays charmant
Que la Malbai' vraiment ! .

Il y vient à la ronde,—
 J'en suis l'heureux témoin,—
 Il y vient du gai monde
 Et de proche et de loin !

Ah ! ah ! ah !

Les rieurs y foisonnent :
 Grands amis ils sont tous.
 Les gens d'esprit s'y donnent
 D'aimables rendez-vous !

Ah ! ah ! ah !

Si l'ennui vous assomme
 Dans la sombre cité,
 Venez à ce "sweet-home,"
 L'pays d'l'urbanité !

Ah ! ah ! ah !

Pour s'faire ouvrir la porte
 D'ce séjour enchanté,—
 Il suffit qu'on apporte
 Un grain de bonn' gaité !

Ah ! ah ! ah !

Qui possèd' la recette
 D'attirer tant d'amis ?
 —J'nommerions M'sieur Doucette—
 Mais c'la n'est pas permis !

Ah ! ah ! ah !

Quant à ce qui l'visite,
C'est d'la fin' fleur d'amis :
On l'accus'ra bien vite—
D'écrêmer son pays !

Ah ! ah ! ah !

Son église est coquette ;
Royal est son couvent,—
Mais partout l'on répète...
Que son coeur est plus grand !

Ah ! ah ! ah !

C'est ici qu'on s'amuse,
Plus heureux que des rois :
Chante nous c'la, ma muse,
Dans ton langag' chinois !

Ah ! ah ! ah !

On y guérit sans peines
Les maux les plus affreux,—
Mais surtout ces migraines
Qu'on appell' diables-bleus !

Ah ! ah ! ah !

Jusque sur la batture
S'avance le jardin :
Par dessus la clôture
L'on pêche—et l'on n'prend rien !

Ah ! ah ! ah !

Lorsque la mer est belle,
Pour goûter l'frais salin,
Une blanche nacelle
Vous attend, beau marin !

Ah ! ah ! ah !

Quelquefois l'on chavire,
L'on est prêt d'se noyer :
Mais ces naufrag' pour rire
N'font jamais trépasser !

Ah ! ah ! ah !

Vous arrivez d'voyage ;
Vous avez froid ou chaud :
Pour ces bobos d'passage,
Vite,—à Mam'sell' Provost !*

Ah ! ah ! ah !

Mam'sell' Provost possède,
Dans son buffet surtout,
N'importe quel remède
Pour n'importe quel goût !

Ah ! ah ! ah !

M'sieur l'curé jamais n'gronde—
Mais c'est comm'c'la partout !
Il est l'Papa d'tout l'monde,...
Mais d'son Vicair' surtout !

Ah ! ah ! ah !

* Mlle Provost est la vieille ménagère du curé. Elle est très hospitalière, et semble n'avoir sur la terre que deux ambitions: 1° servir le Bon Dieu scrupuleusement; 2° dépenser scrupuleusement toute la dîme du curé.

Le vicaire est tout d'suite
L'enfant de la maison :
Pour pleurer quand il quitte—
Pas besoin d'p'lur' d'oignon !

Ah ! ah ! ah !

1876.





REFRAINS DE CAGE

AIR:—*Isabeau se promène
Le long de son jardin.*

NOTRE cage de chêne
Ondule avec le flot:
L'Ottawa nous entraîne
Comme un léger canot.

Refrain :

Ramons à tour de bras :
En avant la cage !
Ramons à tour de bras :
En avant : voilà notre clocher là-bas !

Levent couvre de rides
Le fleuve où nous glissons.
Nous sautons les rapides
Liés sur nos plançons.

Ramons.

Adieu, bois et cabane
Où j'ai passé l'hiver.
Le plus ferme s'y damne :
Ottawa, c'est l'enfer.

Ramons.

Au diable les voyages !
Au diable les Anglais !
Vivent nos gais villages
Où l'on rit en français !

Ramons.

Le curé,—tout le monde,—
Va me serrer la main,
Sans compter que ma blonde
N'aura pas l'oeil chagrin.

Ramons.





BOUTADE ÉLECTORALE

AIR : *Le diable est sorti de l'enfer...*

LE diable est sorti de l'enfer :
Vous comprenez c'que c'la veut dire ?
Le diable est sorti de l'enfer :—
Nos députés se font élire !
Membres passés, membres futurs,
Membres en fleur, membres trop mûrs—
Partout il en pleut, il en neige :
Mon Dieu, que le ciel nous protège !

Quêter un siège au parlement,—
Oh ! la vanité ridicule !
Mais pour eux soyons indulgent :
L'intérêt du public les brûle !
Plaignons plutôt ces pauvres gueux,
Puisqu'au moins la moitié d'entre eux
Souvent pour un château d'Espagne
Battront la ville,—et la campagne !

A qui le temps des élections
N'a-t-il pas fait tourner la tête ?
On y discute à coup d'bâtons,
Et l'on élit—souvent l'plus bête !
On se chicane à qui mieux mieux :
Mes deux voisins en sont aux ch'veux :
Au fond, leur politique est une—
Car, au fond, ils n'en ont aucune.

L'honnêteté d'ces candidats
Est d'caoutchouc fort élastique :
On en a vu payer des chats
Tout comm' des animaux d'Afrique.
" Mais, Monsieur, mais—dev'nez-vous fou :
Pour vous mon chat n vaut pas un sou.
—Qu'import' ? moi j'en aim' la fourrure. "
Mon chat dev'nait d'hermin' tout pure.

Paul n'a pas un sou d'instruction :
Paul, c'est un gros marchand d'farine.
Il connaît la constitution
Tout comm' j'connais l'Inde ou la Chine.
Mais du haut mal le voilà pris
De vouloir piloter l'pays :
Il a du gin, il a d'la bière—
Vous verrez qu'il f'ra son affaire.

Mais voici bien le plus plaisant :
 Voici qu'la femme aussi s'en mêle.
 Madam', l'orage est suffisant—
 On se s'rait bien passé d'la grêle.
 Pour rendr' les homm's tout-à-fait fous
 Il faut au moins deux ou trois "coups :"
 Mais pour rendre un' femm' frénétique,
 Il suffit d'un grain d'politique.

Et pour qui l'honnête électeur
 Jette-t-il tant de feu, de flamme ?
 Hélas ! pour le premier blagueur
 On vendra tout,—jusqu'à son âme !
 Monsieur promet un pont, un ch'min,
 Un débouché sur tel moulin—
 Oh ! que de ponts—malgré la crise—
 On fait sur les perrons d'église !

Vous connaissez un tel, un tel... ?
 C'est un fameux chef de cabale.
 Et jusques à tenir hôtel
 Tous les quatre ans il se ravale.
 Ne nous en moquons pas pourtant :
 Certes ! c'est un homme important—
 Car chaque ivrogne à sa boutique
 Va retremper sa politique.

Pour arracher deux ou trois voix,
 A gauche, à droite, il court, il vole.
 Et si son ch'val tombait, je crois,
 Il peut s'att'ler à la carriole.
 Mais que son enfant tout à coup
 Tombe malad', la nuit surtout,—
 Avant de mettre à la voiture
 Il plaidera, je vous l'assure.



SOUVENIR DU FOYER

AIR : *Sur le grand mat...*

AU sein des plaisirs de la ville
Mon âme est comme un grand tombeau.
Je rêve un bonheur plus tranquille,
Et je regrette le hameau.
Du fond du cœur à ma paupière
Je sens des pleurs souvent monter :
Je me rappelle la chaumière—
Et j'entends mes oiseaux chanter !

Quand l'impitoyable tristesse
Jette à mon front son voile noir ;
Quand l'amitié surtout me blesse ;
Quand dans mon âme il se fait soir :
Du fond du coeur à ma paupière
Je sens des pleurs souvent monter :
Je me rappelle la chaumière—
J'entends mes soeurs gaïment causer !

Quand sur la ville étincelante
La lune au ciel vogue sans bruit ;
Quand sur la neige éblouissante
Rayonne doucement la nuit :
Encore une larme importune
Du fond du coeur monte toujours :—
Reverrai-je tes clairs de lune,
O ma chaumière, ô mes amours ?





REGRETS D'EXPATRIÉ

AIR : O Carillon...

UN Canadien, séduit par le mirage,
Rêvait un soir sous un bel oranger,
Le pauvre enfant songeait à son village,
Seul, sans travail, sous un ciel étranger.
Son oeil errait à l'horizon de flamme :
Son coeur trop plein soudain dut éclater :
L'ennui, l'ennui jaillissant de son âme,
Comme un captif il se mit à chanter :

“ Pauvre exilé, la tristesse m'abreuve.
La vie ici n'est qu'un brillant tombeau.
J'étais si bien là-bas près du grand fleuve !
J'étais heureux, dans mon pauvre hameau !
Pays baigné d'amour et de lumière,
Oh ! laisse-moi te pleurer, te bénir :—
O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière !
Beau Canada ! te revoir et mourir !

Au point du jour c'est la cloche inhumaine ;
Le maître est dur, l'air n'est pas embaumé.
Pour l'atelier j'ai déserté la plaine,
Mon ciel d'azur, mon vallon parfumé !
Pour un peu d'or, pour un peu de poussière,
j'ai tout perdu,—fierté, force, avenir :—
O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière !
Beau Canada ! te revoir et mourir !

Si le trépas, sur ce lointain rivage,
Me surprenait loin du sol canadien,
J'irais au pied de quelqu'arbre sauvage,
J'irais, mon Dieu, dormir comme un païen.
Jamais les pleurs d'un ami, d'une mère,
Ne viendraient là m'aider ni me bénir :—
O mon clocher ! ô mon vieux cimetière !
Dans mon pays, j'irai, j'irai mourir ! ”





LE CHANT DES ZOUAVES CANADIENS.

AIR : Devant Saint-Marc...

IL a rompu les barreaux de sa cage,
Garibaldi, ce sinistre vautour;
Et le vieillard, au monstre qui l'outrage,
Oppose en vain la clémence et l'amour.

Refrain :

Nous, penchés sur nos armes,
Nous arrosons de larmes
Notre glaive engourdi !
Allons ! plus d'entraves !
Volons, fiers Zouaves,
Caresser les braves
De Garibaldi !

Pie-Neuf gémit: les guerriers de la France
Font de leur sang l'aumône au saint vieillard ;
Pie-Neuf gémit : ces preux pleins de vaillance
Volent, joyeux, sous son noble étendard.

Nous, penchés, etc.

Si le trépas, loin des rives natales,
De notre sang teignait notre drapeau,
Avec orgueil répétons sous les balles :
Vive Pie-Neuf et Castelfidardo !—

Dernier refrain :

Ami ! brandis tes armes !
N'arrosions plus de larmes
Notre glaive engourdi !
Allons ! plus d'entraves !
Volons, fiers Zouaves,
Caresser les braves
De Garibaldi.





D'IBERVILLE

AIR : Amis, la matinée est belle...

DANS nos hameaux comme à la ville
Que l'on incline les drapeaux :
Un chant de gloire à d'Iberville,
Un chant de gloire au vieux héros !

Refrain :

Comme il vous balayait sans trêves
L'Anglais, l'Iroquois !
Comme il purgeait nos bois, nos grèves
D'Anglais, d'Iroquois !
Gloire au guerrier défenseur de nos droits !

Quand il partait pour la conquête
—Et lui partait tous les matins—
Le Canada levait la tête,
Le Canada battait des mains.

Comme il, etc.

Trois bricks, la foudre sous les ailes,
Le cernent dans la Baie d'Hudson:
Pour lui ce sont trois hirondelles
Qu'il crible ou chasse à l'horizon.

Comme il, etc.

L'hiver, dans les bois il se jette
Avec ses diables de héros,—
Et la victoire à la raquette
Les suit le mousquet sur le dos.

Dernier refrain :

Grisé de poudre et d'espérance,
Guerrier, tu disais :
" Enfants ! n'oubliez pas la France :
Jamais, non jamais !—
Le Canada sera toujours français !"





LA SENTINELLE DE MONTCALM

AIR : Pendant ces trois grands jours...

SUR Lévis et Beauport,
De sang baignant nos plaines,
Fier Anglais, tu promènes
L'incendie et la mort.
Suspend, suspends tes pas :
Car Québec te regarde !
Montcalm monte la garde :
Anglais, n'avance pas !

Refrain :

N'avance pas, n'avance pas :
La citadelle te regarde !
Montcalm ici monte la garde :
Anglais, n'avance pas !

A nous ce ciel béni !
 Ces montagnes sont nôtres :
 Le sang de nos apôtres
 Sacre leur front hardi !
 Les sueurs de nos aïeux
 Scellent notre héritage :
 Ces bons Anglais, je gage,
 Se croient ici chez eux !

N'avance pas, etc.

Sous ce rouge drapeau,
 Bientôt chaque village
 Parlerait un langage
 Barbare et tout nouveau.
 L'on entendrait bientôt
 Le jargon britannique,
 Véritable musique
 D'un peuple visigoth !

N'avance pas, etc.

Catholique et français,
 Je ne veux pour boussole
 Que Rome et sa parole :
 Moi protestant ? jamais !
 Un royaume où le roi
 Compose avec sa dame
 Les dogmes qu'il proclame,
 Je n'en veux pas, ma foi !

N'avance pas, etc.

Anglais, tenez-vous droits ;
Que chacun se découvre :
Voici le bal qui s'ouvre
Sur l'air " Vivent nos droits ! "
Mais ne vous fâchez pas
De l'entrain de nos danses :
Biensûr, vos excellences
Feront quelques faux pas !

N'avance pas, etc.





LE CHANT DES PATRIOTES. (*)

AIR : *Pendant ces trois grands jours...*

ENFANT du Canada,
De la France idolâtre,
Aux bras d'une marâtre
Hélas ! on me jeta.
La France est mon berceau ;
Ce sol est ma conquête :
Je puis lever la tête
Sous ce rouge drapeau !

Refrain :

Quel insolent dit aux Français :
" Disparaissez du Nouveau-Monde ! "
Que notre fier canon réponde :
Honte et mort aux Anglais !

(*) L'auteur, dans ces strophes, n'entend pas approuver le mouvement insurrectionnel de 1837. Il a simplement l'intention

A vous les gros canons !
A vous, fiers bureaucrates,
Les soldats écarlates,
Les rouges bataillons !
Mais de notre côté,
Voyez-vous cette Femme
Qui du ciel nous acclame ?—
Vive la Liberté !

d'y refléter légèrement l'exaltation de ces volontaires dont l'héroïsme irréfléchi, mal dirigé, a failli entraver à jamais la conquête de nos libertés civiles et religieuses. Le clergé canadien, dont le patriotisme, il nous semble, n'a pas besoin d'être prouvé, a condamné dans le temps le mouvement de 1837. L'avenir est venu vite confirmer la sagesse de son attitude. L'acte d'Union, destiné, de l'aveu même de l'Angleterre, à nous "écraser," a clairement fait voir qu'il n'y avait rien à gagner auprès d'elle par la violence.—L'Angleterre, au fond, ne tenait pas à nous anéantir, mais à nous "assimiler." Pourquoi voulait-elle faire de nous des protestants et des anglais? Ni par zèle religieux, ni par un excès de patriotisme: nation avant tout essentiellement politique, l'Angleterre ne voulut opérer chez nous cette double transformation que parce qu'elle la jugeait nécessaire à son but principal qui était de faire de sa nouvelle colonie une partie "normale" de son empire. Il fallait donc de notre côté nous hâter de lui prouver que nous pouvions rester catholiques et français et être de parfaits sujets anglais. Or, l'insurrection de 1837 était plutôt de nature à accentuer aux yeux de l'Angleterre ce préjugé: que sa nouvelle colonie n'était pas capable de devenir un rouage harmonieux de son gouvernement représentatif responsable.—Ce préjugé injuste, mais qui s'explique, le clergé canadien—comme Bédard, Parent, et plus tard Neilson, Baldwin, Lafontaine, Morin, Taché, etc.,—croyait qu'il fallait le détruire par une attitude loyale quoique militante, par une lutte énergique mais constitutionnelle, et non pas avec de pauvres canons de bois pitoyablement révolutionnaires, quelque héroïques qu'ils fussent. Du reste,

Depuis longtemps, soldats,
L'on plaide avec noblesse,
Loyauté, politesse :
L'anglais ne comprend pas !
Parlons-lui, Canadiens,
Une langue plus nette,—
Et que la bayonnette
Plaide nos droits divins !

il est acquis aujourd'hui à l'histoire que cet acte d'Union de 1840, lancé contre nous comme un engin de représailles, nos hommes d'Etat canadiens, aidés par la Providence qui tire au besoin le bien du mal, ont fini par le faire tourner à notre avantage, et par s'en faire une arme magnifique dans la conquête de nos libertés. L'Angleterre, aujourd'hui, nous respecte et nous rend justice.

(Note de l'auteur).





LA PATRIE

AIR : *A dix-huit ans... (Les rubans de l'Alsacienne.)*

ENFANTS, le ciel, le ciel sur nos campagnes
A déployé de bien vives couleurs.
Sur nos lacs bleus, sur nos vertes montagnes,
Le ciel répand ses plus riches splendeurs.
Soit que la neige à nos bois étincelle,
Soit que l'été rayonne sur nos bords,—
Oh ! la patrie, oh ! la patrie est belle :
O Canada, je t'aime avec transports !

Un sang choisi, le plus pur sang de France,
Nourrit jadis mon pays bien-aimé.
Sous d'autres cieux la Foi pleure en silence :
Au Canada le Christ est acclamé.
Jogues, Bréboeuf, et cent martyrs encore,
Dans le supplice ont rougi nos bosquets :—
O ma patrie ! oh ! je t'aime et t'honore :
O Canada, pour toi tous mes respects !

Sur son berceau rugissait le tonnerre,
Et l'avenir, oh ! n'était pas vermeil.
Mais en luttant le Canada sut faire
Son nid d'aiglon et sa place au soleil.
L'Anglais le sait si nous fûmes esclaves,
Et si ce peuple aima sa liberté :—
O ma patrie, ô le pays des braves :
O Canada, je t'aime avec fierté !

A la patrie oh ! ne soyons pas traîtres :
N'allons jamais désertier ses hameaux.
Quoi ! des Yankees seraient vos rois, vos maîtres,
Vous, les enfants de superbes héros ?
Dans nos forêts taillons-nous un domaine ;
Autour de nous plantons de beaux vergers :—
J'entends chanter le clocher dans la plaine :
Il est amer, le pain des étrangers !





LA CABANE À SUCRE

*AIR : Savez-vous ce qu'il faut faire
Pour être canotière...*

IL est au pays natal
Un plaisir que j'adore.
Ce n'est pas sentimental,
Et la ville l'ignore.

Refrain :

Ah ! ah ! ah ! le gai festin,
Ah ! ah ! ah ! le joli festin
Qu'on fait le matin
Chez l'ami Gustin—
A son grand bois d'érables !

Voyez-vous flamber ses feux
Par delà la savane ?
Le lièvre est au nid, mes vieux :
Poussons vers la cabane !

Ah ! ah ! ah !

Le sucrier canadien
N'est pas un ours sauvage :
Il a le coeur sur la main,
Et vous fait franc visage.

Ah ! ah ! ah !

En avant, d'un pas nerveux,
L'aimable caravane :
Gustin nous ouvre, joyeux,
Son coeur et sa cabane.

Ah ! ah ! ah !

“ Vous voici, mes bons lurons :
Ah ! la brave jeunesse !
Plus que plein mes grands chaudrons
Vous avez d'la finesse !

Ah ! ah ! ah !

Allons, toi, qu'as-tu farceur,
Dans ce sac de toil' fine ?
—Avant tout d'la bonne humeur !
Puis des oeufs, d'la farine."

Ah ! ah ! ah !

Mais, sur la neige allumé,
Le feu déjà pétille.
Dans ce poêlon parfumé
Voyez quel mets frétille !

Ah ! ah ! ah !

L'appétit mange des yeux
Le bon bon délectable :
Rien d'aussi fin sous les cieux,—
Hors le sirop d'érable !

Ah ! ah ! ah !

Puis, Gustin, d'un bras savant,
Vous tourne l'omelette.
Ah ! plus d'un représentant
Moins lestement pirouette !

Ah ! ah ! ah !

Mais touchons du bout des dents
L'omelette et la tire.
Et malheur aux plus gourmands :
Il pourrait leur en cuire !

Ah ! ah ! ah !

L'omelette... et les amours
Ont quelque ressemblance :
Trop se pousser nuit toujours :
Jeunesse, qu'on y pense !

Ah ! ah ! ah !

L'écureuil vient égayer
Notre festin nomade ;
Et le merle printanier
Siffle la sérénade.

Ah ! ah ! ah !

Sous ces bosquets jusqu'au soir
On culbute, on ricane.
Gustin, Gustin, quel manoir
Vaut, ma foi, ta cabane !

Ah ! ah ! ah !

Vous ririez de nos concerts :
L'harmonie est cocasse.
Un sur deux chante à l'envers,
Et l'écho fait la basse.

Ah ! ah ! ah !

Et l'on se sépare enfin,
Mais sans verser de larmes.
Gustin dit d'un air coquin :
Le départ a ses charmes !

Ah ! ah ! ah !

Gustin répète gouailleur :
" Brigands, prenez la fuite.
Car si vous comblez mon coeur,...
Vous videz ma marmite ! "

Ah ! ah ! ah !

" Ah ! ah ! Gustin n'est pas sot :
L'alchimiste admirable !—
Il fait jusqu'à du bon mot
Avec son eau d'érable !

Ah ! ah ! ah !

Gloire à notre ami Gustin
Qui fait,—quel tour de force !—
Du bonheur à chaudron plein
Dans son palais d'écorce !

Ah ! ah ! ah !

Gustin, Gustin, nous t'offrons
Nos mercis et nos grâces :
Ah ! ah ! ah ! nous reviendrons...
—Allons ! pas de menaces ! "

Ah ! ah ! ah !

Eh bien, du moins gloire à Dieu,
Lui qui dans sa largesse
Sema sous notre ciel bleu
L'érable et l'allégresse.

Ah ! ah ! ah !

→ EPILOGUE ←



AVANT DE FAIRE LE PLONGEON

A notre ami M. C. A., de la Malbaie

MON cher ami, tu me demandes
Pourquoi j'hésite à publier.
Désireux de me voir briller,
Avec humeur tu me gourmandes.

Pourquoi j'hésite? Eh! dis-le moi?
Soyons franc: je crains cette foule!
J'en ai, ma foi, la chair de poule.
J'hésite, ami, voici pourquoi:

Mon volume, je le compare
A ce baigneur sans volonté
Qui, près du fleuve redouté,
A plonger deux jours se prépare!

On aura beau l'encourager,
Se jeter soi-même à la nage:
Il croit qu'en restant sur la plage,
Un baigneur apprend à nager!

Le baigneur indécis frissonne,
Cheveux droits comme un porc-épic:
Avant d'affronter le public,
Mon volume est là qui tâtonne!

Oh! les prétextes sont fort beaux
Pour flâner au pied des falaises:
Le baigneur veut cueillir des fraises,
L'écrivain, quelques vers nouveaux!

On trouvera la mer trop haute,
Ou le public un peu malin:
Et le baigneur et l'écrivain
Restent cloués près de la côte!

Le public et la mer ont bien
Quelque méchante ressemblance:
Même inconnu—même inconstance;
Au fond, souvent l'affreux requin!

Sous le flot noir, c'est l'écrevisse
Qui mord le baigneur au talon;
C'est la critique au dard poltron
Qui pique l'écrivain novice.

Sous un pseudonyme prudent,
Comme celle-là sous la pierre,—
La critique, lâche vipère,
Se cache, et ne sort que la dent!

Voyez: comme un miroir de grâce,
La mer semble vous inviter:
Gare!—il suffit de l'écouter,
Pour qu'aussitôt son flot grimace!

Le flot du public—flot trompeur—
A sa froideur qui décourage,—
Et qui fait que celui qui nage
Dans les crampes sent qu'il se meurt!

Il faut souvent qu'un ami lance
Le baigneur un peu malgré lui:
Pour moi je voudrais aujourd'hui
Une semblable impertinence!

Parfois le baigneur en plongeant
Se blesse à quelque angle de roche:
Le naissant volume s'écorche
Au typographe négligeant!

*
* *

Mais trêve à tout cet effroi sombre:
Que mon livre, à la mer tombé,
Par deux cents monstres soit gobé:
Avant tout, des lecteurs sans nombre!

Allons, mon volume, un effort:
Plonge, hardi, sous l'onde noire:
Qui sait,—la perle de la gloire....
—Evite seulement la mort!

Juin 1881.



L'EMBALLEMENT

1916



APOLOGUE COLONIAL

LA Maison paternelle et la Mère-Patrie:
Il est, entre les deux, troublante analogie.

L'enfant, majeur, resté lié — pas autrement—
Par un lien d'affaire et non de sentiment.
C'est le cas du colon quand, sans heurt, sans secousse
Un pays, trop peuplé, loin de soi le repousse.
Comme un fruit mûr il tombe, et dans un noir fumier
Prend racine, grandit, fleurit, nouveau pommier.
Sa sève, pour lui-même et ses fleurs, il la garde.
Le pommier dont il sort, souriant le regarde.

Parlons clair. Par amour pour ces touchants colons,
 Sur ce terrain brûlant posons quelques jalons.
 Par un simple apologue on se fait mieux comprendre.
 J'en fais donc ma préface, et qu'on veuille m'enten-
 [dre.

Du foyer des aïeux l'on voit à tout moment
 Un fils, le coeur en deuil, s'exiler tristement.
 Le domaine était vaste, et le maître était riche.
 Vainement l'oeil y cherche un coin de terre en friche.
 Tout le fief à pleins clos regorge d'épis d'or.

Pour l'âtre en feu l'hiver, l'été comme un décor,
 Par delà les labours qu'un beau soleil irise,
 Seul un pan de forêt se balance à la brise.
 Partout ailleurs, dans les vallons, sur les coteaux,
 Vergers en fleurs, ruisseaux courants, nombreux
 [troupeaux.

Le père, ambitieux, tient à son opulence.
 Trop morceler son fief, pour lui, c'est décadence.
 Or, il a huit garçons. Sept auront tout le bien.
 "Mais au dernier, cet avorton, ne donnons rien."

L'infortuné cadet, au progrès de la ferme,
 D'un bras nerveux, d'un coeur de bronze, a peiné
 [ferme.
 Et pourtant, le voilà qui part déshérité.
 C'est un fils de rebut, comme dehors jeté.

Il en a fait son deuil. Dans la forêt lointaine,
 Il ira vaillamment se créer un domaine.
 Et le voilà qui fuit, sans haine, sans fracas,
 Sa hache à la ceinture, et son épouse au bras.

Sous ce loyal soleil, qui luit pour tout le monde,
Il verse à flots sa sueur, généreuse et féconde.
Au-dessus des bois verts son toit fume, et sourit,
Et sa jeune famille avec espoir grandit.

Le toit qui l'a vu naître, il y songe, il pardonne:
Mais c'est à sa famille, aujourd'hui, qu'il se donne.

Le père—un dur plaideur—voisin hargneux, madré,
Dans un méchant procès se trouve un jour maillé.
Que fait le vieux richard?—Il quête, . . . il n'a pas
[honte
De ce que mon crayon en rougissant vous conte.

Pour ne pas entamer ses sordides trésors,
Il va quêter ce fils qu'il mit jadis dehors.
"Mais! je n'ai pas d'argent."—"Que rien ne t'inquiète
L'argent que tu n'as pas, mon fils, je te le prête.
Tu paieras l'intérêt, plus tard, le capital.
Peux-tu trop te saigner pour ton foyer natal?

Pour l'honneur de mon nom faut-il qu'on te chicane?
Pour sauver mon manoir périsse ta cabane!
Et pour que tes aînés brillent au premier rang,
Dût ton foyer s'éteindre, offre au besoin ton sang!"
"—Père, à vous mes respects. La maison paternelle.
J'en conserve, en mon coeur, la mémoire éternelle.
Mais quant à vos procès, je ne sais pas d'abord . . .
De quel côté vraiment pourrait être le tort . . .

J'ai mon foyer, j'ai mes enfants, j'ai mon épouse...
Il faut que j'y pourvoie... En tout nous voici douze.
Ne m'en voulez donc pas si je garde mes biens:
Charité de bon sens commence par les siens.
Vous laissez vos aînés, quoique riches, sans trouble.
A moi pauvre forçat, vous demandez le double.

J'ai mon foyer: c'est ma patrie en abrégé:
Père, de ce procès, je me crois dégagé...."





M O R A L E

C'EST bien là tout le coeur de nos Mères-Patries,
Maîtres sans pudeur, d'égoïsme pétris.
Confisquant des progrès par tous réalisés,
On traite avec mépris ces "non civilisés",
On exploite leur sol comme champs de carotes,

Et ses fils exilés comme troupeaux d'ilotes.
 Pour encouragements, les impôts les plus durs;
 Tarifs de préférence à des étrangers purs;
 Pour acheter la paix d'un plus puissant qui gronde,
 On en trafiquerait, de ce bétail immonde;
 Et quand ces parias goûtent la liberté,
 Il faut que dans leur sang son arbre soit planté.
 Leur foi même et leur langue—oh! les trésors su-
 [blimes!—
 On en fait aux colons d'impardonnables crimes.
 Aussi vient-il un jour où ces fiers hobereaux
 Ne voient dans leurs aînés que de lâches bourreaux.

Quand, du haut du passé, comme d'un promontoire,
 L'on voit, à vol d'oiseau, se dérouler l'histoire,
 Des essaims d'émigrés, aujourd'hui nos aîeux,
 Se détachent hardis et humectent nos yeux.
 Ils viennent sur ces bords, dans ces bois, sur ces
 [rives;
 Ils viennent, entassés sur leurs barques craintives,
 Sous le dais étoilé de notre firmament,
 Loin de frères sans coeur respirer librement.
 Au sol qui les vit naître un aimant les enchaîne:
 L'air de la liberté malgré tout les entraîne.
 Jusque dans leur exil un vautour les suivra:
 Pour être enfin chez eux, plus tard, il leur faudra
 Secouer comme un joug d'infamantes tutelles—
 Trop tentés d'arborer l'étendard des rebelles.

L'Espagne, l'Angleterre, et jusqu'au Portugal,
 Se sont, honteusement, souillés d'un crime égal.

C'est l'éternelle histoire; et toute colonie,
 Avant d'être enfin libre, a souffert l'agonie.



EN PLEIN RAPIDE

FOLLEMENT engagé dans un méchant rapide,
Il faut que le canot périsse avec son guide.
Devant lui vingt récifs. Mais le courant trop fort—
Mais le torrent—l'emporte aux récifs, à la mort.
Que le guide avironne ou se jette à la nage,
Il ne lui reste plus que le choix du naufrage.
C'est ainsi qu'au torrent d'un conflit mugissant
Fut lancé par ses chefs notre pays naissant:
Aventure d'horreur, sanglante échauffourée!
L'âme la plus sereine en demeure effarée.



MORITURI TE SALUTANT

PAUVRE jeune pays, comme on te saigne à blanc.
Quelle large blessure on pratique à ton flanc.
Suicidons-nous. Soyons loyaux envers le Trône.
Mais, ce fameux contrat fait avec la couronne?
A toute guerre où, seule, elle veut s'engager,
N'est-il pas convenu que l'on reste étranger?
Rêves que tout cela. D'un accord imbécile
On nous prêche soudain un nouvel évangile.
Loyauté! tout est là.—Mais comment, Loyauté?
Au-delà des contrats, c'est pure charité!—
L'Empire!—Songez-y: le soleil et la lune
Cesserait quelque part d'éclairer sa fortune?
—“Au secours!” Oui: ses bras ne sont plus assez

[longs

Pour ceinturer la terre, et les mers, et les monts.
Il faut, le ciel le veut, que chaque colonie
Se dépouille, et se saigne, et renonce à la vie.
Il faut que le soleil, grâce à nos bons soldats,
Ne se couche jamais sur ses vastes états,
"Loyauté! Loyauté!" Mouvement de pendule
Dont on fait par abus, un refrain ridicule.
Mot traître et séducteur, et, sans l'apercevoir,
Le pays s'est laissé surprendre à ce miroir.





UN FOYER — UNE PATRIE

DEVANT cet ouragan qui là-bas se déchaîne,
De nos traditions pourquoi rompre la chaîne?
Ne quereller personne, et borner nos efforts
A défendre au besoin la frontière et nos ports:
A ce pacte sensé dix fois la métropole
N'a-t-elle pas donné sa royale parole?

Notre patrie est jeune; elle espère grandir.
Elle est belle et sourit, les yeux sur l'avenir.
Pourquoi lier son sort au sort d'un vieil empire?
Epouser un géant quand peut-être il expire?
Noble vierge, elle est fière, et veut avoir son tour.
Elle espère être aussi majeure quelque jour.

Des guerres de l'empire accepter le partage ?
Vraiment, nous serions pris dans un bel engrenage !
Il l'est toujours, en guerre, et c'est en égorgeant
Qu'il peint le globe en rouge et se gorge d'argent.
Ce contrôle des mers, ces continents, ces îles,
Qu'il les garde à ses frais, et nous laisse tranquilles.
Jeune peuple exilé dans ces vierges forêts,
C'est la paix qu'il nous faut : la vie et le progrès !
Mais comptez-vous pour rien d'être d'un grand em-
[pire ?

Beau sort, d'être attaché derrière un gros navire !
A lui la gloire ; à lui la riche cargaison . . .
A nous les soubresauts et l'écume à foison.
De manoeuvrer à bord pas même l'avantage.
Mettons donc au drapeau : Canot de sauvetage.
Zélande, Transvaal, Australie Canada :
D'avortonons de pays quelle fière Armada !
Libre à qui veut d'errer ainsi de grève en grèves :
Mais pour nous, Canadiens, nous avons d'autres rê-
[ves.

Oui, nous rêvons un jour, comme tout oisillon,
De tracer dans le ciel notre libre sillon.
Pays d'espoir à qui sourit la Providence,
Notre envol naturel, c'est vers l'indépendance.
Arbrisseau détaché pour reflleurir ailleurs,
C'est lui, notre pays : à lui nos bras, nos coeurs !
Défendons la frontière, et nos champs, et nos villes,
Et nous serons loyaux, mais sans être serviles.
Qu'on ait un souvenir pour l'ancestral berceau ;
Mais que l'on s'enracine à son pays nouveau !
Hybrides citoyens, ceux dont le coeur balance,
Oscillant follement vers l'Empire ou la France.
Anglais comme Français, frères pour l'avenir,
Nos destins sont ici,—pour y vivre et mourir . . .





FAUX COUP DE BARRE

ON fausse notre envol : un brusque coup de barre
Nous arrache au passé dont on éteint le phare.
Où s'en va le pays ? — Désespéré ! Ballon
Errant à l'aventure, au loin, sans horizon.
Téméraire manoeuvre. On frémit quand on songe
Vers quel gouffre sans fond déjà le ballon plonge.
Puisse au moins le pays, du brouillard dégagé,
Compter, comme toujours, sur son prudent clergé.
Droit au but. On a beau, philosophe à la nage,
En abusant des vieux savants du moyen âge,
S'essouffler à prouver que, de droit naturel,
Nous sommes d'Albion le gendarme éternel :
Le dogme est si nouveau qu'on refuse d'y croire.

D'instinct, l'on se cramponne aux pactes de l'histoire.
 Ce dogme, quelques bleus, en concile assemblés,
 En ont, dit-on, fleuri leurs étendards criblés.
 Mais on l'aurait bientôt, pour prévenir un schisme,
 Mis au bas d'une page, à leur Grand Catéchisme,
 On l'aurait fait prêcher je ne sais trop par qui...
 Par quelque gazetier, je suppose, en khaki.

Le peuple, goguenard, s'avisera d'en rire.

En allumant sa pipe, on pourrait bien se dire :

"D'où vient ce grand parleur, d'un beau carnage

[épris.

"Qui nous pousse à la guerre et demeure à l'abri ?

"Au lieu de labourer dans sa "Dé-mo-cra-tie",

"Labourons donc plutôt nos champs de la Patrie !

"Sans doute bien payé, ce zélé recruteur.

"Une prime, peut-être, au meilleur enjôleur ?

"Habile homme ; pendant qu'il tue au loin les

[boches,

"Il fait pleuvoir, ici, des gros sous dans ses poches.

"On s'explique à présent ce dogme tout nouveau

"Qui sur tout le pays met un nouveau fardeau :

"Ah ! le dogme a du bon : ma foi, c'est une mine

"Où l'on peut s'enrichir en prêchant la famine !

"Il faut à ces héros des bonis à la marge.

"Diable ! un sergent n'est pas un marguillier en

"Mais il nous ahurit, avec sa "loyauté". [charge!

"Défendre son pays, fort bien : c'est accepté.

"Mais pour être loyal envers sainte Angleterre,

"Faut-il de deux genoux, en mettre quatre à terre ?

"Halte-là ! Non, jamais ce nouveau joug de guerre !"

--Voilà comment le peuple un jour pourrait parler

Quand il verra le joug où l'on veut l'atteler.

Les rouges et les bleus finiront par comprendre

Que le peuple est fringant ; qu'il mord pour se

[défendre.

On lui peut, quand il dort, passer la chaîne au cou ;

Mais quand il se réveille, il se rit du licou.

Son fier hennissement peut ébranler la plaine,

Et malheur au finaud qui lui passa la chaîne.

En l'enrôlant ainsi sans lui donner l'éveil,

On a vraiment surpris le peuple en plein sommeil.
Qu'on eût fait en dépit de leur indifférence,
Un effort mesuré pour l'Empire ou la France ;
Qu'un esprit d'aventure, en toute liberté,
Vers les champs de bataille eût un jour emporté
Quelques fous bataillons d'amateurs de carnage,
Quelques mille vautours trop friands de pillage ;
Ou qu'un souffle plus noble, — un sublime désir
D'arracher à la mort quelque peuple martyr
D'honorer l'Angleterre ou la France alarmée, —
Eût, dans un bel élan, soulevé quelque armée :
Le peuple eût applaudi. Mais on eut le grand tort
De convertir ce geste en un lacet de mort.
A titre de **devoir** ? en tant que colonie ?
Le peuple a regimbé: "Ce devoir, je le nie!
"Vous voulez, mes finauds, en faire un précédent ?
"Soyez bourreau cynique : étranglez franchement !"





TROP TARD

TROP tard! Et c'est l'erreur d'un pilote stupide:
On ne jette pas l'ancre, hélas! en plein rapide...

L'effort de tout un siècle est à jamais perdu.
Plus bas qu'à la conquête on est redescendu.
O folie incroyable et pourtant volontaire :
Se courber à jamais sous le joug militaire !
L'Angleterre n'a plus qu'à se croiser les bras :
Ses esclaves sont là pour mener ses combats.
Notre sang épuisé, pour gonfler ses cassettes
Nous emprunterons d'elle et mourrons sur nos dettes.

Nous voici l'arme au bras : gros geste irréfléchi,
Sous la séduction le bon peuple a fléchi.
Notre sang, nos milliards, nos libertés conquises,
Tout s'abîme à la mer,—comme font les banquises.
Au Moloch de l'Empire, en dépit des traités,
On immole des droits jusqu'ici respectés.
Et pour solder les frais d'une erreur si profonde,
On endette nos fils avant qu'ils soient au monde.
Sans consulter le peuple, on lui met sur le dos
Le poids lourd et sanglant de ces nouveaux fardeaux
Comme pour consacrer la trahison maudite,
Des jingoes en surplis l'aspergent d'eau bénite.
Ah! ne doivent-ils pas frémir dans leurs tombeaux
Ces vaillants dont on met l'épopée en lambeaux!
Trésor national! N'y touchez pas sans crainte :
L'âme des grands aïeux habite l'arche sainte.
Car la tradition, c'est la gerbe, souvent :
Dénouez-en la hart, et tout s'envole au vent !





LE MARÉCAGE

CE pauvre Bourassa ! Croit-il qu'un Démosthènes
Peut encor réveiller tous les dormeurs d'Athènes ?
Patriote naïf, pour qui te prendra-t-on ?
Ils sont loin dans l'oubli, les jours de Marathon.
Nous, les dégénérés, servons une autre idole.
Les uns, c'est le " Parti " ; d'autres, la " Métropole " .
Le Canada ? Fi donc ! Un squelette embaumé.
Notre histoire est pour nous comme un livre fermé.
La fierté des aïeux ? Vous nous faites sourire.
Notre idéal, c'est d'être esclaves de l'Empire :
Esclaves en livrée, adroitement titrés,

Princes de carnaval brillamment chamarrés.
Vingt journaux pour l'idole à tous les vents
[trompettent
Des refrains bien payés que les badauds répètent.
De la chose publique on a fait un marais.
Les ormeaux sur ses bords se changent en cyprès ;
Lac couvert de roseaux, d'où l'aigle et la colombe
S'enfuient, comme étouffés par des odeurs de tombe.
Allez donc du pays plaider les intérêts :
Les partis vivent là : le pays passe après.
Qu'un fier coup de clairon en trouble les quenouilles :
A ces nobles appels répondront... des grenouilles !
"Le Canada d'abord ! Son pays avant tout !"
La sirène répond : "Mais l'Empire est à bout !"
"Loyauté ! loyauté !" Nos chefs, triste délire,
Avec ce mot trompeur nous livrent à l'Empire.
Contrat bilatéral par chacun respecté,
Voilà bien, semble-t-il, la pleine loyauté.
Stratagème fatal d'ignoble politique,
On fait de ce grand mot une chaîne élastique.





UN REVENANT

UN patriote enfin s'est levé,—clairvoyant.
Il nous prêche un réveil austère et peu-payant.
Il faut le lapider, le noircir. "C'est un traître!"
On fait de l'ironie; on l'appelle "Le Maître"
"Un voyant? dites donc! Un théâtral acteur"
L'un crie au rétrograde, et l'autre au novateur.
"Aime-t-il l'Angleterre ainsi qu'une maîtresse?"
"Il en parle toujours sans pleurer de tendresse!"
"Cela n'est pas loyal. Qu'il fasse comme nous!"
"S'il veut plaider nos droits, qu'il se mette à
[genoux.]"

—“ Silence ! écho troublant d'un stérile civisme ;
 —“ Enfant de Papineau ; rouge par atavisme ;
 “ Fantôme démodé ; né cinquante ans trop tard ! ”

Et qui lui lance donc ce fulminant pétard ?
 — Un général mort-né, qu'une Parque fatale
 Enterra sans pitié dans l'urne électorale.
 Epitaphe : ci-gît un chef du “ parti bleu ”,
 Battu par ses soldats avant d'aller au feu.
 L'adieu de ce héros fut un trait de satire:
 Puisque je suis dehors, eh bien, je me retire.”

Géant de Lilliput, de grâce, n'allons pas
 Toucher à ce géant qui dort dans le trépas.
 Votre atavisme à vous, celui de la défaite,
 Vous défend d'évoquer l'ombre d'un grand athlète.
 D'un coeur reconnaissant prions sur ce tombeau.
 Quelque erreur dont on puisse accuser Papineau,
 On parerait encor qu'il fait pâlir cet astre
 Qui s'est couché si jeune et rime avec désastre.
 D'anonymes tireurs il est des escadrons,
 Dont le nom rimerait peut-être avec poltrons.
 Laissons ces chevaliers, leur fin masque au visage,
 Mitrailler Bourassa d'un prudent persiflage.
 Mon poème en serait fadement encombré ;
 Ce fretin ne vaut pas l'honneur d'être poivré.
 C'est l'essaim obligé des moustiques sauvages
 Harcelant le lion errant sur ses rivages.
 Le lion va sa route, un frisson dans le crin :
 Son souffle fera fuir la guêpe... et le cousin.
 Seulement: dans la peur que le parti succombe
 N'allons donc pas frapper sur une pauvre tombe.
 Mais l'on espère ainsi blesser le grand lutteur
 En qui le peuple ému croit voir un rédempteur.
 On crie au revenant, et devant lui l'on tremble.

Oui, c'est un "revenant" : peut-être un des aïeux
Qui revient tout à coup nous parler dans les yeux.
Il revient du passé. Mais il nous en rapporte
Des parchemins sacrés pleins de doctrine forte ;
Des contrats solennels sur des tables d'airain ;
"Accords voulus" du peuple avec son souverain.
Il revient du passé dont il est le symbole.
Il revient d'un passé plein d'honneur, — nécropole
Où l'a magnétisé l'âme des grands aïeux.
Mais il nous en rapporte un feu mystérieux,
Comme le fit jadis l'antique Néhémie :
Pour en faire jaillir l'étincelle endormie,
Le prophète est allé chercher dans le tombeau
Un charbon oublié de l'immortel flambeau. ,
Du vieux patriotisme, au foyer de chaque âme,
Ah ! que le Revenant réveille ainsi la flamme !





R É V E I L

DÉJÀ, le feu sacré s'allume, et, lentement,
De ses lueurs d'espoir dore le firmament.
Une ardente jeunesse, un Lavergne à sa tête,
Au fécond incendie assure la conquête.
Héroux, les deux Vanier, Lamarche, Ewart, — que
[d'autres ! —
En propagent l'éclat comme de vrais apôtres !



VOX POPULI

ET le peuple voyant sans doute
Qu'on le jetait hors de sa route,
Sagement se ressaisira ;
Le peuple relevant la tête,
Pour s'arracher à la tempête,
Le peuple entier répètera :
" Je sympathise à la souffrance
" De l'Angleterre et de la France :
" Mais ! je me dois à mon pays !
" Avant de m'épuiser pour elles,
" Mesurons l'effort à nos ailes :
" Le suicide m'est-il permis ?

Mais l'âme de la France ? — " Admis : soleil sublime,
 " On l'exploite : on s'en sert pour conduire à l'abîme
 " Un peuple bon enfant au cœur toujours latin,
 " Ce soleil, je l'admire ; et mon âme attendrie
 " Lui préfère pourtant l'astre de ma patrie, —
 " L'étoile qui préside à mon futur destin. "

" On m'avait fait perdre la tête,
 " Et j'étais comme un peuple " en fête "
 " Qu'un drôle aurait fait chevalier,
 " Pour l'univers entrant en lice,
 " J'y devais faire la police :
 " Un vrai don Quichotte à lier.

" Laissons donc ces guerriers, dans des fureurs
 [mortelles,
 " Entre eux débattre au loin leurs sanglantes
 [querelles.
 " Est-ce à nous de trancher leurs ténébreux débats ?
 " Ou plutôt, n'est-ce pas le Dieu vengeur qui passe ?
 " Laissons donc à Celui qui règne dans l'espace
 " Le rôle de juger ces peuples apostats.

" Au lieu de fortifier le pays et d'attendre,
 " On va chercher querelle aux teutons jusqu'en
 [Flandre.
 " On ouvre la frontière à mille aventuriers.
 " On dégarnit nos ports, on livre la milice ;
 " Et nos pauvres enfants, dans un lointain supplice,
 " Agonisent, perdus sous d'horribles lauriers.

“ Trahison, trahison ! Oui, traître à sa patrie
“ Qui la pousse en aveugle à cette barbarie :
“ Dans le sang de sa mère il a rougi ses mains.
“ En risquant ses destins pour l'orgueil de l'Empire,
“ Il a dit froidement : Que ma patrie expire.
“ Que ses fils en haillons mendient sur les chemins. •

“ Enivrés d'impérialisme,
“ Au gouffre du militarisme
“ N'allons donc pas nous suicider.
“ C'est une perfide sirène
“ Qui funestement nous entraîne :
“ Ah ! cessons donc de lui céder.

“ C'est la vieille sirène anglaise.
“ A la dévorante fournaise
“ Comme elle a su nous entraîner !
“ Mais toi, généreuse patrie,
“ Pour les enfants qui t'ont trahie
“ Vas-tu pouvoir leur pardonner ?





VIVE SON PAYS

SAINTE patrie, auguste reine,
" Sois dès ce jour ma souveraine ;
" A toi nos refrains immortels.
" Terre d'honneur, jamais flétrie,
" O Canada, sois ma patrie :
" Gardons tes foyers, tes autels!

“ Esclave à demi d'un empire
“ N'est pas l'idéal où j'aspire ;
“ Je veux être un jour citoyen.
“ O Canada, terre bénie,
“ A toi mon coeur, à toi ma vie :
“ Je veux être en tout canadien !

“ Je veux, fidèle à ton histoire,
“ Revivre tes beaux jours de gloire,
“ Tes jours d'honneur et de fierté.
“ Pays d'amour et d'espérance,
“ Je veux revivre ta vaillance
“ En montant vers la liberté.

“ Liberté dans mon culte et dans mes lois civiles.
“ Liberté d'être heureux dans mes champs, dans mes
“ Liberté de fleurir au soleil du progrès. [villes.
“ Maître de mes traités, mes impôts, mes oboles ;
“ Maître de mon langage en mes libres écoles ;
“ Maître d'adorer Dieu dans mes libres forêts.





VISION D'ESPOIR

“ PAR l'union des coeurs et par la tolérance
“ Ensemble formons donc une patrie

[immense, —

“ Chêne au seul tronc mais beau dans sa variété ;
“ Multiple par ses fleurs, par ses fruits, sa ramure :
“ Les vents n'y soulevant qu'un musical murmure ;
“ Un chêne sous lequel chacun soit abrité ;

“ Un chêne où tout respire un vrai souffle de vie ;
“ Qui fleurit dans l'amour, le respect, l'harmonie ;
“ Où chacun fait à tous un accueil fraternel ;
“ Une patrie enfin aux fières origines,
“ Plongeant au même sol ses deux nobles racines,
“ Poussant d'un même élan son front au même ciel !

“ Vallons, ruisseaux, riches campagnes,
“ Lacs de crystal, vertes montagnes,
“ Oh ! qu'il est beau mon Canada !
“ Fleuve géant, plages sonores,
“ Sommets neigeux, fraîches aurores :
“ Oh ! qu'il fait bon de vivre là !

“ A ta charrue honneur et gloire :
“ Devant sa paisible victoire
“ Pâlit celle des bataillons.
“ C'est ta charrue humble et luisante
“ Qui fait, dans la plaine ondulante,
“ Jaillir la vie à pleins sillons :

“ Honneur à toi, noble charrue.
“ Ton rôle n'est pas sur la rue :
“ Il est aux champs, sous le ciel bleu.
“ C'est là qu'en fleurissant la terre
“ Tu fais haïr l'horrible guerre,
“ Tu fais chérir la paix de Dieu.

“ Qui que tu sois qui la méprises,
“ Apprends qu'aux voûtes des églises
“ On la suspendait autrefois.
“ De mon pays fécond symbole,
“ Je vénère ton auréole
“ A l'égal du sceptre des rois.

“ Car je cinglai vers l'Amérique
“ Pour être un peuple pacifique,
“ Non pas un peuple de guerriers.
“ Je préfère mes frais ombrages
“ A celui des sanglants feuillages
“ Qui chargent le front des lauriers.

“ Mais qu'un voisin jaloux menace la frontière :
“ Terribles, le coeur plein d'une fureur guerrière,
“ Bondiront, l'oeil en feu, de vaillants hobereaux.
“ De ces enfants du sol, laboureurs sans malice,
“ Transformés en lions vengeurs par la justice,
“ La Patrie en danger aura fait des héros !

Abbé Apollinaire Gingras.

Bagotville,

Co. Chicoutimi, P. Q.





AU RETOUR DES ANTILLES

Nous avons raconté, il y a quelque temps, comme M. l'abbé Apollinaire Gingras, ancien curé du Château-Richer, avait été tout près de débarquer de nouveau à Saint-Pierre de la Martinique, au mois d'avril dernier, en revenant de la Guyanne où il était allé restaurer sa santé. C'était environ quatre semaines avant l'éruption volcanique du Mont Pelée qui a détruit Saint-Pierre. Le steamer avait fait escale dans ce port, pour y déposer les malles; mais M. Gingras, ayant hâte de revoir le sol natal, revint sur sa détermination de débarquer à Saint-Pierre, et il continua son voyage de retour vers le Canada. Pendant que le steamer s'éloignait de la Martinique, M. Gingras se mit à écrire la pièce de vers qui suit et dans laquelle on y trouve presque un pressentiment de l'épouvantable catastrophe qui devait ravager une partie des Antilles quelques semaines plus tard.

(La rédaction).

A BORD DU "MADIANA"
Entre Sainte-Croix et Porto-Rico

18 avril 1902.



SUR LE NAVIRE

UN SOIR QU'ON S'EN REVENAIT AU PAYS.

Aux RR. PP. Rédemptoristes de l'île Sainte-Croix.

NOUS glissons sur les flots, les flots bleus des
[Antilles,
Entre l'onde et le ciel, entre deux mers d'azur.
Ces soirs sont ravissants ; ces étoiles gentilles ;
Ce ciel est vraiment pur.

Eh bien, climats de flamme, adieu sans amertume,
Ces éternels printemps, quittons-les sans regrets.
Aux brasiers tropicaux je préfère la brume,
Nos lacs frais, nos forêts.

Adieu, les beaux volcans aux ronflements sublimes:
C'est de plus loin que j'aime à vous voir sommeiller.
Ils peuvent engloutir le ciel dans leurs abîmes,
S'ils allaient s'éveiller !

Nos montagnes de neige ont l'humeur moins
[farouche.
On y chasse, abrité sous leur feuillage épais.
Sans rêver à la mort on y tente, on y couche,
On s'y promène en paix.

Hâte-toi donc, navire, au retour du voyage.
Emporte-nous bien vite au Canada, là-bas...
Tu brasses vainement du feu dans ton sillage :
Tu ne me séduis pas !

Je brûle de revoir le ciel de la Patrie.
Vois : laissant l'horizon sur leurs chars de saphir
Tous les astres du nord, d'une course ravie
Semblent vers nous venir.

Arrière, toi, Vénus, inconstante planète.
A ton royal soleil, esclave, fais ta cour.
Je préfère là-bas tout astre qui végète
En rêvant mon retour.

*
* * *

Une constellation qu'ignore l'astronome
Et qui brille ici-haut restera dans mes yeux :
Simard, Trudel, Stainforth, et Lemire et Rhéaume ;
Quatre Frères autour, — satellites joyeux.

Nouvelle Croix-du-Sud ! Son éclat sympathique,
Reflet d'un autre monde, est d'un charme attirant.
Mais ! ne viennent-ils pas de notre ciel arctique
Ces astres voyageurs que l'on quitte en pleurant ?

Des plus saints dévouements j'en ferais le symbole.
Craignant de déflorer l'or de leur sainteté,
Que ma main sur leur front dépose une auréole
De simple gratitude et de fraternité.

Ah ! ils furent pour moi d'inoubliables frères,
Ces apôtres de Dieu qu'on vénère à genoux.
Le protestant les aime, et c'est sous leurs bannières
Que les peuples d'ici voudraient s'enrôler tous.

Ils rallument au coeur le feu de l'espérance ;
Ils savent refleurir une âme de nouveau,
Ils ont cet art divin d'endormir la souffrance
Comme une mère endort l'enfant dans le berceau.

Non ! je n'oublierai pas ces étoiles nouvelles,
Quand je contemplerai là-bas leurs soeurs du Nord,
Je leur murmurerai ; j'en connais d'aussi belles,
Et pour les éclipses brillez, brillez encor !



LA VOIX DES CLOCHES

AIR :—*Brise des nuits.*

— 1 —

J'AIME les soupirs de la brise,
J'aime l'Océan solennel,
Mais la voix des cloches d'Eglise
Monte plus haut vers l'Eternel.
La cloche pleure, chante, prie
Dans le nuage ou le ciel bleu.
Elle a l'accent de la patrie,
C'est la voix même du bon Dieu.

Refrain

La cloche pleure, chante, prie
Dans le nuage ou le ciel bleu.
Elle a l'accent de la patrie,
C'est la voix même du bon Dieu.

— 2 —

Sur chaque berceau qui rayonne
Comme un augure fortuné,
La cloche d'argent carillonne
Pour saluer le nouveau-né.
Vienne l'hymen, avec ivresse
Parfumer plus tard le chemin,
Pour répandre au loin l'allégresse,
La cloche est l'artiste divin.

— 3 —

Mais voici qu'au foyer l'on pleure,
Dans la douleur tout est plongé.
Pourquoi, joyeuse tout à l'heure,
La cloche a-t-elle ainsi changé ?
Pleurez pour nous quand la nuit tombe,
Cloches du ciel, anges du soir.
Au champs des morts, sur chaque tombe
Versez la prière et l'espoir.

— 4 —

Quand de tous nos clochers s'élançe
L'Angelus triomphal, joyeux,
Le Paradis, faisant silence,
Paraît soupçonner d'autres cieux.
Qu'elles sont belles, solennelles,
Ces cloches qui vibrent d'amour !
La terre semble, sur des ailes,
Voler vers le divin séjour.



AU SACRÉ-COEUR

AIR :—*Allons, enfants de l'Ibérie.*

— 1 —

FRÈRES, debout dans la chapelle ;
Un chant d'amour au Sacré-Coeur !
Au Sacré-Coeur qui nous appelle
Un chant d'amour, un chant d'honneur !
Le ciel ouvert, c'est sa victoire :
A lui donnons-nous sans retour.
Au Sacré-Coeur un chant de gloire !
Au Sacré-Coeur un chant d'amour !

— 2 —

L'iniquité couvrait la terre ;
L'enfer allait nous engloutir.
Jésus monta sur le Calvaire ;
Soudain l'on vit le ciel s'ouvrir.
On a cloué ses mains divines,
Ses mains qui détachaient nos fers :
Et l'on a couronné d'épines
Celui qui fermait les enfers !

— 3 —

Mais la tempête aujourd'hui gronde,
La tempête gronde bien fort.
Il a déjà sauvé le monde, —
Jésus peut le sauver encor.
La sainte Eglise est en souffrance ;
L'enfer partout semble vainqueur :
Le Sacré-Coeur est l'espérance, —
Prions, prions le Sacré-Coeur !

— 4 —

Le poids du jour souvent nous pèse :
Le chemin du ciel paraît noir.
Le Sacré-Coeur est la fournaise,
Le feu qui rallume l'espoir.
Si le voyageur dans la plaine
Sous son fardeau tombe ou fléchit, —
Le Sacré-Coeur est la fontaine,
La fontaine qui rafraîchit !

— 5 —

Jésus, prisonnier volontaire,
Habite encor sur chaque autel.
L'amour le retient sur la terre :
N'allons plus l'abreuver de fiel.
Le Sacré-Coeur est le symbole
De son amour tendre et vainqueur :
Oh ! que chacun de nous console,
Console enfin le Sacré-Coeur !





AU SACRÉ-CŒUR

AIR :—*Pitié, mon Dieu.*

Refrain

SUR ma patrie,
O Sacré-Cœur,
Verse, je t'en supplie,
La paix et le bonheur.

— 1 —

O sacré-Coeur ! malgré l'indifférence,
Protège encor nos coeurs et nos moissons.
Le genre humain te blesse avec sa lance :
Répands toujours tes généreux pardons.

— 2 —

O Sacré-Coeur ! aux murs de la chaumière
Rayonne au moins partout dans ce hameau.
Que ce soit là le doux paratonnerre
Contre la foudre et contre tout fléau.

— 3 —

O Sacré-Coeur ! vois dans chaque famille
S'agenouiller les enfants, les vieillards.
Près de l'écueil sois le phare qui brille,
Et dans la nuit dissipe les brouillards !

— 4 —

O Sacré-Coeur ! que surtout la jeunesse
Sous ton drapeau s'enrôle avec amour.
Chantons, chantons, le coeur plein d'allégresse,
Les yeux fixés sur l'éternel séjour.

— 5 —

O Sacré-Coeur ! répands dans ma paroisse,
Sous chaque toit répands la paix du ciel.
Près de la tombe, où l'on pâlit d'angoisse,
Viens m'entr'ouvrir ton royaume éternel !



PARDON, MON DIEU !

AIR :—*Que fais-tu là, pauvre poète ?*

— 1 —

PARDON, mon Dieu ! Dès mon enfance,
J'ai trop connu l'iniquité.
Ouvre ton cœur à la clémence :
Je t'ai longtemps persécuté.
Mon Dieu, pardonne à ma faiblesse,
Et ma voix bénira ton nom.
Ferme les yeux sur ma jeunesse :
Pardon ! pardon ! pardon !

— 2 —

Pardon, mon Dieu ! Dans ma démence
J'espérais trouver le bonheur.
Rêve insensé, vaine espérance ;
Le remords tourmente mon coeur.
L'enfant prodigue, ô tendre Père,
Est de retour à la maison ;
Ne regarde que sa misère ;
Pardon ! pardon ! pardon !

— 3 —

Pardon, mon Dieu ! Je veux mieux vivre ;
Je veux réparer mon passé.
Avec mes pleurs, dans ton grand Livre.
Que mon passé soit effacé !
Le repentir, qu'il a de charmes !
Le Dieu qu'on aime oh ! qu'il est bon !
Qu'il est doux de dire avec larmes :
Pardon ! pardon ! pardon !

— 4 —

Pardon, Seigneur ! et dans mon âme
Rallume le feu de l'amour.
Refais-moi ces ailes de flamme
Qui m'emportaient vers ton séjour.
Et dans le temple, avec tendresse,
Comme un écho de ton beau ciel ! —
Je chanterai, dans mon ivresse,
Un cantique éternel !



CONSOLE-TOI

CANTIQUE POUR UNE SÉPULTURE D'ENFANT

AIR :—*Je me voyais au milieu.*

— 1 —

CONSOLE-TOI ! bénis Dieu, pauvre mère :
Dans ce cercueil dort un ange immortel.
Console-toi ; l'enfant n'est plus sur terre.
Déjà là-haut ton enfant plane au ciel !

— 2 —

Pour ce beau ciel qu'il reçoit en échange,
 Que laisse-t-il ? un douloureux berceau.
 Avec bonheur prions-le : c'est un ange !
 Alleluia sur ce riant tombeau !

— 3 —

Voyez ces fleurs, cette blanche couronne,
 Ces doux flambeaux, ce décor virginal,
 Sur ce cercueil l'allégresse rayonne :
 L'ange retourne à son pays natal !

— 4 —

Voyez l'Eglise avec son coeur de mère
 Couvrir de fleurs ce tombeau fortuné :
 Elle orne ainsi sa dépouille éphémère,
 Afin que l'ange entre au ciel couronné !

— 5 —

Hier encor comme nous dans les larmes,
 L'enfant prenait notre chemin ardu.
 Mais Dieu l'appelle, et déjà plus d'alarmes
 Il part à peine, et le voilà rendu !

— 6 —

Mère ! ton ange au ciel saura sans doute
 Qu'il a quitté ses parents dans les pleurs.
 Console-toi ! car le long de ta route
 Dieu l'enverra te porter quelques fleurs !

— 7 —

O mère enfin, que ton coeur se console :
Chaque soupir est un soupir de trop.
Loin de tes yeux tu te plains qu'il s'envole :
A ta couronne il travaille là-haut !





MISEREMINI

AIR :—*Je me voyais au milieu.*

— 1 —

AMIS, parents, qui pleurez sur ma tombe,
Priez pour moi : je m'en vais devant Dieu !
Il est une heure où le plus fort succombe.
Priez, priez : mon cercueil est de feu !

— 2 —

Oh ! l'insensé, qui passe sur la terre
Comme un convive au milieu d'un festin.
Le juste Dieu, c'est un juge sévère.
Chantez, dansez : vous brûlerez demain !

— 3 —

Oh ! redoutez ce brûlant purgatoire.
Priez pour moi : pour vous, moi, je prierai.
Malgré ses feux, ô prison, qu'elle est noire !
De mes amis déjà suis-je oublié ?

— 4 —

Amis, parents, méditez ces reproches :
L'on nous oublie en ce sombre cachot.
Serait-il vrai qu'avec le son des cloches
Mon souvenir va s'envoler bientôt ?





LE CANTIQUE DES ÂMES

Choeur des âmes

OUVREZ-VOUS, prisons redoutables.
Ouvrez-vous, beau ciel, ouvrez-vous !
Entendez nos cris lamentables ;
Pitié ! Pitié ! Secourez-nous !
Prisons des larmes, ouvrez-vous, ouvrez-vous !

— 1 —

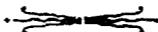
La prière éteindra ces flammes ;
L'aumône éteindra ces brasiers.
Ouvrons le ciel aux pauvres âmes,
Ouvrons le ciel aux prisonniers !

— 2 —

Aux trépassés faisons l'aumône,
Et nous serons de Dieu bénis.
Au ciel ils nous devront leur trône :
Aux morts ouvrons le Paradis !

— 3 —

A notre tour au Purgatoire
Nous brûlerons un jour comme eux.
De nos pleurs gardant la mémoire,
Les saints nous ouvriront les cieux !





POUR LA SÉPULTURE
D'UN JEUNE HOMME

AIR :—*Les adieux de Schubert.*

— 1 —

O lugubre silence !
Moment triste et cruel !
Mais voyez l'espérance
Qui nous montre le ciel !
Chacun de nous succombe
Pour descendre au tombeau.
Mais par delà la tombe
S'ouvre un monde plus beau.

— 2 —

Il était jeune encore,
Jeune et plein d'avenir.
Mon frère à ton aurore,
Hélas ! il faut mourir !
Ouvre en chantant, jeune âme,
Ton aile avec espoir ;
C'est Dieu qui te réclame :
Pars, mon frère ; au revoir !

— 3 —

De l'Eglise qui t'aime
Tu fus l'enfant chéri.
A ton heure suprême
L'Eglise t'a béni.
Vite ici-bas, peut-être,
L'on t'oublira, crois-moi :
Toujours, toujours le prêtre,
Frère, priera pour toi !

— 4 —

Sur ta famille en larmes
Dieu veillera bien sûr.
Vole donc sans alarmes
Vers ce beau ciel d'azur.
Mais si comme tant d'âmes
Tu passes par le feu,
Pour éteindre tes flammes,
Frères, nous prions Dieu !



POUR LA SÉPULTURE
D'UNE JEUNE FILLE

AIR :—*Les adieux de Schubert.*

— 1 —

DE la ville éternelle,
AnGES, volez en chœur.
Volez au devant d'elle :
Cette âme est votre soeur.
Brûlez toute souillure
De vos regards de feu ;
Et si cette âme est pure,
Conduisez-la vers Dieu !

— 2 —

Enfant, la fosse est prête :
Adieu donc sans espoir !
La Foi, la Foi m'arrête,
Et murmure : Au revoir !
Ici-bas si chaque homme
Disparaît sans retour,
Dans l'éternel royaume,
L'on se retrouve un jour !

— 3 —

Pauvre enfant, voici l'heure :
L'on t'appelle au tombeau,
Ici-bas l'on te pleure
Quand ce jour est si beau !
Moi je bénis ta tombe,
Moi je bénis ton sort :
L'âme est une colombe
Que délivre la mort !





POUR LE DERNIER SOIR
DU MOIS DE MARIE

AIR :—*Séparons-nous.*

— 1 —

AU pied des autels de Marie
Pour les adieux rassemblons-nous,
Sous l'oeil de la Vierge bénie,
Le coeur brisé, séparons-nous.
Séparons-nous de notre Mère,
Séparons-nous, séparons-nous.
Séparons-nous, séparons-nous,
Mais en quittant son sanctuaire,
Oublierons-nous, oublierons-nous
Les soirs bénis d'un mois si doux !

— 2 —

Le ciel dans ce beau sanctuaire
Semblait descendre chaque soir :
Mais les beaux jours sur cette terre
Passent bien vite, et sans espoir.
Plus tard, plus tard, dans la Patrie,
Nous chanterons, j'en ai l'espoir,
J'en ai l'espoir, j'en ai l'espoir,
Le nom de la Vierge chérie :
C'est là l'espoir, c'est là l'espoir
Qui nous console ici ce soir !

— 3 —

Nous te quittons, sainte chapelle,
Le coeur, les yeux chargés de pleurs.
Ailleurs le Bon Dieu nous appelle :
Laissons ici du moins nos coeurs !
Laissons nos coeurs dans cet asile,
Laissons nos coeurs sur cet autel,
Sur cet autel, sur cet autel,
O ma Mère, adieu, je m'exile :
Départ cruel, départ cruel :
A plus tard, à plus tard au ciel !





A SAINT JOSEPH

AIR :—*Dieu dit : je l'ai nommé d'avance.*

Refrain

JOSEPH ! L'Eglise universelle
Dans l'exil t'implore à genoux.
Toujours tu combattras pour elle ;
Toujours tu combattras pour nous !

— 1 —

Joseph ! une blanche auréole
Brille à ton front chaste et royal ;
Un lis à la blanche corolle,
Voilà ton sceptre virginal.
Joseph ! une funeste flamme
De tes enfants brûle les coeurs :
A ton âme allume notre âme ;
De nous-mêmes rends-nous vainqueurs ?

— 2 —

Joseph ! il coula dans tes veines
L'auguste sang de vingt-trois rois.
Malgré ces splendeurs souveraines,
Le rude outil blessa tes doigts.
Tu pris, souillé dans la poussière,
Le saint travail trop méprisé ;
L'humble artisan devint ton frère ;
Le travail fut divinisé !

— 3 —

Joseph ! sur la Famille Sainte,
—Ce trésor du ciel ici-bas!—
Tu veillas, Protecteur sans crainte,
Fidèle à Dieu jusqu'au trépas .
Joseph ! pour moi protège encore
Le trésor que Dieu m'a commis :
Pour ma famille oh ! je t'implore !
Je t'implore pour mon pays !

— 4 —

Joseph ! mortel à qui les anges
La nuit venaient donner conseil.
Dissipe nos brouillards étranges :
Fais luire aux yeux le plein soleil!
La Foi dans le monde agonise ;
La foule retourne à ses fers ;
Joseph ! ah ! retiens dans l'Eglise
Les peuples qui fuient aux déserts!

— 5 —

Joseph ! dépositaire intime
Des merveilleux secrets du ciel,
Ton pouvoir doit être sublime :
Tes bras ont porté l'Eternel !
Joseph ! qui protégeas Dieu même,
Protège tes faibles enfants :
Surtout fais qu'à l'heure suprême
Tes serviteurs soient triomphants!

— 6 —

Satan, sous sa bannière immonde,
Veut enrôler tout l'univers.
A l'horizon la foudre gronde ;
Et notre chef est dans les fers !
Joseph ! quelle Egypte lointaine
Cachera ce proscrit nouveau ?
Veille sur l'Eglise Romaine
Comme sur le Christ au berceau !



A SAINT JOSEPH

AIR :—*O vous, Vierge Marie.*

— 1 —

GLOIRE à toi sur la terre,
Joseph, ô Saint Patron.
Ton nom seul nous éclaire :
Joseph, gloire à ton nom !
De l'Eglise en souffrance
Joseph est l'espérance.

Refrain

Notre espoir est en vous :
Joseph, priez pour nous !

— 2 —

Le toit de l'indigence
Fut ton palais royal ;
Le lis de l'innocence,
Ton sceptre virginal.
Du travailleur fidèle
Joseph est le modèle.

— 3 —

Dieu versa dans tes veines
L'auguste sang des rois ;
Et sur tes nuits sereines
Le ciel a lui parfois !
Joseph chasse ainsi l'ombre
De notre nuit trop sombre.

— 4 —

De merveilles étranges
Ton atelier rempli,
Du vol sacré des anges
Fut souvent ébloui.
Que l'Ange au vol de flamme
Habite ainsi mon âme !

— 5 —

Les anges comme un frère
T'ont visité joyeux :
Tu fus dépositaire
Des grands secrets des cieux.
Joseph, chasse le doute !
Viens éclairer ma route !

— 6 —

De la Famille Sainte
Tu fus l'humble soutien.
En Egypte sans crainte
Tu fus son doux gardien.
Ah ! protège de même
La famille qui t'aime !

— 7 —

Tu nourris comme un père,
Tu nourris sous tes yeux,
Celui qui fit la terre,
Celui qui fit les cieux !
Joseph, ah ! ta puissance
Sur Dieu doit être immense !

— 8 —

Ta couronne divine
Comme un astre de feu
Maintenant illumine
Le Paradis de Dieu.
Les peuples te bénissent ;
Et les cieux t'applaudissent !

— 9 —

Du milieu de ta gloire
Vois tes pauvres enfants.
Donne-leur la victoire,
Fais qu'ils soient triomphants.
Du genre humain qui pleure
Bénis la dernière heure !

— 10 —

L'Eglise universelle
T'implore, ô saint Patron.
Veille, veille sur elle :
L'Eglise est ta maison !
En toi l'Eglise espère :
Montre-toi notre père !





CANTIQUE À STE-ANNE

LE CHANT DES PÈLERINS.

AIR :—*O vous, Vierge Marie.*

SUR L'EAU

— 1 —

SOUFFLEZ vers ses rivages,
Soufflez, brises du ciel.
Portez-nous sur ses plages :
Soufflez vers son autel.
De loin Ste-Anne écoute
Les pèlerins en route.

Refrain

Notre espoir est en vous :
Sainte Anne, exaucez-nous !

— 2 —

De ta riche bannière
Le bateau pavoisé
Jette au vent la prière
De notre coeur brisé.
Notre église flottante
D'un millier de voix chante :

— 3 —

Avant que le pied foule
Les grèves de Beaupré,
Oh ! qu'on assiège en foule
Le tribunal sacré !
Ste-Anne, elle est si pure :
Lavons toute souillure !

* * *

SUR LE CHEMIN

— 1 —

STE-ANNE sur la route
Voit ses chers pèlerins.
De loin Ste-Anne écoute
L'écho de nos refrains.
Volons au sanctuaire
De notre bonne mère.

Notre espoir, etc.

— 2 —

La vie est bien amère,
 Ses chemins sont poudreux.
 Mais Ste-Anne est la mère
 De tous les malheureux.
 Chantons : la route enchante
 Le pèlerin qui chante !

— 3 —

Des souffrances cruelles
 Nous suivent en chemin.
 Mais l'espoir met des ailes
 Aux pieds du pèlerin.
 Chacun boit à la source,
 Puis il reprend sa course.

*
 * *

A L'ÉGLISE

— 1 —

SUR ces lointains rivages
 Ste-Anne nous guida,
 Préservant des naufrages
 L'enfant du Canada.
 De notre jeune histoire
 L'écho redit sa gloire.

Notre espoir, etc.

— 2 —

Au pied de nos montagnes,
Près du bleu St-Laurent,
Comme au fond des Bretagnes
Son nom bientôt fut grand.
Ste-Anne sous son aile
Prit la France nouvelle.

— 3 —

Près du vieux sanctuaire
Les siècles d'autrefois
Ont usé la poussière
Des sentiers trop étroits.
O vieux temple, sans crainte
Dilate ton enceinte !

— 4 —

Vers son temple tu roules
Ton onde, ô fleuve-roi.
Pour transporter les foules,
Beau fleuve, élargis-toi !
Du couchant, de l'aurore,
L'Amérique l'honore.

— 5 —

Au bord de notre fleuve
Son temple glorieux
Garde à jamais la preuve
De son pouvoir aux cieux.
D'un millier de béquilles,
O saint temple, tu brilles !

— 6 —

Ste-Anne est la boussole
Des pauvres voyageurs.
Ste-Anne nous console
Dans ce vallon des pleurs.
Du pauvre elle est la reine :
C'est notre souveraine.

— 7 —

Pèlerin sur la terre,
Malheureux exilé,
Par Ste-Anne ma mère
Je serai consolé.
Ste-Anne est l'espérance
De tout homme en souffrance.

— 8 —

Ste-Anne, elle est si bonne !
Ste-Anne est mon appui.
Ste-Anne est ma patronne :
Je l'invoque aujourd'hui.
Je mets ma confiance
Dans sa toute puissance.





LA VIE HUMAINE

I

HIER, le coeur abattu par l'ennui qui m'opresse.
Seul, dans un bois épais, je suis allé m'asseoir ;
Car, j'aime ce remède à l'amère tristesse.
Là, je parle à mon âme et je lui rends l'espoir.

II

Les arbres, dont la brise agitait le feuillage,
Balançaient leurs rameaux peuplés d'oiseaux
Des bruits vagues et doux, mystérieux langage,
Animaient le désert et charmaient mes douleurs.

[chanteurs,

III

Amantes du soleil, les sonores cigales
Remplissaient la forêt de leurs stridents concerts ;
A mes pieds murmuraient les ondes inégales
D'un ruisseau qui fuyait entre des roseaux verts.

IV

Rien ne rendait la paix à mon âme affaissée :
Qu'importe, quand on souffre, un spectacle joyeux ?
Une sombre tempête emportait ma pensée.
Je me disais, sans voir ce qui frappait mes yeux :

V

Qu'ai-je été jusqu'ici ? Que suis-je ? Que dois-je être ?
De plus sages que moi ne me répondraient pas.
Si j'en crois mes désirs, je mourrai pour renaître
Et sortir de la nuit où s'égarerent mes pas...

VI

Je n'ai rien conservé des jours de mon enfance ;
Une part de moi-même a donc fui sans retour.
Ma vie, à chaque instant, finit et recommence ;
Je ne suis jamais tel que je dois être un jour.

VII

Vivre c'est donc mourir, mais mourir c'est revivre !
La tombe qui m'attend sera mon vrai berceau.
De la prison du corps, le trépas me délivre
Et m'introduit plus pur dans un monde plus beau.

VIII

Ah ! si je n'étais qu'une vile poussière,
Voudrais-je m'élançer vers un autre séjour ?
Serais-je consumé pendant la vie entière
Par une ardente soif de bonheur et d'amour ?

IX

Une loi, je le sais, me voue à la souffrance.
Cette terre, pour moi, n'est qu'un vallon de pleurs.
Depuis mes cris plaintifs au jour de ma naissance,
Je n'ai fait que changer de deuils et de malheurs.

X

L'ennui m'a dévoré comme l'aigle sa proie.
J'ai trouvé l'amertume au fond du plus doux miel.
J'ai connu des douleurs sans mélange de joie
Mais je n'ai pas connu des voluptés sans fiel.

XI

Les mortels plus heureux, ceux que la foule envie,
Ont-ils un sort meilleur différent de mon sort ?
Ils traceront aussi l'histoire de leur vie
En trois mots :—La Douleur, la Vieillesse et la Mort.

XII

Mais je ne maudis pas le fardeau qui m'accable.
Les sueurs du travail, l'austère pauvreté,
Les larmes, les sanglots sont, pour l'homme coupable,
L'heureux enfantement de l'immortalité.

XIII

Rien ne peut m'arracher l'invincible espérance.
Plus l'épreuve est cruelle et fait saigner mon cœur,
Plus je crois que la mort finira ma souffrance
Et réalisera mes rêves de bonheur.

XIV

J'aspire à l'infini, Ce qu'il faut à mon âme,
Ce n'est pas de passer sans douleur ici-bas,
Ce n'est pas quelques jours heureux qu'elle réclame,
C'est un contentement qui ne finisse pas.

XV

Qu'importerait de vivre un siècle de délices,
De couronner son front des roses du plaisir,
De boire chaque jour l'ivresse à pleins calices,
Si la nuit du tombeau devait nous engloutir.

XVI

J'ai besoin, je le sens, d'éternelle lumière,
D'intarissable amour, d'immuable bonheur.
Pour entrer, par la mort, dans un ciel que j'espère,
Je me résigne à vivre un siècle de douleur.

XVII

Ainsi, rien n'arrêtait l'élan de ma pensée.
Elle me rapporta le rameau de l'espoir,
Et je sentis renaître, en mon âme apaisée,
Son ancienne vigueur en face du devoir.

XVIII

Les oiseaux gazouillaient dans l'épaisse ramure,
Le ruisseau, vers la mer, précipitait ses flots,
Et je prenais plaisir à son joyeux murmure
Qui m'attristait jadis comme un bruit de sanglots.

XIX

Et tout me souriait dans le bois solitaire,
Que doraient les rayons du jour à son déclin.
Les cigales, déjà, commençaient à se taire;
Calme, de la Cité, je repris le chemin.

XX

Maïs, avant que la nuit eût déployé ses ombres,
Je laissai, de nouveau, pénétrer dans mon cœur
Le chagrin, escorté de ses images sombres.
O faiblesse de l'Homme ! O Besoin de Bonheur !



➔ TABLE ←

"AU FOYER DE MON PRESBYTERE"

	Page
Note de l'Editeur	4
Une souris qui n'avait pas sa langue dans sa poche	9
Anathème à la colline de Gelboé	13
L'Ange de l'Espérance	21
Vigile Dorée	25
L'Eternel Fardeau	28
Un "Extra"	30
A notre ami M. C.-A.-C.	32
A sa rencontre	35
L'Homme positif	38
Ce que dit tout bas le soir, la lampe du sanctuaire	40
Feuille d'Automne et jeune Artiste	46
Religion et Patrie	50
Le vieux calvaire	61
Brises de mai au bord du Saguenay	66
Trop de musique — Trop peu de sens	70
Métamorphose	71
Saint-Fulgence: un paysage des bords du Saguenay	73
Feu de joie au cimetière	81
Ténèbres	83
Cantique d'Adieu	86
Le réveil de l'"Abeille"	88
Premier et dernier sonnet	90
Du fond du lac — Du fond de l'âme	92

	Page
Purs comme les fleurs gai comme l'oiseau	94
Dieu fit l'Eternité pour l'Amour	95
Mirage: l'Amitié d'ici bas	96
Peine inconnue	99
L'ami qui plait en vacances	109
Le vrai coucher de soleil	113
Sa dernière promenade dans le verger	122
La messe de minuit à la campagne	126
Son prie-dieu	132
Cantique au Sacré-Coeur	134
Une larme chrétienne est une prière	137
Console-Toi (cantique)	141
Nouvelle Alliance	143
La Terrasse Frontenac	148
Impertinences à l'eau de rose	152
Sur la tombe de Monsignor Cazeau	170
Miseremini	172

— CHANSONS —

Le presbytère de la Malbaie	177
Refrains de cage	182
Boutade électorale	184
Souvenir du foyer	187
Regrets d'expatrié	189
Le chant des Zouaves Canadiens	191
D'Iberville	193
La Sentinelle de Montcalm	195
Le chant des patriotes	198
La patrie	201
La cabane à sucre	203

— EPILOGUE —

Avant de faire le plongeon	211
----------------------------------	-----

— L'EMBALLEMENT —

	Page
Apologue colonial	217
Morale	221
En plein rapide	223
Morituri te salutant	224
Un foyer — une patrie	226
Faux coup de barbe	228
Trop tard	231
Le marécage	233
Un revenant	235
Réveil	239
Vox populi	240
Vive son pays	242
Vision d'espoir	245
Au retour des Antilles	248
Sur le navire	249
La voix des cloches	253
Au Sacré-Coeur	255
” ” ”	258
Pardon, Mon Dieu	260
Console-toi	262
Miseremini	265
Le cantique des âmes	267
Pour la sépulture d'un jeune homme	269
” ” ” d'une jeune fille	271
Pour le dernier soir du mois de Marie	273

	Page
A saint Joseph	275
" " "	278
Cantique à sainte Anne	282
La vie humaine	287

